This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

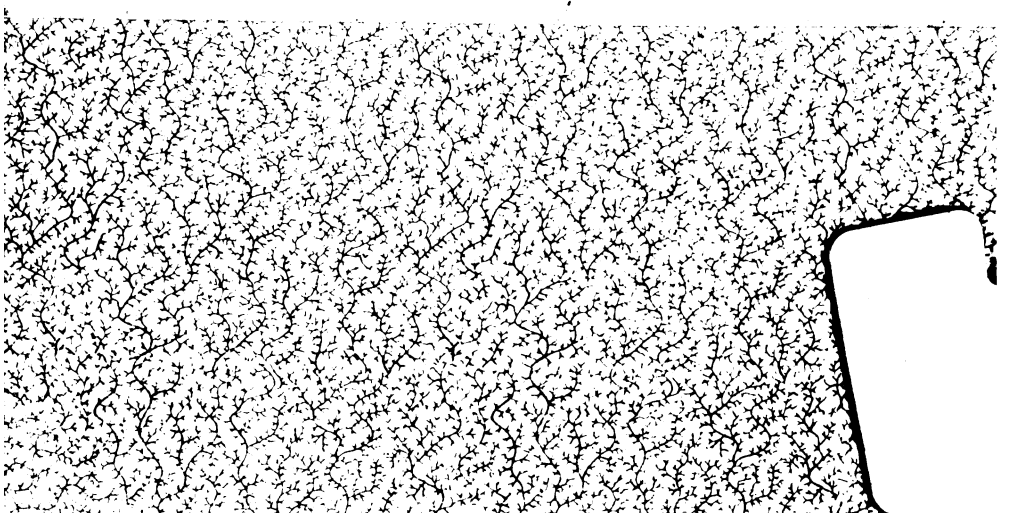
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

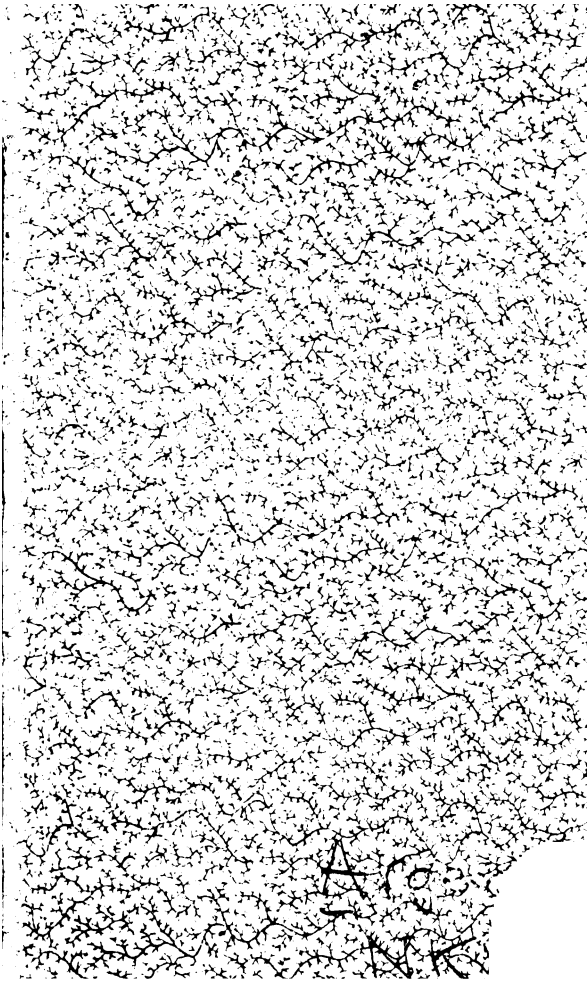
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





Argens

NKW

LETTRES CABALISTIQUES,

OU

CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits élémentaires, & le Seigneur Aſtaroth.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de Remarques.

TOME TROISIEME.

A LA HAYE.

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LXVI.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1916 L

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

DEPUIS long-temps j'ai tâché de répondre par mes soins & par mon application, à l'accueil favorable que mes Ouvrages ont trouvé auprès du Public. Je n'ai rien oublié de tout ce que j'ai cru capable de me procurer son approbation, & j'ose presque me flatter que les peines que j'ai prises, n'ont point été inutiles. Si le prompt débit d'un Livre est une marque qu'il est digne de quelque estime, les *Lettres Cabalistiques* doivent avoir trouvé grace chez bien de Lecteurs. Dès que les volumes ont été achevés, ils ont été vendus; & plus leur nombre a augmenté, plus le

débit s'en eſt accru. C'eſt cet heureux ſuccès qui m'a engagé à pouſſer ces *Lettres* beaucoup plus loin que je n'euſſe cru. Lorſque je les commençai, mon intention étoit de les finir au deuxieme volume.

Peut-être eût-il été à ſouhaiter pour ma tranquillité qu'elles euſſent eu moins de cours ; une foule de Barbouilleurs de papier, un tas d'Hypocrites & de Moines ne m'auroient point importuné par leurs impertinents murmures, ou par leurs injures groſſieres. Quelque grand que ſoit le mépris dont le Public accable ces *Avortons Littéraires*, ils ne ſe laſſent point de l'ennuyer de leurs réflexions & de leurs groſſieres impoſtures. Il n'en eſt aucune à laquelle ils n'aient recours pour parvenir à leur but ; je me contenterai d'en citer un ſeul exemple.

Les *Journaliſtes de Trévoux*, ne trouvant point apparemment aſſez d'occaſions pour m'injurier en parlant de mes Ouvrages, m'en attribuent de temps en temps quel-

ques-uns, auxquels je n'ai non plus de part qu'au crime qui fit pendre le Jéſuite Guignard. Pour avoir la ſatisfaction de dire que je n'avois *ni Mœurs ni Religion*, ils ont prétendu que j'étois l'Auteur de *l'Hiſtoire des Révolutions de l'Iſle de Corſe*. Or, il n'y a pas, j'oſe dire, une ſeule perſonne en Hollande qui ignore que je ne ſuis point l'Auteur de ce Livre. On ſera peut-être curieux de ſavoir comment ces Révérends Peres, à propos d'un Ouvrage purement hiſtorique, & dont l'Auteur ne m'eſt pas inconnu, ont pris occaſion en me l'attribuant, de me reprocher de n'avoir *ni Mœurs ni Religion*. Je n'ai qu'un mot à dire à cela; ils m'ont apoſtrophé auſſi à propos, comme ils louent ordinairement les Ecrivains de leur Société. S'ils font mention de Mahomet, ils feront l'éloge de Sanchès; & s'ils parlent de Virgile, ils trouveront le moyen de dire un mot à la louange d'Eſcobar. C'eſt un des plus rares talents de ces Révérends Peres.

Au reſte, après qu'ils m'ont dit les invectives les plus violentes, ils aſſurent que *l'amour propre bien entendu les force de ne pas paroître ſenſibles à mes reproches.* En vérité je ne doute pas qu'ils ne connoiſſent beaucoup plus les effets, les mouvements & les ſuites de l'amour propre, que de l'amour de Dieu. L'Univers entier en eſt convaincu, & les perſonnes les plus ſimples ſavent que jamais ces bons Peres ne ſe ſont piqués d'établir l'opinion qui rend l'amour de Dieu néceſſaire au ſalut. Ils n'étudient pas davantage les matieres qui peuvent y avoir quelque rapport, qu'ils s'appliquent à devenir humbles & honnêtes gens. Qu'ils me permettent cependant de leur dire, duſſai je mortifier cet *amour propre* qui leur eſt ſi cher, qu'ils m'ont une grande obligation. En critiquant quelquefois leur mauſſade *Journal*, je fais reſſouvenir bien des gens qu'il exiſte encore. Sans moi, peut-être ignoreroit-on dans les trois quarts de l'Europe qu'il eſt

trois Jéſuites qui déchirent tous les mois les perſonnes les plus reſpectables & les plus eſtimées dans la République des Lettres.

Ce que je dis paroîtra ſans doute outré à ces Révérends Peres ; *l'amour propre* leur perſuadera que je cherche malignement à diminuer leur réputation. Il m'eſt aiſé de leur donner des preuves évidentes du contraire. Quand je les aſſure que leur *Journal* eſt non-ſeulement mépriſé, mais encore inconnu à toute l'Europe, j'atteſte cette Europe, & je l'appelle à témoin pour certifier la vérité du fait que j'avance. Dans l'Allemagne, la Suiſſe, l'Angleterre & la Hollande je ne crois pas que les Libraires vendent vingt exemplaires de cet infortuné *Journal*. On réimprime à Amſterdam la plupart des Romans, Aventures, & autres ſottiſes qui paroiſſent à Paris, à Londres, à Geneve, &c. & aucun Libraire n'oſeroit ſe charger de ſix *Journaux de Trévoux*.

Voilà des choſes qui mortifieroient d'autres Ecrivains que des Journaliſtes Jéſuites ; mais *l'amour propre bien entendu les force* d'éloigner ces idées diſgracieuſes, & les fait juger de la bonté de leurs Ouvrages & de l'eſtime qu'on leur accorde en Europe, par le débit qui s'en fait chez les très-humbles eſclaves de la Société, imbécilles adorateurs des impertinences Loïoliſtiques.

LETTRES CABALISTIQUES, OU CORRESPONDANCE PHILOSOPHIQUE, HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre deux Cabaliſtes, divers Eſprits élémentaires, & le Seigneur Aſtaroth.

LETTRE XLIX.

Aſtaroth, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

PUISQUE les Dialogues que je t'envoie quelquefois, ſage & ſavant Abukibak, ſervent à te délaſſer de tes occu-

pations ſérieuſes, j'eſpere que tu me ſauras quelque gré de celui-ci.

Dialogue entre un LIBRAIRE PARISIEN *& un* LIBRAIRE HOLLANDOIS.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Avouez de bonne foi, mon cher Monſieur Safre-Bec, que les Libraires de Paris, vos confreres, abuſent bien de la bonté de mes compatriotes. Il eſt peu de mois qu'ils n'en dupent quelques-uns, & cependant ils ont affaire à des gens aſſez bons & aſſez patients, pour ne point ſe rebuter. Veulent-ils des Livres, ils n'ont qu'à parler, ils ſont aſſurés d'en avoir autant qu'ils le ſouhaitent. Vu donc que par un arrêt irrévocable il eſt ordonné que de deux mille Libraires, il n'y en aura qu'un ſeul qui ne ſoit pas condamné à paſſer dans cet affreux ſéjour, on auroit dû y pratiquer deux différentes habitations; l'une, tout-à-fait fâcheuſe pour les Libraires de Paris, & l'autre, beaucoup moins incommode pour les Libraires Hollandois.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

En vérité, Monsieur Superfin, vous me faites rire, quelque désolé que je sois d'avoir été si honteusement chassé de ma place de Syndic : & il n'est ici aucun damné qui n'éclatât aussi immodérément que Démocrite, s'il entendoit les discours que vous tenez. A vous ouir, on croiroit que tous les Libraires Hollandois sont des saints personnages, tout-à-fait dignes d'être canonisés, & qui n'ont aucune des mauvaises qualités que vous reprochez aux Parisiens. Mais par ma foi tout est bien égal entr'eux, & l'on peut à très-juste titre leur appliquer le refrein trivial, *Jean danse mieux que Pierre, Pierre danse mieux que Jean.* En matiere de tours subtils & de crocs-en-jambe, il seroit bien difficile de décider de leurs différents mérites.

En effet, si le Parisien est adroit, le Hollandois est fort rafiné, & c'est le seul bonheur qui peut décider de la victoire. N'êtes-vous pas vous-même un exemple décisif de l'égalité d'adresse entre les deux Nations? Jamais aucun Libraire fit-il rien de plus subtil, que

ce que vous imaginâtes pour vous approprier le bien de votre beau pere ? Vous prétendîtes que ce bon homme étoit tombé en enfance ; & quoiqu'il eût encore tout ſon bon ſens, peu s'en fallut que vous ne vous fiſſiez adjuger par la Juſtice l'héritage dont vous vouliez vous emparer. Ce n'eſt pas-là la manœuvre d'un ſot, Mr ſuperfin, & le le plus ruſé Libraire de Paris n'auroit pu mieux penſer. Mais pour nous en tenir à ce qui regarde notre Librairie, n'avez-vous pas trouvé le ſecret de réimprimer publiquement un Livre, malgré les défenſes expreſſes de vos Souverains ; & ne vous êtes-vous pas impunément joué d'eux, en leur extorquant ſubtilement un privilége pour un Libelle diffamatoire des plus odieux contre leur gouvernement ? Ce ſont-là des coups de maître, auxquels nous n'oſerions ſeulement penſer à Paris, Monſieur Superfin, & quiconque s'aviſeroit de les y tenter, en ſeroit bien-tôt très-ſévérement puni.

Au reſte, vos confreres ſont incomparablement plus dignes de châtiment que les miens, parce qu'ils ont mille

facilités & mille moyens légitimes pour acquérir du bien, dont les Parisiens sont absolument privés. Les Hollandois sont les maîtres de contrefaire tous les Livres, ils peuvent s'approprier les plus beaux Ouvrages qu'on imprime dans l'Europe. Après cela, n'est-il pas surprenant qu'ils veuillent encore s'enrichir par des voies illicites ? Mais les Libraires de Paris ne sauroient mettre sous presse la moindre petite Brochure, le plus misérable petit Almanach, s'ils n'en ont obtenu la permission, ou le privilege. Dès qu'ils veulent donner un Livre au Public, un rigide Examinateur en pese toutes les phrases, & en considere toutes les expressions. Un seul mot fait quelquefois refuser l'impression d'un Ouvrage. Si le Révérend Pere Recteur n'en est pas content, si la Sorbonne le trouve trop hardi, si le cocher, ou le portier d'un homme en place s'imagine avoir sujet de se plaindre d'un Livre, il sera rejetté. Il n'est permis d'imprimer à Paris que des Livres qui ont autant de bonheur que les plus jolies femmes, & qui plaisent généralement à tout le monde. J'excepte cependant les Jan-

séniſtes, qu'on peut injurier tant qu'on veut, grace au crédit & à l'autorité des Moliniſtes.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Vous faites sonner fort haut l'avantage qu'on a de contrefaire les Livres en Hollande; mais prenez garde que les seuls Jansénistes dont vous venez de parler, rapportent dix fois plus aux Libraires Parisiens, que toutes les contrefaçons ne produisent aux Hollandois. On imprime à Amsterdam tous les Ouvrages anti-Constitutionnaires; de là on les envoie en France, où souvent vous revendez deux louis ce qui ne vous a couté que trente sols dans notre pays. Vous me direz peut-être que les Libraires de Paris courent grand risque de voir confisquer les ballots de Livres qu'ils font venir en contrebande; mais nous savons à quoi nous en tenir là-dessus, & les moyens certains que vous employez pour les recevoir impunément, ne nous sont point inconnus. Un Syndic, aussi intelligent, & aussi heureusement disposé que vous l'étiez, Mr. Saffre-Bec, a de grandes ressources à cet égard, & nous savons assez que la

Chambre Syndicale étoit un petit Pérou pour vous, & pour vos Adjoints.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

Hélas! ce n'eſt plus le temps, mon cher Mr. Superfin! Sous la précédente adminiſtration de la Librairie nous faiſions aſſez ce que nous voulions. Lorſque nous recevions des ballots de Livres ſuſpects & dangereux, s'ils étoient pour quelques-uns de nos vrais Confreres, nous les leurs livrions ſans héſiter; mais s'ils étoient pour d'autres, nous en renvoyions une partie d'où ils venoient, & nous vendions les autres nous-mêmes à prix excoſſif. Nous imprimions même tout ce qu'il nous plaiſoit, témoin le *Dictionnaire de Bayle*, autrefois ſi défendu; & à l'aide de quelques préſents faits au Sécrétaire de notre généreux Protecteur, les *Permiſſions tacites* nous étoient très-facilement accordées. Mais encore une fois, Monſieur Superfin, ce n'eſt plus le temps, & l'adminiſtration préſente n'a pour nous aucune indulgence. Pour nous empêcher de malverſer à l'avenir, elle nous a ſoumis à un maudit inſpecteur, qui nous traite auſſi impitoyablement que le Héros

d'Eſope traitoit de Grenouilles de ſon marais; & ſi nous voulons avoir quelques Livres ſcabreux, nous ſommes triſtement réduits à les faire paſſer en contrebande.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Cette reſſource a bien ſon mérite, & n'eſt point auſſi triſte que vous la faites; car ſi de dix ballots vos Confreres peuvent en faire entrer un ſeul dans la ville, ils ſont bien récompenſés de la perte des neuf autres. Mais tant de Janſéniſtes, s'intriguent pour faire parvenir en ſureté dans le Royaume les Livres de leur parti, qu'il arrive rarement qu'ils ſoient confiſqués. En dépit de toutes les précautions des Révérends Peres Jéſuites & de leurs eſpions, on trouve le ſecret de fournir toutes les ames pieuſes & dévouées au bon Saint Paris, de tous les ſecours néceſſaires, & les Ouvrages Polémiques ne leur manquent point. Sous le ſpécieux prétexte de faire venir des Livres Janſéniſtes, vos bons Confreres font auſſi entrer une grande quantité d'autres Ouvrages défendus, & très-ſouvent dans un même ballot, il y a trente exemplaires de la *Morale Pra-*

ue des Jéſuites, vingt de *Spinoſa*, & nze de la *Bibliotheque d'Aretin*, ou *l'Académie des Dames*. Ainſi, ſans avoir, les Janſéniſtes ſont les pourveurs des débauchés & des impies. rès tout, il eſt bien juſte que les ıraires ſe ſervent pour leur avantage occaſions que leur offre la fortune; je ne vous reproche l'entrée de ces res défendus, que pour vous faire tir que vos Confreres ont autant de yens que les miens de s'enrichir, s être obligés de recourir aux tours paſſe-paſſe qu'ils ne mettent que trop vent en pratique.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

.e prix exceſſif que les Libraires de is donnent des manuſcrits, leur emte preſque tout le profit qu'ils peuıt faire. En Hollande, les Auteurs liment fort heureux lorſqu'on les e à tant par feuille, comme les cheıx de poſte à tant par courſe. Il eſt i que les plumes de la plupart des miers ſont auſſi mauvaiſes que les ıbes des derniers; mais enfin leurs /rages ſe vendent toujours, & c'en aſſez pour faire gagner les Libraires.

A Paris les Auteurs veulent être bien payés, ils vendent leurs ouvrages au poids de l'or, ils nous mettent le couteau à la gorge, ſur-tout lorſqu'ils ont acquis quelque réputation. Encore leur paſſeroit-on de penſer à leurs intérêts, & de tirer avantage de leur fortune, s'ils ſe contentoient de cela; mais la plupart ont très-peu de bonne foi. L'un vend le même manuſcrit à deux ou trois Libraires; l'autre après avoir retourné & radoubé de dix ou douze manieres différentes le même ouvrage, le donne autant de fois ſous différents noms, & un troiſieme enfin, traveſtit en ſtyle précieux la vie d'un grand Capitaine, & nous la fait payer auſſi chere que ſi elle étoit toute de ſon cru. Il y a un nombre infini de ces Ecrivains, qu'on peut comparer à nos Tailleurs-Fripiers, qui ne vendent jamais que des hardes ſales, & des habits retournés. Cependant les Libraires, qui ſe chargent de pareilles guenilles, ſont auſſi trompés qu'un homme qui payeroit pour neuf un manteau qui auroit ſervi ſix ou ſept hyvers. Il arrive quelquefois que lorſqu'un de nous expoſe un livre en vente, il eſt tout

étonné qu'un acheteur, après en avoir parcouru les deux premieres pages, ſe rappelle qu'au titre près & à trois lignes changées dans la Préface, il a depuis trois ans le même ouvrage dans ſa Bibliotheque. D'autres Auteurs portent encore un plus grand préjudice aux Libraires. Ils commencent des livres, en font les premiers volumes, reçoivent d'avance l'argent pour les ſuivants, & ne les finiſſent jamais, ou les vendent à d'autres. Combien d'ouvrages imparfaits n'y a-t-il pas dans toutes nos boutiques? Hélas! Lorſque j'y penſe, je ne puis m'empêcher de plaindre un de mes Confreres, qui a preſque été ruiné par la mauvaiſe foi d'un Auteur, & qui pis eſt, d'un Auteur Jéſuite.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Les Libraires ont été dupés bien plus cruellement en Hollande, il en eſt peu qui n'ait été fripponné par quelque Aventurier. L'un a été obligé de payer argent comptant un Ouvrage qu'on lui avoit entiérement gâté, au lieu de l'améliorer (1). Quelques autres ont été

(1) Voyez la Lettre LXI des Lettres Juives.

forcés d'avoir recours à un Ecrivain plus froid & plus dur que le marbre, pour leur achever un livre en plusieurs volumes *in-fol.* Le premier Auteur, ayant mangé d'avance tout le salaire qu'il espéroit retirer de son travail, & ne voulant plus rien faire, les pauvres Libraires auroient été ruinés, s'ils n'avoient pas heureusement trouvé quelque regrattier pour remédier tant bien que mal au dommage que leur eût causé la fripponnerie d'un hableur, auquel ils s'étoient confiés.

LE LIBRAIRE PARISIEN.

Mais vos Confreres sont-ils bien en droit de se plaindre des filouteries des Auteurs ? On m'a assuré qu'ils leur jouent souvent de très-mauvais tours. On m'a parlé entr'autres d'un bon & zélé serviteur des Jésuites, qui est aussi alerte qu'on le puisse être, & avec lequel il est presque impossible d'avoir affaire sans être trompé. On dit que l'on feroit facilement un gros volume de toutes ses espiégleries & tours d'adresse. Croyez-vous que les Auteurs aient tort d'agir avec les autres comme on agit avec eux ? Par ma foi ! *A frip-*

frippon & demi. La maxime eſt fort ne, il eſt juſte qu'on nous rende le iproque. Pourquoi les Libraires Hol-lois ne ſont-ils pas comme ceux de is? Ils agiſſent rondement avec les teurs.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

Qu'entendez-vous par *rondement*? Si s voulez dire qu'ils les dupent ſans on & ſans ſcrupule, vous avez rai-; mais ſi vous prétendez qu'ils agiſ-t de bonne foi, il faut que vous ez oublié, depuis que vous êtes rt, ce que vous faiſiez pendant votre , ou que vous penſiez que je n'en point inſtruit. Hé quoi! Ne vous venez-vous donc plus de ce manuſ-que vous fîtes copier dans une nuit? is aviez demandé qu'on vous le remît dant vingt-quatre heures pour le faire miner; mais vous vous gardâtes bien faire cet uſage. Vous prîtes chez s trois Copiſtes, & dans douze heu-le temps vous vous appropriâtes cet rage. Ce qu'il y eut de fâcheux pour teur, c'eſt que vous le fîtes impri-& paroître avant qu'il eût pu s'en ommoder avec quelque Libraire. Ce

pauvre diable d'Écrivain eut beau publier que vous lui aviez volé ſon manuſcrit, vous ſoutîntes toujours effrontément que vous l'aviez acheté d'un inconnu, qui vous l'avoit vendu. Appellez-vous cela *agir rondement* ?

LE LIBRAIRE PARISIEN.

L'Auteur à qui je jouai ce petit tour, le méritoit bien. Il avoit fripponné peu auparavant deux Libraires, à qui il avoit vendu le même ouvrage; il étoit bien juſte que je vengeaſſe mes confreres. En me ſaiſiſſant de ce Manuſcrit, je ne faiſois que m'approprier un bien qui étoit naturellement dévolu à la Librairie. Au lieu de me reprocher ce trait, vous devriez m'en louer; quiconque punit le vice ne ſauroit être aſſez eſtimé. C'eſt une excellente leçon que je donnai aux Auteurs, je leur appris à être moins intéreſſés & de meilleure foi. Vous ſavez aſſez que cette vertu n'eſt guere pratiquée parmi les enfants d'Apollon : il ſemble que le même arrêt qui exila les richeſſes du Parnaſſe, y ait établi au lieu d'elles, l'avarice & l'infidélité. S'il eſt de l'eſſence des Savants, d'être pauvres, il ſemble qu'il l'eſt auſſi qu'ils

ſoient avides d'argent. Un Poëte, au haut de l'Hélicon, me paroît un ſecond Promethée ſur le mont Caucaſe. Le cœur de ce dernier étoit rongé par un vautour, & celui du premier l'eſt par ſa paſſion pour l'argent. Ah! qu'il eſt beau, M. Superfin, d'être utile aux hommes, en les corrigeant de leurs défauts.

LE LIBRAIRE HOLLANDOIS.

En admettant l'admirable maxime que vous débitez avec tant d'emphaſe, M. Saffre-Bec, il s'enſuit que les Auteurs qui fripponnent des Libraires, ne font que travailler à les guérir de leur paſſion favorite. En effet, ſi les Savants aiment l'argent, l'or eſt la principale Divinité des Libraires. Comme vous le ſavez, au lieu que les Catholiques répetent ſans ceſſe dans leurs Litanies, *Sainte Vierge, ſecourez-nous! Saint Jean, priez pour nous! Sainte Geneviève, intercédez pour nous!* nous diſons perpétuellement dans les nôtres, *Sainte Piſtole, venez dans ma poche! Saint Ducat, venez dans ma bourſe! Sainte Guinée, nichez-vous dans mon gouſſet!* Et il ſeroit à ſouhaiter que les Moines fuſſent auſſi exacts à dire leur

Bréviaire, que les Libraires à répéter assidument cette oraison.

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Belzébut*, & par *Belzébut*; & je souhaite que tu sois content de ce dialogue.

LETTRE L.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

DEPUIS que je réfléchis, sage & savant Abukibak, aux foiblesses, & j'ose dire à certaines folies des plus grands hommes, je suis beaucoup moins étonné de voir que tant de gens qui ne manquent pas d'esprit & de sens, donnent dans des travers très-considérables, & commettent plusieurs fautes qu'évitent des personnes d'un génie médiocre.

Il semble que pour mortifier l'orgueil & la présomption des Philosophes, le Ciel permette que les plus renommés fournissent les exemples les plus frappants des foiblesses humaines. Si le génie sert dans bien des occasions, il nuit aussi

auſſi dans beaucoup d'autres, & l'on s'égare en approfondiſſant trop les choſes, comme en ne les conſidérant point aſſez. Un ſage Ecrivain François a eu raiſon de dire que *la plus ſubtile folie ſe fait de la plus ſubtile ſageſſe, & qu'il n'y a qu'un demi-tour de chenille, qui conduit de l'une à l'autre* (1).

Démocrite étoit fondé de ſe réjouir & de rire du ridicule de la plus grande partie des hommes; mais dans les ſuites il devint lui-même plus ridicule, plus fou & plus comique que ceux dont il ſe moquoit. Que les Partiſans outrés de ce Philoſophe diſent tout ce qu'ils voudront, ils ne viendront jamais à bout de prouver qu'il ſoit fort ſenſé de rire immodérément des choſes les plus triſtes. Un fils perd un pere qu'il aime, un pere voit mourir un enfant qu'il chérit, une femme un époux qu'elle eſtime; doit-on trouver extraordinaire que ces perſonnes s'affligent? Un homme qui rit de leur douleur, eſt un véritable inſenſé, auſſi extravagant que celui qui nieroit qu'il

(1) Eſſais de Michel de Montagne, Liv. II. Pag. 154.

exiſte quelque choſe, & qui prétendroit qu'il n'y a que le néant. Car la douleur dans certaines occaſions eſt quelque choſe d'auſſi naturel à l'eſſence de l'ame, que l'étendue à la matiere.

Héraclite n'étoit guere plus ſage que Démocrite. Ses pleurs avoient eu dans les commencements un fondement raiſonnable, il s'affligeoit des malheurs des hommes, & il avoit raiſon; mais dans la ſuite il devint viſionnaire, en s'imaginant que tout n'étoit qu'infortune. Chez lui, le bien ſe préſenta ſous la figure du mal: un enfant venoit-il au monde, il pleuroit de ſa naiſſance; un homme ſe marioit-il, il larmoyoit de ce mariage. Notre être faiſoit horreur à ce Philoſophe, c'eſt avoir perdu la raiſon, que de penſer ainſi.

„ Notre exiſtence, *dit ſenſément un* „ *ingénieux Auteur*, n'eſt point ſi mal- „ heureuſe qu'on veut nous le faire ac- „ croire. Regarder l'Univers comme „ un cachot, & tous les hommes com- „ me des criminels qu'on va exécuter, „ eſt l'idée d'un Fanatique. Croire que „ le Monde eſt un lieu de délices, où „ l'on ne doit avoir que du plaiſir, c'eſt

» la rêverie d'un Sibarite. Penſer que » la terre, les hommes & les animaux, » ſont ce qu'ils doivent être dans l'or» dre de la providence, eſt, je crois, » d'un homme ſage (1).

Diogene alla encore plus loin que Démocrite & Héraclite. Sans parler ici des infamies qu'il ne rougiſſoit point de commettre publiquement, que n'eſt-on point en droit de dire de toutes les autres extravagances qu'ils faiſoit? Les gens ſages ſe ſont moqués dans ces derniers temps des pieuſes folies de François d'Aſſiſe, qui s'étoit conſtruit une femme & des enfants de neige. Que doivent-ils donc penſer de Diogene, qui pendant la plus ardente chaleur de l'été, ſe vautroit & ſe rouloit ſur le ſable ardent, & embraſſoit, lorſqu'il geloit, de grands morceaux de glace, après s'être déshabillé tout nud?

Je trouve, ſage & ſavant Abukibak, une grande conformité entre ce Philoſophe Cynique & François d'Aſſiſe. Ils ont fait à peu près les mêmes folies, ils ont été également craſſeux, ils ont eu

[1] Voltaire, Remarques ſur les Penſées de Paſcal.

pour disciples tous les deux une foule de fainéants. Où peut-on trouver deux caracteres plus ressemblants? il est vrai que l'histoire ne dit point que François d'Assise fut amoureux, & elle nous apprend que Diogene fut touché des charmes de Laïs, & qu'il l'emporta même sur Aristippe, son rival, quelqu'aimable & quelque riche qu'il fût. Il faut avouer que Laïs devoit avoir le goût aussi peu délicat que l'odorat, pour pouvoir s'accommoder d'un galant aussi sale & aussi dégoûtant que ce Philosophe Cynique. Il falloit que le seul caprice la fît agir, c'est-là un bel exemple de la bizarrerie du beau sexe.

Je ne crois pas, sage & savant Abukibak, qu'on puisse rien lire d'aussi plaisant & d'aussi spirituel que la description que fait le Tassoni des galanteries de Diogene son rival. « N'étoit-ce pas » quelque chose de beau & de curieux, » *dit cet Italien*, que de considérer » Diogene le Cynique, couvert d'un » manteau de ramoneur de cheminée, » tout déchiré & rapiécé, ayant la » barbe épaisse & crasseuse, à demi-» nud, sans chemise & sans souliers, »

» ſe promenant d'un air galant ſous les
» fenêtres de la belle Laïs ; & d'apper-
» cevoir d'un autre côté ſon rival Ariſ-
» tippe, parfumé, muſqué, ſentant
» l'iris & l'ambre, faiſant le même
» manege, tandis que Laïs, au travers
» de ſa jalouſie, goûtoit le plaiſir de voir
» au clair de Lune ſes deux galants
» paſſer & repaſſer ſous ſa fenêtre (1) ?

Il ſeroit injuſte, après que Diogene a fait le perſonnage d'un Petit-maître, de trouver étrange qu'un jeune homme n'eût pas le même privilege. Quoi ! l'on taxera d'étourdi un Officier, parce qu'il paſſera la nuit ſous le balcon d'une bel-

[1] Ma che bel vedere Diogene Cinico col mantello di Romagnuolo, ſquarciato e rappezzato, la barba ſqualida, ſenza camicia, e lordo e pidocchioſo, far del inamorato, paſſeggiando lungo la porta dell famoſa Laïde ; e dall altra parte comparire il ſuo Rivale Ariſtippe, tutto profumato, e attilato, ſputando zibetto, & mirarlo di torto, e levargli il muro ; e la Signora ſtarſi alla gelosia, pigliandoſi guſto di verderli paſſeggiare al Sereno. Taſſoni, Penſieri Diverſi Lib. VII. Cap. XI. *Je ne crois pas avoir jamais rien lu d'auſſi original & d'auſſi plaiſant que ce paſſage. Ceux qui entendront l'Italien, en jugeront de même ; car je ne me flatte point d'en avoir pu rendre toutes les graces dans la Traduction que j'en ai faite.*

le, & l'on ne dira rien d'un Cynique, qui dans l'équipage de Diogene fait la même choſe : Si le Petit-maître eſt ridicule, le Philoſophe qui l'imite, eſt un inſenſé ; cependant combien n'y a-t-il pas encore aujourd'hui de gens auſſi fous que ce Grec ? Bien des Savants jouent à Paris le même rolle qu'il jouoit à Athenes. Il y a même des Docteurs & des Bacheliers de Sorbonne, qui ſe promenent ſous les fenêtres des Laïs modernes. Il eſt vrai que ceux qui ſont riches, ne ſe morfondent guere à la porte de ces Princeſſes ; mais ceux qui n'ont qu'un bien médiocre, ſont dans le cas de Diogene. Il faut qu'ils ſe contentent de *paſſegiare al Serèno*. Triſte reſſource, & qui ne peut guere ſatisfaire qu'un Eſpagnol langoureux !

Je reviens, ſage & ſavant Abukibak, aux folies des grands hommes. Zénon, ce grave Philoſophe, ce Stoïcien ſévere, dont les Anciens & les Modernes ont ſi fort vanté le mérite, auroit été regardé, s'il avoit vécu de nos jours, non-ſeulement comme un inſenſé, mais comme un homme indigne de la ſépulture par le mauvais exemple qu'il a donné. Eſt-

il rien de ſi contraire au bien & à la tranquillité de la Société, que la mort de ce Philoſophe ? Il ſe pendit, parce qu'il avoit fait une chûte. Il ſe figura que les Parques l'avertiſſoient qu'il étoit temps de ſonger à ſortir de ce Monde. Voilà une conduite bien folle & bien extravagante ! Si tous ceux qui font une chûte s'étrangloient, que deviendroient les Etats les plus floriſſants ? Il eſt peu d'hommes qui ne ſoient tombés par terre une fois dans leur vie. Si l'exemple de Zénon avoit des imitateurs, les lanternes dont on ſe ſert aujourd'hui pour éclairer les rues pendant la nuit, ſeroient plus néceſſaires à la conſervation de la vie des hommes, que tous les remedes des Médecins. En vérité il falloit que la folie de Zénon tînt du fanatiſme & de la phrénéſie. Il n'y a qu'un Anglois qui ſe coupe le cou parce qu'on augmente le prix des liqueurs, ou parce qu'il eſt ennuyé de ſe chauſſer & déchauſſer tous les jours, qui puiſſe approuver une auſſi grande extravagance.

Pluſieurs Philoſophes de ces derniers temps ont donné dans des excès auſſi

grands que quelques-uns des anciens. Les hommes dans tous les siecles ont toujours eu parmi eux un certain nombre de personnages extraordinaires, qu'on peut regarder comme des assemblages monstrueux de qualités bonnes & mauvaises, & dont les vices servoient de leçons aux autres Savants, pour les empêcher de s'enorgueillir de leurs talents, puisqu'ils étoient accompagnés quelquefois de tant d'imperfections. Cardan peut être regardé parmi les Modernes comme un de ces Philosophes formés par la Nature, pour contenir ses confreres dans l'humilité. Jamais homme n'eut une plus vaste érudition, & jamais homme ne fut plus fou, plus extravagant, plus menteur, & qui pis est, ne fut plus charmé de paroître avoir tous ces défauts. Ce Savant a écrit sa vie, & elle est remplie des plus grandes folies. Il prétend qu'il n'avoit jamais appris la Grammaire (1), que la connoissance de cette science lui fut donnée à peu près de la même maniere que la

[1] Grammaticam nunquam didici... sed usum solum mihi nescio quomodo tributum, Cardanus de propria Vita, Cap. XII.

science

ſcience infuſe à Adam. Il a l'impudence, ou plutôt la folie, d'aſſurer gravement qu'un homme inconnu lui ayant vendu les Ouvrages d'Apulée, deux jours après qu'il eut acheté ce Livre, il entendit les Langue Latine, Grecque, Eſpagnole & Françoiſe (1). Voilà un miracle auſſi ſurprenant que celui du tremblement de la chambre & du lit de Cardan. Dès qu'il devoit arriver quelque choſe de particulier à ce Philoſophe, l'endroit où il couchoit ſe remuoit, & par ce mouvement avoit ſoin de l'en avertir (2). Il faut être bien

[1] Quis fuit ille, qui mihi vendidit Apuleium, jam agenti, ni fallor, annum XX. latinum & ſtatim diſceſſit. Ego vero, qui eo uſque, neque fueram in Ludo Litterario niſi ſemel, qui nullam haberem Linguæ Latinæ cognitionem, cum imprudens emiſſem, quod eſſet auratus, poſtridie evaſi qualis tunc ſum in Lingua Latina, necnon & Græcam quaſi ſimul; & Hiſpanicam, & Gallicam accepi. Cardani Vita, Cap. XII.

[2] Erat dies XX. Decembris Anni M. D. LVII; cum mihi ... viſus eſt ... lectus tremere, & cum eo cubiculum, terræ motum exiſtimabam. Poſt tandem ſomnus abrepit. Ubi mane dies illuxiſſet, rogo Symonem Soſiam ... in curriculi lectulo jacentem, an aliquid ſenſerit? Reſpondet, tremorem cubiculi & lecti. Quia hora? Inquit ſexta aut ſeptima, &c. .... Non multis poſt diebus, ſentio rur-

fanatique pour se figurer de pareils événements, ou bien fourbe & bien imposteur, pour vouloir les persuader aux autres. Je veux croire cependant que Cardan fut plus extravagant que menteur : ce que l'on dit de sa mort semble autoriser mon opinion. On assure qu'ayant prédit l'heure de sa fin, & s'étant trompé dans son calcul, pour garantir la vérité de ses prédictions & sauver l'honneur de son art, il se laissa mourir d'inanition. On a vu plusieurs Martyrs de l'amour, de la haine, de l'ambition, de la vanité, de la superstition; mais il n'y en a jamais eu qu'un seul de l'Astrologie judiciaire. Il falloit être aussi fou que Cardan, pour se sacrifier à la gloire d'une science aussi vaine & aussi fausse que celle-là.

Urceus Codrus étoit moins visionnaire que Cardan; mais il étoit encore plus superstitieux. Un miroir caffé, une salière renversée, une lampe éteinte pré-

sus tremere cubiculum. Experior manu, cor sentio palpitare, in latus sinistrum enim decumbebam. Elevo me, cessat tumultus ille & palpitatio. Iterum decumbo; itaque cum utrumque rediisset, cognovi unum ex alio pendere. Cardani Vita, Cap. XII.

ient, ſelon lui, les plus grands mal-
s, & il faiſoit cinquante grimaces
rentes pour éloigner ces préſages
ſtes, & pour en diſſiper la malignité.
eſt rien qui montre plus la foibleſſe
a bizarrerie de l'eſprit humain,
ne ſingularité auſſi rare & auſſi ex-
rdinaire. Un Philoſophe, un Sa-
, un bel eſprit croyoit des imper-
nces, qu'on ne pardonne point aux
les *Dugnes* & aux nourrices. S'il
t pas eu ce foible, & qu'il l'eût
erçu dans un autre, que n'auroit-il
dit ? Mais tel eſt le ſort des hommes :
uelque génie qu'ils ſoient doués, il
toujours qu'il paient un tribut par
lqu'endroit à l'humanité.

obbes, cet Anglois ſi fameux parmi
compatriotes & chez les étrangers,
it une ſi grande peur des diables &
morts, qu'il n'oſoit coucher ſeul
s une chambre. La nuit il croyoit
ſtence d'un nombre infini d'Eſprits,
e jour il écrivoit contre celle de
u. Peut-on rien voir d'auſſi ridicule ?
Lune & le Soleil regloient les ſenti-
ts & les articles de foi de la Reli-
n de ce Philoſophe. Depuis ſix heures

du matin juſqu'à huit heures du ſoir il étoit Athée, & les ténebres ramenoient chez lui, non-ſeulement la croyance de Dieu, mais encore celle de Belzébut & de toute ſa ſequelle.

N'ai-je pas raiſon de dire, ſage & ſavant Abukibak, que lorſqu'on conſidere les foibleſſes des grands génies, on n'eſt plus étonné de voir que des gens qui ont de l'eſprit & du bon ſens, tombent dans des fautes qu'éviteront des perſonnes très-ſimples & très-bornées? Puiſque la ſcience ſert même quelquefois à égarer du bon chemin, quel eſt l'homme qui puiſſe ſe flatter de ne jamais s'en écarter, quelque génie qu'il ait? La ſimplicité & le naturel valent ſouvent mieux que l'étude la plus profonde.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE LI.

Le Cabaliſte Abukibak, *à ſon ancien Diſciple* Ben Kiber.

J'AI lu avec plaiſir, mon cher ben Kiber, les lettres que tu m'as écrites.

e légere indiſpoſition m'a empêché répondre plutôt. La trop grande lication à l'étude des Sciences Phi-phiques & Cabaliſtiques, m'avoit ſé une eſpece d'épuiſement, que la lancolie augmentoit. Pour diſſiper e langueur, j'ai cru devoir, pour lque temps, abandonner mon ca-et, & me répandre dans le monde ucoup plus que je ne fais ordinai-nent.

l m'a ſemblé, dans le commence-nt de ma nouvelle maniere de vivre, j'étois tranſporté tout-à-coup dans pays inconnu, des mœurs duquel je vois preſqu'aucune connoiſſance. e j'ai vu de choſes plaiſantes, ex-ordinaires, ridicules, & bizarres puis trois ſemaines! Juſte Dieu! mon er ben Kiber, que les hommes ſont ıs, & qu'ils me paroiſſent tels! Il eſt ıi que ceux que je trouve parmi eux plus extravagants ſont les Nouvel-es. Je ne crois pas en vérité que n puiſſe pouſſer plus loin la folie, e ces gens-là. Cela n'eſt pas ſurpre-nt; car leur eſprit eſt dans une agita-ın perpétuelle. Ils prennent part à tou-

tes les affaires de l'Europe, ils ſe paſſionnent en faveur d'un nombre de Princes, ils s'agitent, ils ſe tourmentent pour des événements auxquels ils n'ont aucun intérêt. Ils ſont triſtes, ou gais, ſelon qu'ils ſont mécontents ou ſatisfaits des gazettes. Tous les Lundis & tous les Mardis ils reſſemblent à des criminels, qui attendent l'arrêt de leur grace ou de leur condamnation. Le Turc a-t-il été battu, l'armée Ottomane s'eſt-elle reculée, ils ſont au déſeſpoir. Ils ſe plaignent autant des pertes de la Porte, que s'ils étoient Bachas, ou Viſirs, & qu'ils fuſſent obligés de les payer par leurs têtes, ou de les réparer aux dépens de leurs bourſes. Pendant qu'ils ſe livrent à la triſteſſe, d'autres ſe félicitent de leur bonheur. Ils ſont auſſi ſatisfaits & auſſi gais au milieu de Paris, que l'étoit le Prince Eugene au milieu de Belgrade, lorſqu'il ſe fut rendu maître de cette ville.

Ces gens, qui ſe réjouiſſent ou qui s'affligent, ſont-ils Turcs ou Allemands? Il s'en faut bien, ils ſont Gaſcons, Normands, Pariſiens, &c. Ils ne connoiſſent point, & ne connoîtront

jamais aucun de ces hommes en faveur desquels ils s'intéressent si fort. Ils n'ont d'autre liaison avec eux, que celle qu'ils ont formée en lisant la gazette: les nœuds en sont cependant si étroits, qu'ils sont prêts à tout leur sacrifier.

Il y a quelques jours, mon cher ben Kiber, que je me trouvai dans une assemblée, à laquelle présidoit deux Nouvellistes, dont les sentiments étoient entiérement opposés. " Je vais parier, dit le „ plus âgé, que le Baron de Neuhoff „ ne restera pas encore trois mois en „ Corse. Il est bien juste enfin que les „ Génois soient délivrés des peines & „ des soins que leur cause cet Aventu„ rier. La France ne pouvoit rien faire „ de plus équitable que de réduire ces „ rebelles dans le devoir „.

Ce que vous dites là, répondit le jeune Nouvelliste, n'est point aussi certain que vous le pensez, & je crois qu'il y a beaucoup d'apparence que les affaires des Corses ne changeront de face que pendant peu de temps. Les secours que les François ont accordés aux Génois, pourroient bien ne leur pas être d'une plus grande utilité, que celui que leur

ont donné, il y a quelques années, les Allemands. Je me souviens à ce sujet qu'un Auteur, en parlant de ce secours, compare les Génois au payſan qui pria ſon Seigneur de vouloir tuer un lievre qui mangeoit les choux de ſon jardin, & chez qui le Gentilhomme & ſa meute firent plus de dégat dans un quart d'heure, que le lievre n'en eût fait en cent ans.

„ L'Auteur dont vous parlez, repli-„ qua le vieux Nouvelliſte, eſt un plai-„ ſant Ecrivain. Son autorité eſt fort „ peu reſpectable, ſur-tout dans les „ matieres qui regardent la Politique. „ Je connois ce barbouilleur de pa-„ pier, & la plupart des rapſodies qu'il „ a publiées. Encore, ſi vous appuyiez „ votre ſentiment de celui de l'Auteur „ des Mémoires Hiſtoriques, ou que „ vous euſſiez pour vous le vénérable „ Seigneur Rodriguez, Gazetier de „ Cologne, je vous paſſerois la préven-„ tion où vous êtes ".

L'Ecrivain que je cite, repartit le jeune Nouvelliſte, a parlé beaucoup plus ſenſément qu tous ceux que vous vantez ſi fort. Dès que le Baron de

ihoff eut deſcendu dans l'Iſle de
ſe, & que vous & vos chers amis
lyiez que cet Allemand agiſſoit par
e des Cours d'Eſpagne & de Na-
, auxquelles ce Royaume reſteroit,
iteur que vous mépriſez tant, an-
ça ce dont on voit aujourd'hui
écution. Il aſſura que la France
conſentiroit jamais qu'une Puiſ-
e conſidérable s'emparât de l'Iſle
Corſe, ſous quelque prétexte que
fût. " L'intérêt, diſoit-il (1),
les François s'oppoſe fortement à
ouffrir que l'Eſpagne ait un état,
es villes, pluſieurs ports qui blo-
quent entiérement ceux de Mar-
eille, de Toulon & d'Antibes. Avec
eux frégates de vingt pieces de ca-
ion, dès que les Eſpagnols auroient
a guerre avec la France, ils rom-
roient abſolument le commerce du
Levant ". A ces premieres réflexions
uteur en ajoutoit pluſieurs autres,
les choſes ſont arrivées ainſi qu'il
avoit prédites. Les Eſpagnols ont
argé l'Iſle de Corſe comme le Re-
d conſidéroit les raiſins, qu'il dévo-

(1) Lettres Juives, Tom. II. Lettre LXXI.

roit des yeux, mais qu'il ne pouvoit atteindre. Ils ont dit, ainſi que lui : *Ces fruits ne ſont pas murs, & ne me tentent point.* La France a trouvé cependant à propos d'éviter qu'il ne leur prît la fantaiſie, ou à quelqu'autre Puiſſance, de les goûter, tout verds qu'ils étoient, & a cru devoir mettre la vigne en ſureté contre les attaques & les inſultes de tout le monde. Il eſt vrai que bien des gens prétendent aujourd'hui qu'il pourroit arriver que la France feroit ce que l'Eſpagne auroit ſouhaité de faire. A Cela je réponds que ces conjectures ſont fort incertaines. Le ſeul intérêt qu'aucune Puiſſance redoutable ne ſaiſit l'occaſion de ces troubles pour s'emparer de la Corſe, ſuffit pour que la France veuille les pacifier. D'ailleurs, le Roi ſera largement dédommagé, & les troupes Françoiſes auront ſans doute autant de lieu de ſe louer des Génois, que les Allemands. Si l'on protege la République, elle ſait ſans doute ce qui lui en coûte. La France ne la croit pas aſſez pauvre, pour vouloir la ſecourir pour l'amour de Dieu, elle n'étend ſa charité juſqu'à ce point,

: lorſqu'il s'agit de défendre le Pa-
noine de St. Pierre, ou le Pré-
dant.
l ne reſte donc aucune difficulté à
n avis, que de ſavoir ſi après que les
nçois auront débarqué dans l'Iſle de
rſe, & qu'ils auront battu les rebel-
, (car je veux le ſuppoſer ainſi,)
Génois goûteront long-temps les
its de cette victoire. Je penſe qu'il
urroit leur arriver le même ſort qu'ils
: déja eſſuyé. Tant que les François
ont dans l'Iſle, ils auront le deſſus
les rebelles : dès qu'ils en ſeront par-
ces derniers, qui n'auront cédé qu'à
orce, & qui retrouveront une occa-
n favorable de reprendre les armes,
idront la même conduite qu'ils
: tenue il y a ſept à huit ans, lorſ-
: les Allemands les obligerent à ſe
mettre.
La haine qui regne entre les Corſes
les Génois, eſt trop grande, pour
e rien puiſſe en ſuſpendre les mouve-
nts. Ou il faut que les Corſes ſoient
iérement détruits, ou qu'ils ſe déli-
nt du joug & de l'eſclavage de leurs
rans. Les choſes ont été pouſſées trop

avant, pour qu'on puiſſe eſpérer que les deux partis oublient jamais les offenſes qu'ils ſe ſont faites mutuellement.

„ S'il n'y a que cette difficulté, *re-*
„ *partit le vieux Nouvelliſte*, qui
„ puiſſe empêcher les Génois d'aſſurer
„ leur autorité, elle me paroît bien ai-
„ ſée à ſurmonter. Ils n'ont qu'à profi-
„ ter de l'occaſion, & à ſe ſervir utile-
„ ment des troupes qu'on doit leur four-
„ nir, pour ruiner, ſaccager, & dé-
„ truire entiérement toutes les Provin-
„ ces & les Villes de Corſe qui ſe ſont
„ ſoulevées. Ils établiront ſur leurs
„ ruines un pouvoir deſpotique, & je
„ ne doute pas que ce ne ſoit-là leur
„ deſtin.

Il ne reſte plus qu'à ſavoir, repliqua le jeune Nouvelliſte, ſi c'eſt celui de la France. Je croirois volontiers qu'elle a des ſentimens bien éloignés de ceux que vous prêtez aux Génois. Je ſuis aſſuré que le Cardinal-Miniſtre embraſſera difficilement un parti auſſi violent; ſa candeur, ſa probité, l'honneur même du Roi ſon Maître qu'il chérit ſi fort, ne permettent point qu'on accable des

gens qui consentent de mettre bas les armes & de subir les loix qu'on leur donne. Or, je vous ai déja dit que je ne doute pas que dès que les François auront débarqué, les rebelles ne parlent d'accommodement. Ils chasseront leur Roi Théodoré; ils feront encore plus, ils s'avoueront heureux que la Cour veuille bien ne leur imposer que certaines conditions. Mais j'en reviens à mes premiers principes. Les troupes Françoises rembarquées, quelque matin Sa Majesté Corsienne le Seigneur Théodore reparoîtra, & la comédie recommencera de nouveau, ou je suis bien trompé.

„ Ce que vous dites-là, *repartit le* „ *vieux Nouvelliste*, est absurde. Voilà „ une plaisante délicatesse de conscien- „ ce que ne point vouloir entiérement „ dévaster toute l'Isle de Corse! Je sais „ de bonne part qu'on doit entiérement „ ruiner ce pays, & je parie deux cents „ louis, que les Génois en feront désor- „ mais paisibles possesseurs.

Mon Dieu! répondit en riant le jeune Nouvelliste. Vous êtes malheureux en paris. Vous avez perdu, il y a quelque temps, une somme assez considérable

pour avoir gagé que les Eſpagnols ne céderoient jamais la Toſcane. Vous êtes ſujet à faire des erreurs couteuſes, & qui pourroient bien vous ruiner.

„ Que je me ruine ou non, *dit le* „ *vieux Nouvelliſte*, ce ne ſont pas-là „ vos affaires. Du moins j'aurai l'agré- „ ment de ne point m'appauvrir en pro- „ tégeant des voleurs & des larrons, „ tels que votre Baron de Neuhoff. Fi, „ cela eſt affreux: Vous devriez rougir „ de honte, & je ne comprends pas „ comment il ſe peut trouver des gens „ qui puiſſent ne pas plaindre les Gé- „ nois. „ Et moi, repartit le jeune Nouvelliſte, je ne ſaurois revenir de mon étonnement, quand je vois des gens qui ne s'intéreſſent pas pour les Corſes. Car enfin, le ſort des malheureux doit exciter la pitié, & ces pauvres peuples ne ſont-ils pas réellement infortunés? On veut les réduire dans l'eſclavage le plus dur, & les aſſujettir à un joug inſupportable. On les regarde comme des bêtes de charge, faites uniquement pour le ſervice de la République, plutôt que comme des hommes libres. Ont-ils tort de ſe révolter & de

défendre leurs privileges & les droits de l'humanité?

Le vieux Nouvelliſte, mon cher ben Kiber, ne goûta point les raiſons de ſon adverſaire. Ils s'échaufferent tous les deux, & peu s'en fallut que des paroles ils n'en vinſſent aux mains. J'admirois ces deux hommes, qui ſe faiſoient une affaire ſérieuſe d'une choſe, à l'événement de laquelle l'un & l'autre ne pouvoient contribuer en rien. Je voulus tenter en vain de les appaiſer, je ne pus en venir à bout, & je les laiſſai tous les deux diſputant toujours avec beaucoup d'aigreur.

Si tu me demandes qu'elle eſt mon opinion, mon cher ben Kiber, ſur les ſentiments oppoſés de ces deux Nouvelliſtes, je te dirai que celui du plus jeune me paroît le plus probable. Outre qu'il a pour lui l'exemple du paſſé, il ſemble que la raiſon ſur laquelle il ſe fonde, eſt aſſez ſolide. Lorſque l'eſprit de révolte, de haine, de jalouſie & de ſédition a régné pendant pluſieurs années dans un pays, il eſt impoſſible de pouvoir l'en arracher que par quelque bouleverſement général du Gouvernement. Con-

ſideres combien de peines, de ſoins, de travaux & d'infortunes n'ont point eſſuyé les Hollandois, avant de parvenir à pouvoir former leur République. Il a été pendant un temps où leurs affaires ſe trouvoient plus délabrées & plus déſeſpérées que ne le ſont celles des Corſes. La conſtance, la valeur, l'intrépidité leur a fait vaincre des obſtacles qui paroiſſoient inſurmontables. Si les Corſes ne ſecouent pas dans dix ans le joug des Génois, qui ſait ce qu'ils pourront faire dans quinze & dans vingt? L'Empire & la France ne ſeront pas toujours diſpoſés à donner du ſecours à ces derniers & les premiers ne ſeront jamais abandonnés de l'envie de reprendre leurs privileges.

Je te ſalue, mon cher ben Kiber.

LETTRE LII.

Le Sylphe Oromaſis, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE fus curieux, ſage & ſavant Abukibak, de connoître certaines manœuvres des Jéſuites, deſquelles j'avois ſouvent entendu

entendu parler. Pour m'en instruire parfaitement, je volai, il y a quelques jours, dans la chambre du Général de la Société; je le trouvai seul avec un de ses secretaires, ou plutôt de ses confidents. Je suis étonné, lui disoit-il, de ne recevoir aucune nouvelle du Pere d'Aflon. Je crains qu'il ne se soit pas bien acquitté de l'ordre dont je l'avois chargé. Peut-être n'aura-t-il pu venir à bout de faire nommer le Pere Tolota, confesseur du Prince de ***, & il aura fallu qu'il consentît de donner cette place à un autre Jésuite. J'en serois très-fâché; car personne n'est plus propre à l'occuper, que celui que j'avois destiné à la remplir. Il a toutes les qualités qu'il faut pour plaire dans cette Cour; il est souple, complaisant, fin, adroit; il sait s'accommoder aux temps & aux situations. Je suis assuré que personne ne saura aussi bien que lui ménager l'esprit de la maîtresse du Prince: il fera avec elle une ligue offensive & défensive, du moins lui ai-je bien recommandé d'agir de même. Cette femme a un grand crédit sur l'esprit de son amant, & ce seroit tenter l'impossible que de prétendre la

déplacer. Il vaut cent fois mieux s'en servir utilement, & se la rendre favorable par des complaisances & des soumissions. Elle peut être fort nécessaire à la Société. J'ai recommandé au Pere Tolota de lui faire entendre qu'il ne tiendroit pas à lui que le Prince ne contractât avec elle un mariage de conscience, & qu'il auroit soin d'employer pour cela tout ce qui dépendroit de lui.

C'est un grand moyen, continua le Général, pour se rendre favorable à la maîtresse d'un Prince, que de lui faire envisager qu'on peut lui être utile pour obtenir la main de son amant. C'est là le point que les Confesseurs doivent ménager le plus délicatement, & c'est celui que je recommande toujours à nos Peres. Je ne cesse de leur écrire: *Flattez les maîtresses, gagnez leur confiance, & vous viendrez alors à bout de tout ce que vous entreprendrez.* Je doute qu'il y ait d'expédient plus sûr pour conduire les hommes, que de se servir adroitement de leurs passions; or, il n'en est aucune qui ait autant de pouvoir sur leur cœur, que l'amour.

J'éprouve tous les jours combien les

femmes ſont utiles à la Société. Dans toutes les Cours où elles n'ont pas beaucoup de crédit, les Jéſuites ont très-peu d'autorité. Voyez, je vous prie, la différence qu'il y a du pouvoir qu'ils avoient en France ſous Louis XIV. à celui qui leur reſte aujourd'hui, & quelle différence il y a entre le Pere de la Chaiſe & le Pere de Linieres. Le premier étoit le maître, non-ſeulement de tous les Bénéfices, mais encore de tous les Evêchés; l'autre auroit peine à faire donner un Prieuré de mille écus de rente. Il n'a aucune connoiſſance de ce qui regarde la liſte des Bénéfices. D'où vient cela? C'eſt que les femmes n'ont aucun crédit ſur le Souverain & ſur ſon premier Miniſtre; il eſt impoſſible de pouvoir gagner leur confiance juſqu'à un certain point. Chez eux, un Confeſſeur n'eſt qu'un Confeſſeur; mais chez un Prince amoureux, c'eſt un confident adroit, c'eſt un intrigant néceſſaire; c'eſt un mercure honorable & ſecret.

Perſonne n'eut jamais toutes ces qualités dans un degré auſſi éminent que le Pere de la Chaiſe. Quel homme étoit-ce, grand Dieu! On doit le regarder

comme un ſecond Saint Ignace. La Société lui eut des obligations auſſi eſſentielles qu'à ſon Fondateur. Avec quelle adreſſe ne ſut-il pas ſe ſervir des femmes ? Elles lui rendirent les ſervices les plus eſſentiels ; auſſi a-t-il enrichi toutes les Maiſons que notre Ordre a dans la France. Nous lui devons à lui ſeul tout ce que nous poſſédons dans ce Royaume ; car depuis pluſieurs années nous n'avons preſque rien acquis de nouveau. Cela n'eſt pas ſurprenant, vu le peu de crédit que nous avons actuellement ; nous vivons ſur notre ancienne réputation. Si malheureuſement les peuples connoiſſoient combien l'autorité de la Société eſt déchue en France, nous tomberions tout-à-fait dans le mépris. Nous ne ſommes les maîtres d'accorder aucune grace ; & ce n'eſt cependant que l'eſpoir des récompenſes qui nous attire des amis & des partiſans.

„ J'ai réfléchi pluſieurs fois à ce que „ vous dites, *repartit le confident du* „ *Général* ; & je ſuis étonné par quel „ enchantement nous en impoſons, „ non-ſeulement aux François, mais

» encore à toutes les nations Européen-
» nes, qui ſe figurent que nous ſommes
» à Paris & dans tout le Royaume les
» maîtres abſolus. Il eſt étonnant qu'ils
» ne s'apperçoivent pas que les graces
» qu'on accorde à la Cour, ne paſſent
» plus par notre canal, & que nous
» n'avons qu'une ombre d'autorité.

Il eſt impoſſible, repliqua le Général, qu'ils puiſſent découvrir ce changement; c'eſt un myſtere que nous avons trouvé le ſecret de leur cacher. D'ailleurs, ſi nous ne pouvons plus faire beaucoup de bien à nos amis, nous ſommes toujours en état de nuire à nos ennemis: en voilà aſſez pour nous rendre redoutables. Il eſt vrai que nous ne diſtribuons plus les Bénéfices; mais nous avons encore un grand crédit chez les Evêques. Bien des gens nous regardent comme les plus fermes ſoutiens de la Religion. Nous trouvons le moyen de décrier les perſonnes que nous n'aimons pas, nous les faiſons paſſer pour des Athées, & qui pis eſt, pour des Janſéniſtes. Nous ſoulevons contr'eux le Clergé: ceux-ci entraînent après eux les Puiſſances ſéculieres; il n'eſt aucun homme que

nous ne perdions, lorſque nous en avons envie. On craint donc notre haine : il n'eſt pas étonnant que le peuple qui en voit ſouvent de funeſtes effets & qui n'approfondit point les choſes, ne diſtingue pas juſqu'à quel point s'étend notre pouvoir, & ne voie pas que nous reſſemblons aujourd'hui aux Diables, qui peuvent faire beaucoup de mal, & qui ne ſauroient procurer aucun bien. Il n'y a que quelques perſonnes qui ſont plus éclairées que les autres, qui connoiſſent combien nous avons perdu depuis quelques années.

Après un temps auſſi dur, il en viendra un plus heureux. Avec la patience, la diſſimulation & la politique la Société ſurmonte tous les plus grands obſtacles. N'eſt-elle pas venue à bout de donner à Henri IV. un Confeſſeur, lui qui avoit peu auparavant banni tous les Jéſuites de ſon Royaume. Si elle entreprenoit de diriger le grand Mogol & le Sophi de Perſe, elle réuſſiroit dans ces projets tôt ou tard. Je viens de recevoir des nouvelles que me mande un de nos Recteurs, qui vous paroîtront plus ſurprenantes que la poſſibilité de

la direction de ces Princes Mahométans.

Vous connoissez bien, continua le Général, ce vieux Prince Italien, auprès duquel nous n'avions jamais pu avoir aucun accès. Pendant trente ans nos soins ont été inutiles : nous perdions même l'espérance de réussir dans nos desseins, lorsqu'enfin nous en sommes venus à bout. Ce Souverain craignant les suites de la mort, & appréhendant que la maniere dont il avoit vécu durant sa jeunesse, ne nuisît à son salut, cherchoit dans tous ses Etats quelqu'un qui pût calmer sa conscience. Tous les Directeurs auxquels il s'étoit adressé, ne faisoient qu'augmenter son trouble & son inquiétude : enfin, lassé de ne rien rencontrer qui pût le satisfaire, il se résolut d'avoir recours à nos Peres. Il envoya chercher le Recteur, & lui dit les sujets qu'il avoit d'appréhender les jugements de Dieu. L'habile Jésuite dissipa tous ses doutes, se servit utilement des maximes de nos Théologiens, & ramena le calme dans son ame. Il lui fit comprendre qu'il n'étoit pas plus coupable que cinquante autres Princes, que la Société avoit trouvé le moyen de place

en Paradis. Il développa ensuite à son Pénitent tous les privileges de notre Ordre, il lui vanta l'efficacité de nos prieres, lui fit sentir tout le mérite des Indulgences que les Papes nous ont accordées, & le rendit aussi zélé ami de nos Peres, qu'il avoit été leur ennemi autrefois.

Le Recteur ne s'est pas arrêté à ce premier pas, il a voulu profiter en habile homme de l'occasion. Il y avoit longtemps que nous souhaitions d'établir un College, il a obtenu des lettres du Prince, pour sa fondation; mais comme il faut des fonds & des rentes pour cet établissement, il a demandé qu'on assignât pour les revenus de cette nouvelle Maison le produit de certains droits décimaires, dont quelques autres Religieux jouissoient auparavant. Ces Moines ont fait beaucoup de bruit, ils se sont plaints vivement : toutes leurs représentations, n'ont servi de rien; le sage Recteur les a rendu inutiles. Profitant habilement de son emploi de Directeur, ouvrant ou fermant le Ciel à proportion des bienfaits ou des refus de son Pénitent, graces à la Société que celle du Purgatoire, notre

nouveau College eſt parfaitement
oli & fort bien renté. Il reſte cepen-
t encore une choſe à faire au Recteur,
: de perſuader au Prince de s'enter-
dans notre Egliſe, & d'y faire conſ-
re un magnifique tombeau.

Cela ne ſera pas difficile à exécu-
er, *répliqua le confident du Géné-
al.* Il faudra faire entendre au Prin-
e que ſon tombeau, rappellant ſans
eſſe ſa mémoire à nos Peres, il n'y
ura aucun jour où ils ne prient Dieu
our lui & pour le ſoulagement de ſon
me. Car je ne doute pas que le Pere
ecteur, en garantiſſant le Prince de
Enfer, ne lui ait fait comprendre
u'il falloit qu'il fît un tour en Pur-
atoire. Sans cela, il auroit commis
ne grande faute; & ſi ce Souverain
omptoit de n'avoir plus beſoin de la
ociété en ſortant de ce Monde, il ne
enſeroit pas à acheter ſes faveurs &
s prieres, même après ſa mort.

La politique veut bien que nous ar-
achions tous les Princes que nous
rigeons, quelque vicieux qu'ils
ient, des mains des Diables;
ais elle défend que nous les met-

„ tions à l'abri du Purgatoire. Si nous
„ les en garantiſſons, que deviendroient
„ les fondations qu'ils nous laiſſent pour
„ dire des Meſſes? En faiſant bâtir des
„ tombeaux dans nos Egliſes, ils ornent
„ nos Temples & nos Maiſons; mais
„ en nous laiſſant des legs pieux pour
„ nous engager à prier pour leurs ames;
„ ils nous enrichiſſent, & nous fourniſ-
„ ſent de quoi vivre dans l'aiſance. Sau-
„ vons donc tous nos Pénitens des pei-
„ nes de l'Enfer; mais qu'ils ſoient
„ Princes ou Particuliers, ſoumettons-
„ les également à celles du Purgatoire.

„ Je conviens cependant qu'il y a
„ quelques occaſions où l'on peut ſe
„ diſpenſer de cette regle générale; par
„ exemple, quand on craint que quel-
„ que Directeur étranger, pour s'em-
„ parer de l'eſprit d'un Pénitent & pour
„ mériter ſa confiance, n'éteigne non-
„ ſeulement le feu du Purgatoire, mais
„ même celui de l'Enfer. Alors, de
„ deux partis il faut prendre le moins
„ mauvais, conſerver ce que l'on a ac-
„ quis, & mener tout droit un homme
„ en Paradis, ſans s'amuſer à vouloir
„ travailler pour l'avenir. Autrement

arrive qu'on perd, & les legs après
i mort, & ceux qu'on auroit eus
:ndant la vie.

ous avez raiſon, mon Pere, dit le
éral, & vous connoiſſez parfaite-
it tous les replis du grand art de la
ction. Vous me donnez des preuves
s les jours que je n'ai pu choiſir un
lant plus ſenſé, & un ſecretaire plus
ret que vous. Ecrivez donc de ma
t à notre Pere Recteur toutes les ſa-
réflexions que vous avez faites, &
tout faites-lui bien ſentir, ainſi que
s l'avez dit fort à propos, que *les beaux des Rois ſervent à orner nos iſes, mais que leurs dons & leurs pieux nous ſont d'un bien plus nd avantage.*

'ai trouvé cette converſation ſi inſ-
ctive, ſage & ſavant Abukibak, que
réſolu de retourner au premier jour
s la Chambre de ce Général.

e te ſalue, en *Jabamiah*, & par *Ja-
iah.*

LETTRE LIII.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LA paſſion & l'attachement que tu as pour les Sciences ſecrettes, ſage & ſavant Abukibak, m'a fait réfléchir ſur l'avidité (ſi j'oſe me ſervir de ce terme) avec laquelle les plus grands hommes courent après le phantôme de l'immortalité.

Le deſir de laiſſer un ſouvenir qui paſſe juſqu'à la plus reculée poſtérité, occupe tous les Héros. Quand je dis *tous les Héros*, j'entends les perſonnages illuſtres dans tous les différents états. Un habile Mathématicien n'eſt pas moins flatté de parvenir à la poſtérité, qu'un Général d'armée: le premier travaille avec conſtance, emploie ſes ſoins, ſes veilles, ruine ſa ſanté par une trop grande application, ſacrifie tous les plaiſirs & les amuſements pour ſe diſtinguer dans le genre d'étude auquel il s'applique; le ſecond, eſſuie toutes les rigueurs des ſaiſons, riſque ſa vie, ſouf-

fre mille peines pour acquérir de la gloire. Ces deux perſonnes, par des chemins bien différents, tendent cependant au même but; ils cherchent à immortaliſer leur nom. Il en eſt de même de tous les autres grands hommes, toutes leurs actions, toutes leurs démarches ſe raportent à ce ſeul point.

Sans le deſir de tranſmettre leur mémoire à la poſtérité, les plus illuſtres génies auroient preſque tous reſté dans une indolence, qui ne les eût point fait diſtinguer des hommes les plus ordinaires. Pourquoi euſſent-ils ſacrifié les avantages qu'ils avoient reçus par leur naiſſance, pourquoi euſſent-ils mépriſé de jouir des biens que la fortune leur offroit en abondance, pourquoi enfin, euſſent-ils cherché à paſſer leur vie parmi les ſoins, les travaux & les ſoucis, tandis que leurs jours auroient pu être tiſſus d'or & de ſoie, ſi ce n'étoit, qu'enchantés par une flatteuſe chimere, ils étoient aſſez fous pour ſacrifier des biens réels à des eſpérances chimériques? Car, il faut l'avouer, ſage & ſavant Abukibak, ce deſir de l'immortalité, ſi com-

mun à tous les hommes illuſtres, ne peut ſoutenir l'examen d'un œil Philoſophique. Sa ſplendeur & tout ſon brillant diſparoiſſoient : on s'aperçoit que la vanité & l'amour propre ſe préſentent ſous un voile trompeur, & que cette paſſion de percer la nuit des temps n'eſt que la ſuite de l'orgueil naturel à tous les hommes, qui prend tant de formes différentes, qu'il eſt difficile de pouvoir le reconnoître.

Pour connoître parfaitement le ridicule qu'il y a à ſacrifier les moments les plus heureux de la vie à l'eſpérance d'éterniſer ſon nom, il n'eſt beſoin que d'examiner qu'elle eſt cette chimere dont on eſt ſi fort enchanté. Ou l'ame eſt mortelle, ou elle eſt immortelle. Si elle eſt mortelle, à quoi lui ſert, lorſqu'elle n'exiſte plus, qu'on ſe ſouvienne des ouvrages qu'elle peut avoir produits, des belles actions qu'elle a faites autrefois? Si elle eſt immortelle, elle regardera avec trop d'indifférence ce qu'elle a fait quand elle étoit ſur la terre, pour que ſes plaiſirs puiſſent être augmentés, ou ſes peines

diminuées par le ſouvenir des actions paſſées.

Il n'eſt perſonne aſſez fou pour ſe figurer que l'ame d'un Poëte & celle d'un Philoſophe dans les Enfers s'amuſent à réciter, l'une des tirades de vers, & l'autre à faire des arguments, & à propoſer aux Démons une hypotheſe comme une choſe fort belle & fort curieuſe. Je ne crois pas non plus qu'un Général, entouré de Diables & de Lutins, parle des batailles qu'il a gagnées, ou s'informe des nouveaux venus de ce qu'on en dit dans l'autre Monde.

Les ames qui ſont dans un lieu de paix & qui jouiſſent d'une félicité parfaite, ſont auſſi peu occupées de ce qu'elles firent autrefois. Elle ont perdu le ſouvenir de leur exil; & délivrées des liens du corps, *elles ſont nourries*, pour me ſervir des expreſſions d'un Pere de l'Egliſe, *de tous les biens qu'on goûte dans la Maiſon de Dieu, & boivent à longs traits dans un torrent de volupté* (1). Suppoſons, par exemple,

(1) Felix anima! quæ, terreno reſoluta carcere, libera cœlum petit... Inebriata enim eſt ab ubere

qu'il ſoit vrai que le Fondateur des Jéſuites ſoit ſauvé. Je demande s'il eſt vraiſemblable que ce Saint ſoit fort occupé de la gloire de la Société, & qu'il prenne part à toutes les batailles que les Jéſuites ſes diſciples livrent & gagnent contre les Janſéniſtes? Quoi! ſeroit-il poſſible que S. Ignace penſât encore dans le Ciel à l'honneur qu'il a ſur la terre d'avoir été le Chef des plus rusés & des plus fourbes politiques qu'il y ait dans l'Univers? En vérité ce ſentiment eſt preſqu'auſſi extravagant que ſi on diſoit qu'il fait la lecture en Paradis du Livre des *Exercices Spirituels* qu'il a compoſé, & qu'il en reçoit des compliments de la part de tous les Saints, qui trouvent ce Livre auſſi bon que les Jéſuites voudroient faire croire qu'il l'eſt.

Paroît-il plus vraiſemblable que S. Louis ennuie les Bienheureux du récit de ces guerres pieuſes qui lui acquirent l'eſtime de tous les Moines, mais qui penſerent perdre ſon Royaume? Seroit-il poſſible que ce bon Roi parlât des ſieges

tate Domus tuæ, & torrente voluptatis potas eam. S. Auguſt. Manual. Cap. VI. num. I.

qu'il fit en Egypte, & des batailles qu'il y donna ? Sans doute il a oublié entiérement tous ces faits.

Il faut donc convenir que, ſoit que l'ame ſoit mortelle, ſoit qu'elle ſoit immortelle, elle eſt inſenſible, dès qu'elle eſt dégagée des liens du corps, à toutes les actions qu'elle a faites lorſqu'elle l'animoit, & qu'elle n'en conſerve aucun reſſouvenir; par conſéquent, à quoi ſert après la mort cette gloire dont nous ſommes ſi idolâtres ? Je trouve qu'un bourgeois de la rue S. Denis, qui ſe tourmenteroit depuis le matin juſqu'au ſoir pour accroître la puiſſance & le bonheur du Sophi de Perſe, n'agiroit pas plus follement qu'un homme, qui ſacrifie ſes plus beaux jours, qui ſouffre mille maux qu'il pourroit éviter, qui détruit ſa ſanté, qui riſque ſa vie pour faire parler de lui après ſa mort, c'eſt-à-dire, pour une choſe qui lui eſt auſſi indifférente que le temps qu'il fait au Japon, l'eſt aux Pariſiens.

Si les perſonnes, les plus ſuſceptibles du deſir de tranſmettre leur nom à la poſtérité, ſe dépouilloient pour un mo-

ment de l'amour propre qui les offuſque, ils ſeroient ſurpris de connoître quelle eſt leur erreur, & combien elle eſt ridicule. Un ſavant de ces derniers ſiecles, a parfaitement bien ſenti toute l'inutilité & tout le faux du deſir d'immortaliſer ſa mémoire. " Je ſuppoſe, „ diſoit-il, que j'écrive & que je faſſe „ des ouvrages dignes d'être lus, qui „ peut m'aſſurer que chaque jour ils ne „ perdront point de leurs prix, que le „ temps ne les détruira pas, ou ne les „ rendra pas mépriſables, le goût des „ hommes étant ſi ſujet au changement ? Mais établiſſons qu'ils auront une certaine durée, de combien d'années ſera-t-elle ? De cent ? „ De mille ? De dix mille ? Où eſt „ l'ouvrage qui ait ſurmonté autant „ de ſiecles ? Quel exemple en peut-on „ citer ? Mais enfin puiſque tout doit „ finir, il importe peu qu'une choſe „ dure dix jours, ou dix millions „ d'années. Ces deux eſpaces de „ temps qui paroiſſent ſi différents „ ſont égaux lorſqu'on les compare à „ l'éternité (1) ".

(1) Scribis, inquam, quo modo legenda, &

C'eſt un Philoſophe, peu touché & peu perſuadé de la Religion, qui parle d'une maniere auſſi ſenſée. Il ne s'agit point chez lui de dévotion, la ſeule raiſon ſuffit pour lui faire connoître l'inutilité des ſoins & des peines qu'on ſe donne pour faire parler de ſoi dans la poſtérité.

S'il eſt permis d'être Epicurien, c'eſt dans le cas de ne point préférer des biens imaginaires à une tranquillité réelle. Celui-là eſt véritablement heureux, qui peut dire : " j'ai vécu, & " j'ai profité de tous les moments de " ma vie. J'ai compris que l'heure perdue ne ſe retrouve plus, j'ai banni

de qua re præclara, & adeò tibi nota, ut deſiderare legentes poſſint ? Quo ſtilo, qua ſermonis elegantia, ut legere ſuſtineant ? Sit ut legant. Nonaginto præterlabente, in ſingulos dies fiet auctio, ut prius ſcripta contemnantur, nedum negligantur ? At durabunt aliquot annis. Quot ? Centum ? Mille ? Decies mille ? Oſtende exemplum, vel unum inter tot millia. Atque omnino cum deſitura ſint, etiam ſi per reditum Mundus renovaretur . . . non minus quam ſi initium habuit, & finem acceperunt eſt, nihil intereſt an poteſt decimam diem, an decem millia milliadum annorum. Nihil utrumque, & ex æquo, ad æternitatis ſpatium. Cardanus de Vita propria, Cap. IX. pag. 39.

„ loin de moi les ſoins & les inquié-
„ tudes, je ne me ſuis point laiſſé ſé-
„ duire à un vain phantôme qui m'eût
„ ravi mon repos (1) „.

La comparaiſon de la vie d'un Petit-Maître uniquement occupé du préſent, & de celle d'un Philoſophe, dévoré par l'envie de s'immortaliſer, eſt un excellent antidote pour guérir de la maladie de faire parler de ſon ſavoir & de ſon mérite après ſa mort Le Petit-Maître, content de lui-même, ne ſonge qu'à jouir des biens que ſon état lui fournit: toujours gai, toujours enjoué, toujours folâtre, toujours ſatisfait de ſon mérite, il ne penſe jamais au lendemain. Le moment préſent eſt le ſeul qui l'occupe, & ce moment n'eſt jamais ennuyeux ni pénible. Il a, au milieu des plaiſirs, cette conſtance qu'Horace regarde chez les

[1] Ille potens ſui
Lætuſque deget, cui licet in diem,
Dixiſſe, vixi: cras atra
Nube polum, Pater occupato,
Vel ſole puro: non tantum irritum
Quodcumque retro eſt efficiet: neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens ſemel hora vexit.

Horat. Odar. Lib. III. Od. XXIX.

Philoſophes qui ſont perſécutés par le ſort, comme le comble de la ſageſſe. Quand il eſt occupé à baiſer la main d'une jolie femme, qu'il chante, le verre à la main, une chanſon nouvelle, ou qu'il débite quelque conte badin, l'Univers entier crouleroit qu'il n'y prendroit aucune part (1). On auroit beau lui prédire les plus grands malheurs, il écouteroit ces prédictions en ſifflant, & ſe moqueroit du Prophete.

Un Philoſophe au contraire, toujours ſombre, rêveur, diſtrait, mélancolique, ignore ſouvent quel eſt l'état actuel où il ſe trouve. Sans ceſſe occupé de ce que penſera la poſtérité de ſes ouvrages & de ſes découvertes, au milieu de ſa famille à peine ſe ſouvient-il qu'il a une épouſe & des enfants. On peut lui appliquer juſtement ce que le Pere Mallebranche dit des bêtes : *il mange ſans plaiſir, il groſſit ſans le ſavoir, il boit ſans s'en appercevoir.* A cela j'ajouterai qu'il fait tout *machinalement.* Son ame ne prend aucun intérêt aux affaires

[1] Et ſi fractus illabatur Orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
Horat.

de ſon corps, elle eſt uniquement occupée de l'idée de plaire à la poſtérité & de s'acquérir un grand nom. Qu'arrive-t-il? Le Philoſophe meurt. A-t-il vécu? Non. Il a penſé pendant cinquante ans aux plaiſirs qu'il goûteroit lorſqu'il rentreroit dans le néant.

A la comparaiſon de la vie d'un Petit-Maître & d'un Savant joignons celle d'un Moine & d'un Officier. Ce premier, heureux Cordelier, vit tranquille dans ſon Couvent: peu occupé d'une vaine gloire, il prêche le Carême dans quelque Village, & fait chez le Curé bonne chere. Il confeſſe nombre de jolies ſervantes, & en corrompt par-ci par-là quelques-unes. La Pâque arrivée, il retourne dans ſon Monaſtere, muni de trente ou quarante écus que lui ont valu ſes ſermons; il emploie cette ſomme en bon vin, & boit comme un Templier juſqu'au retour de l'autre Carême. Sa vie s'écoule gracieuſement, Bacchus & l'Amour en font tour à tour la félicité. Qu'on s'égorge, qu'on ſe maſſacre, qu'on prenne des Villes, qu'on les détruiſe, qu'on accable les peuples d'impôts, le fortuné Corde-

lier n'en vuide pas une bouteille de moins.

L'Officier avide de gloire, couche la moitié de ſa vie ſous une tente, qui ne peut le défendre des injures de l'air. Il ruine ſa ſanté, mange le bien de ſon patrimoine, eſt tourmenté preſqu'autant par des Créanciers incommodes que par ſon ambition, manque ſouvent des choſes les plus néceſſaires à la vie, & après avoir bien ſouffert, ſort de ce monde à la faveur d'un coup de canon qui termine ſes inquiétudes. Eſt-ce vivre que d'avoir eſſuyé un pareil ſort? C'eſt avoir été en Purgatoire, avant d'aller peut-être aux Enfers.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE LIV.

Le Sylphe Oromaſis, *au Cabaliſte* Abukibak.

EN volant, il y a quelques jours, à Paris, auprès du College de Louis-le Grand, j'apperçus deux Jéſuites qui rioient beaucoup. Curieux de ſavoir la cauſe de leur gaieté, j'entrai par la fe-

netre dans la chambre où ils étoient, & je fus témoin d'une converſation aſſez ſinguliere, dont le récit t'amuſera. Le voici dans les termes originaux, dont ces Jéſuites ſe ſervoient.

Dialogue entre deux AUTEURS JÉSUITES.

PREMIER JÉSUITE.

Votre idée eſt charmante, mon Révérend Pere, elle me plaît infiniment. On ne ſauroit inventer un expédient plus propre à augmenter le nombre des partiſans de la Société, que d'exécuter le projet des *Lettres édifiantes & curieuſes*. Cet ouvrage ſera très-recherché, & le goût dans lequel vous l'écrivez, ne manquera pas de plaire. J'ai d'abord cru que vous plaiſantiez, lorſque vous diſiez que vous aviez deſſein d'imiter les *Contes des Fées*; je ſens à préſent que vous avez raiſon. La plupart des dévots reſſemblent aux enfants; il faut les amuſer par des contes. Il y aura tel Béat Moliniſte, qui ſera auſſi charmé de toutes les fables que vous écrirez ſur le *Kilo*, des hiſtoires romaneſques que vous

vous assurerez être arrivées dans les provinces de *Chan-tong* & de *Chensi*, qu'un jeune enfant est enchanté des raisonnements du petit Roi *Fanfant*, des miracles de la Fée *Toute-bonne*, & des prodigieuses actions du Géant *Makamakin*.

SECOND JESUITE.

L'intérêt de la Société se trouve joint avec le mien. En édifiant ses dévots partisans, & les attachant à elle par de nouveaux préjugés, je trouve le moyen de profiter beaucoup. Mon Livre me rapportera une somme d'argent considérable, que j'emploierai à payer ma pension à la Communauté; car je suis bien ennuyé d'être obligé depuis dix ans de faire le métier de Préfet ou de Régent de College. On se rebute à la fin de l'état de pédant, de quelque nom pompeux qu'on décore cette profession.

Pour être plus assuré d'attirer l'attention du Public, je suis résolu de publier mon Ouvrage comme un Recueil de *Lettres* écrites par divers Missionnaires. Cette fourbe me sera utile, elle réveillera la curiosité des Lecteurs. Vous savez qu'il n'y a rien de si usité & de si or-

dinaire parmi nous que ces fauſſes ſuppoſitions. La plupart des rélations que nous publions du Japon, de la Chine & des Indes, ſous le nom de quelques-uns de nos Miſſionnaires, ont été faites au College de Louis le Grand. Il en eſt des hiſtoires pieuſes de la Société, ainſi que des Romans; les Auteurs de ces différents Ouvrages travaillent également d'imagination. Je veux faire dans mes *Lettres édifiantes & curieuſes* un portrait de l'Empereur de la Chine au-deſſus de ceux que la Calprenede a fait de tous ſes Héros. Orondate, Liſimacus, Oronte & Perdiccas, ne ſeront que de petits garçons, eu égard à mon Héros.

J'ai forgé l'hiſtoire la plus ſurprenante, que je dis être arrivée à un certain *Cing-tai*, Marchand de la Province de *Chenſi*, & à un laboureur nommé *Chy-ou*; je l'ai entre-mêlée des événements les plus intéreſſants. Voici le fait à peu près, tel que je l'ai imaginé. Un marchand perd une bourſe, en traverſant un champ: un laboureur la trouve & ne veut point la garder, parce qu'elle ne lui appartient pas. Voilà d'abord,

comme vous voyez, un caractere très-beau, dans lequel la vertu l'emporte ſur l'avidité des richeſſes. C'eſt là de quoi confondre les ennemis de la Société, qui oſent ſoutenir qu'elle n'ordonne guere que les reſtitutions qui ſe font en ſa faveur; ils verront qu'elle loue & applaudit, toujours aux bonnes actions. Le marchand, fort fâché d'avoir perdu ſa bourſe, fait afficher aux coins des rues, qu'il donne à celui qui la lui remettra, la moitié de l'or qui s'y trouve. Le laboureur, inſtruit du maître de l'argent qu'il a trouvé, le lui rapporte. L'entrevue de ces deux hommes eſt un morceau achevé; toute la grandeur Romaine s'éclipſe auprès des ſentiments du laboureur & du marchand. Ce dernier veut tenir ſa promeſſe; & partager la ſomme qui ſe trouve dans la bourſe; l'autre refuſe de la recevoir. Il ſe fait alors un combat de généroſité entre ces deux perſonnes, dans lequel j'ai trouvé le ſecret de placer les plus belles choſes. Figurez-vous pour un inſtant les penſées brillantes qu'a dû me fournir une ſituation auſſi intéreſſante. Je ne crois pas que dans nos tragédies

modernes il y en ait aucune qui en approche. Vous ſerez ſans doute curieux de ſavoir la concluſion d'une hiſtoire auſſi touchante. Je la termine à peu près de la même maniere & dans le même goût que certains Poëtes dénouent leur pieces de théatre. Ils ont recours à quelque Dieu, où à quelque machine; & moi, je me ſuis ſervi du Vice-Roi de la province, qui apprenant la généreuſe diſpute de ces deux Chinois, paroît tout-à-coup chez eux, où il eſt auſſi peu attendu, que l'Exempt qui vient arrêter Tartuffe, l'étoit par les premiers ſpectateurs de cette piece. Le Vice-Roi, arrivé, dit de fort belles choſes: il loue la candeur & la probité du marchand & du laboureur. Comme il ne ſeroit pas juſte que le premier perdît la moitié de ſon argent, & que le ſecond ne gagnât rien à cette affaire, le Vice-Roi ordonne à l'un de garder la bourſe, & fait préſent à l'autre de cinquante onces d'or, & d'un *Agnus Dei* à la Chinoiſe, dans lequel eſt écrit: *Mari & Femme illuſtres par leur déſintéreſſement.*

Vous croyez ſans doute, mon Révérend Pere, que cette hiſtoire eſt termi-

née, point du tout. Voici de nouveaux incidents qu'elle produit, & qui sont bien plus intéressants que les premiers. Le Vice-Roi, charmé de ce qu'il vient de voir, écrit une lettre à l'Empereur pour le féliciter de la vertu de ses sujets, qu'il attribue, en bon & sage politique, aux grandes qualités du Souverain, qui édifie ses peuples & les excite à la vertu par son exemple. L'Empereur, charmé de ces nouvelles, veut en montrer la joie à tous ses Etats; & comme ce Prince est bon au poil & à la plume, & qu'il est aussi éloquent qu'un Régent de Rhétorique, il publie un édit, ou plutôt une instruction. Or, cette instruction est écrite dans le goût des mandements des Evêques de France.

Ne trouvez-vous pas singuliere l'idée que j'ai eue de faire parler l'Empereur de Peckin, approchant dans les mêmes termes que certains Prélats de nos amis, dont nous composons les *Instructions Pastorales*? Je me flatte que cela produira un bon effet. D'abord l'Empereur dans son édit représente d'une maniere très-pathétique les grands avantages qu'on retire de la vertu. Après

quoi, prenant entiérement le ton Apoſtolique, il s'explique en ces termes : „ Ce que le laboureur Chy-yeou, mes „ chers Freres, vient de faire dans la „ Ville de Mong-tſing, montre qu'en „ effet les mauvaiſes coutumes ſe détruiſent, & qu'il y a du changement „ dans les mœurs. Voilà ce qu'on peut „ appeller avec vérité un bon pronoſtic „ avantageux pour notre *Epiſcopat*. „ Auſſi cette belle action m'a-t-elle „ cauſé un plaiſir que je ne puis exprimer. Elle fait en même temps beaucoup d'honneur à notre *Curé* Tien „ Ueniking, il en a le mérite. On voit „ que ce n'eſt pas ſans bruit que depuis „ pluſieurs années il s'applique dans la „ Province de Hanan, à s'inſtruire, à „ exhorter, à louer, à récompenſer (1). „ Je n'ai changé, mon Révérend Pere, en vous récitant ce morceau de l'inſtruction de l'Empereur, que les mots de *Gouvernement* & de *Vice-Roi*, en ceux d'*Epiſcopat* & de *Curé*, pour faire mieux ſentir la conformité du ſtyle Chi-

[1] Lettres édifiantes & curieuſes, écrites des Miſſions étrangeres par quelques Miſſionnaires de la Compagnie de Jeſus, Recueil XXII.

mois avec l'Apoſtolique. Tous les autres termes ſont dans mon manuſcrit, & ſeront imprimés.

Après cet exorde, ce Prince ſe livre aux réflexions, ainſi que les Evêques dans leurs Mandements. Il fait beaucoup de raiſonnements ſur l'état, la ſituation & le caractere des hommes. De même que les Prélats mettent ſur le compte des Curés & des Vicaires toutes les fautes que font leurs Diocéſains, le Roi Chinois taxe tous les Gouverneurs négligents d'être la cauſe du peu de candeur & de bonne foi qu'il y a dans leurs Provinces. Enfin, il finit ſon exhortation, en ordonnant que ſon édit ſoit affiché aux portes & aux carrefours, afin que le Peuple & les Nobles en aient une parfaite connoiſſance. Cet ordre d'afficher l'inſtruction Impériale eſt encore une imitation des mandements Epiſcopaux, qu'on attache ſur toutes les portes des Egliſes.

Au reſte, malgré le ſoin que j'ai pris d'enrichir mon Livre, & de l'orner de tout ce que j'ai cru le plus capable de le faire valoir, il faut que je vous avoue que je crains que quelque Critique in-

quiet ne s'aviſe de le décrier, & que mon Libraire n'oſe pas en faire une ſeconde édition. Cela me porteroit un préjudice conſidérable ; car je dois recevoir ſix cents livres, lorſq'on remettra une ſeconde fois mon Ouvrage ſous preſſe.

I. JESUITE.

Raſſurez-vous, mon Révérend Pere, vous n'avez rien à craindre pour la réuſſite de votre Livre. N'êtes-vous pas aſſuré que nos Journaliſtes de Trevoux en feront un pompeux éloge ? De quoi vous embarraſſez-vous après cela ? L'approbation, ou la critique de quelques autres Ecrivains vous doit paroître indifférente. Vous ſavez combien les *Mémoires de Trevoux* ont d'autorité ſur l'eſprit des partiſans de la Société, repoſez-vous ſur eux du ſoin de faire valoir votre Ouvrage. Leurs Auteurs n'oublieront pas pour vous ſeul quel eſt le but de leur inſtitution : vous êtes Jéſuite, ç'en eſt aſſez pour eux ; quand même ils n'auroient pas lu votre ouvrage, ils ne laiſſeroient pas que de le louer. Ne blâment-ils pas des Livres, faits par des Janſéniſtes & des Proteſtants, quoiqu'ils

qu'ils ne les aient jamais vus? Pourquoi ſeroient-ils plus ſcrupuleux & moins partiaux dans leurs louanges, que dans leurs critiques? ils viſent toujours au même but, ſongeant ſans ceſſe à relever la gloire de la Société, & à flétrir celle des perſonnes qui lui ſont oppoſées, *per fas & nefas*. Quelques fourberies qu'il faille mettre en uſage, ils ne reculent jamais; ils ſont payés & nourris pour mentir lorſqu'il le faut, comme les grenadiers le ſont pour ſe faire caſſer la tête dans certaines occaſions.

II. JESUITE.

Je compte moins que vous ſur le ſecours des Journaliſtes de Trevoux. Je ne ſais, mon Révérend Pere, ſi vous faites attention que leurs Mémoires ſont furieuſement décriés dans le Public. Il ſemble que les autres Journaliſtes aient pris à tâche de les faire tomber & de les décréditer entiérement. On voit tous les jours paroître quelques pieces, où nos Jéſuites ſont convaincus, non-ſeulement d'ignorance, mais encore de mauvaiſe foi & de fripponnerie. Vous avez lu ſans doute les deux pieces ſou-

droyantes (1) que M. de Beaufobre a fait inférer conſécutivement dans deux Volumes de la *Bibliotheque Germanique*. Elles ſont capables d'achever d'ouvrir les yeux à tous ceux qui ſeroient encore aveuglés ſur le compte des journaliſtes de trevoux ; on ne ſauroit les convaincre d'une maniere plus évidente, d'impoſture & de mauvaiſe foi. Le Continuateur de Moréri vient encore tout nouvellement, au ſujet de l'anecdote du Jéſuite Germain, de montrer dans une Lettre qu'on a inſérée dans la *Bibliotheque Françoiſe*, qu'à la fourbe & au menſonge les Auteurs des *Mémoires de Trevoux* joignent le défaut de dire aux gens qu'ils n'aiment point, les injures les plus groſſieres. Les termes de *Fauſſaire*, d'*Hérétique*, d'*Athée*, de *Scélerat* ne leur coûtent rien ; ils les prodiguent libéralement : ce ſtyle leur fait autant de tort que leurs menſonges. Je crains bien qu'à la fin leurs Ouvrages

[1] C'eſt le dernier Ouvrage de ce grand homme ; & quoiqu'il eût ſoixante & dix-huit ans lorſqu'il le compoſa, il y a autant de feu, de vivacité, & de force, que dans les excellents & judicieux livres qu'il a publié dans un âge beaucoup moins avancé.

ne soient absolument mépriſés même des plus grands partisans de la Société ; il y a trop de personnes qui les décrient, & qui en dévoilent les défauts.

I. JESUITE.

N'appréhendez pas, mon Révérend Pere, que nos Journaliſtes n'aient toujours un grand nombre d'approbateurs; ils sont assurés d'avoir pour eux tous les zélés Molinistes. Quand ils pousseroient les choses encore plus loin, on ne viendroit jamais à bout de les décréditer auprès de leurs partisans. Lorsque la réussite d'un Livre est fondée sur l'esprit de parti & de cabale, elle est certaine, du moins parmi ceux qui y prennent quelque part. Un Sulpicien brûleroit plutôt son Bréviaire & son surplis, que de convenir qu'un Ouvrage que nos Journaliſtes ont blâmé, soit digne de quelque estime.

II. JESUITE.

Je conviens de ce que vous dites ; mais les approbateurs dont vous parlez, sont des gens presque inconnus dans la république des Lettres, & dont les décisions n'influent guere sur le débit des Livres. Eux-mêmes la plupart du temps

ſoit par défaut d'eſpeces, ſoit par indolence, & par indifférence pour la lecture, ne les achetent point. Or, les Libraires n'impriment que pour vendre. C'eſt une triſte reſſource pour un Auteur, que de voir louer ſon Livre dans le temps qu'il moiſit au fond d'une boutique. Les Journaux de Trevoux ſont ſi mépriſés en Hollande, en Allemagne, en Angleterre, en Suiſſe & dans les trois quarts de la France, qu'ils y ſont auſſi peu lus que dans le Royaume de Tonquin, c'eſt-là une vérité qui n'eſt que trop conue. Il eſt étonnant que dans le temps qu'on réimprime en Hollande toutes les miſérables rapſodies qu'on publie à Paris, aucun Libraire n'ait oſé entreprendre l'impreſſion des *Mémoires de Trevoux*. C'eſt une triſte reſſource déſormais pour la réuſſite des Livres de la Société, que les éloges qu'en font les Journaliſtes. Je perſiſte, mon Révérend Pere, dans mon opinion : pour leur honneur & pour celui de leurs confreres, ils euſſent dû obſerver un peu plus les bienſéances.

Je te ſalue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE LV.

Le Cabaliſte Abukibak, *à* Ben Kiber.

TEs Lettres, ſtudieux ben Kiber, me cauſent un plaiſir infini : & quoique ton génie & tes talents me faſſent regretter ſans ceſſe que tu n'aies pas voulu continuer à t'appliquer à l'étude des Sciences ſecrettes, je vois cependant avec beaucoup de ſatisfaction que loin d'imiter les jeunes gens, dont tout le mérite conſiſte à ne rien faire & à paſſer leur vie dans une indolence qui tient de la ſtupidité des bêtes, tu cultives ton eſprit.

La pareſſe & l'ignorance ſont des vices, dont tout homme qui n'eſt pas privé du jugement, doit rougir de s'applaudir. On voit pourtant pluſieurs perſonnes, qui font conſiſter leur bonheur & une partie de leur grandeur à vivre, ſans ſonger à rien qui puiſſe leur faire connoître la véritable nobleſſe de leur état. L'homme n'eſt grand, eſtimable, reſpectable, que par les qualités qui l'é-

lvent au-dessus de toutes les autres créatures, & que par l'usage qu'il fait du génie qu'il a reçu du Ciel. Au contraire, ces sortes de gens croient que la fainéantise, que le mépris des Sciences, que l'oisiveté donnent des droits, servent de titres authentiques, & font la principale partie de la grandeur.

Un Gentilhomme campagnard, qui passe sa vie à chasser pendant toute la semaine, à s'enyvrer le Dimanche avec son Juge & son Baillif penseroit déroger à l'ancienneté de sa race, s'il s'occupoit quelquefois dans sa Gentilhommiere à lire des Livres utiles & instructifs. A peine sait-il lire dans ses heures.

Un noble ne doit point s'occuper à des choses, qui sont uniquement faites pour des Savants & des Docteurs. Il est permis à ces derniers de savoir qu'ils ont une ame, capable de faire des fonctions plus nobles & plus relevées que celles des animaux. Cela ne tire point à conséquence, parce qu'ils font un métier qui n'a rien de brillant; mais un Gentilhomme, un homme qui dit *mon château*, *mes payſans*, *mes vaſſaux*, ne doit pas agir plus spiri-

quellemment qu'un chien. Il peut courir toute la journée après un lievre, revenir le soir au château, s'étendre dans un fauteuil devant le feu, boire, manger, dormir, faire enfin tout ce que fait le lévrier, mais rien de plus; ou il déroge, & se ravale jusqu'à imiter les manieres & la conduite d'un roturier.

Le Gentilhomme de campagne n'est pas le seul, mon cher ben-Kiber, qui fasse parade de son ignorance & de son oisiveté. Le Noble qui vit à la ville, n'est guere plus raisonnable. S'il ne mépriſe pas absolument les Sciences, il les regarde comme des connoissances frivoles & inutiles. » Irai-je, dit il, me casser la tête pour » apprendre des fadaises dont je n'ai » que faire? A quoi sert la Philoso- » phie? A rien, ou à rendre les gens » fous. Lorsqu'on est savant, est- » on plus riche, a-t-on une meilleure » santé, se divertit-on mieux? Point » du tout. Les Docteurs & les Philo- » sophes sont ordinairement gueux » comme des Peintres; ils sont sujets » à des maladies que leur cause le trop » d'application; ils demeurent tout le

„ jour renfermés dans leurs cabinets ;
„ entourés de vieux bouquins ; ils paſ-
„ ſent leur vie à les feuilleter, & après
„ avoir bien travaillé, ils meurent
„ auſſi pauvres qu'il ont vécu. Ne
„ voilà-t-il pas un état bienheureux,
„ & bien digne d'envie ! Il faut être
„ inſenſé pour en être tenté. Que les
„ Savants mangent du laurier tant qu'ils
„ voudront, pour moi, j'aime une
„ nourriture plus ſolide : je veux de
„ l'excellente viande, de bonnes per-
„ drix, de bons chapons, de bon vin
„ de Bourgogne. Je paſſe ma vie à
„ table, je n'en ſors que pour goûter
„ de nouveaux plaiſirs. Je cours le
„ Bal, je vais à l'Opéra, à la Comé-
„ die, je chante, je danſe, je fais
„ enfin tout ce que je crois pouvoir
„ ſervir à m'empêcher de m'ennuyer
„ un ſeul moment, & j'évite ſur-tout
„ de faire des réflexions, parce qu'el-
„ les pourroient me cauſer par hazard
„ quelque moment de mélancolie.

Voilà, mon cher ben-Kiber, le langage ordinaire de la plupart des Nobles. Que je les plains de penſer d'une maniere auſſi baſſe & auſſi crapuleuſe

Je les regarde comme des fanatiques, qui dans leur accès de folie ne reconnoiſſent d'autre bien, que celui que leur peut donner leur palais, & qui ſe figurent qu'ils ſont privés de quatre ſens, & qu'il ne leur reſte que celui du goût. Eſt-il de plaiſirs plus grands, plus ſenſibles, plus ſenſuels, plus vifs, plus touchants que ceux que l'eſprit goûte, & qui ſont réſervés à lui ſeul?

Si ceux qui regardent les gens de Lettres comme des infortunés, privés de toutes les douceurs de la vie, pouvoient jamais ſentir cette douce ſatisfaction, cette ſecrette joie que les Sciences leur procurent, ils conviendroient que par leur prévention ils reſſemblent à des aveugles, qui aimant le vin, prétendroient que l'yvrognerie eſt le comble du bonheur, & qu'il faut être fou pour faire cas de la vue, puiſque pour porter un verre juſqu'au goſier, il n'eſt pas beſoin d'y voir.

Les Sciences, mon cher ben Kiber, ſont les ſoleils de l'ame: l'ame ne peut être éclairée que par elles, & tout homme, dont l'eſprit eſt entouré de ténebres, eſt cent fois plus aveugle,

ſelon moi, qu'un homme privé dès la naiſſance de l'uſage de la vue. Homere ſans yeux voyoit tout, l'Univers entier ſe développoit devant lui, ſon génie perçoit juſques dans le ſein des Enfers.

Si le Noble eſt dans une erreur dangereuſe, en chériſſant ſa maniere de vivre, & en penſant auſſi baſſement, l'Officier, & en général tous ceux auxquels l'on donne le nom de Militaire, ſont dans le même cas. La vie d'un homme de guerre, pendant la paix, eſt le véritable portrait de l'indolence & de l'oiſiveté. Boire, manger, dormir, faire l'amour à quelque jolie femme, ſans que cette paſſion ſoit à charge par trop de conſtance ou de vivacité, voilà les principales occupations d'un Officier. Il ne connoît de bonheur que celui d'employer tous ſes moments à ſe procurer des biens qui lui ſont communs avec les créatures de toutes les eſpeces différentes; il ſemble qu'il craigne que la raiſon ne lui faſſe connoître l'aviliſſement où il ſe réduit. Il ſe figure qu'un homme qui réfléchit, qui ſonge que chez lui tout n'eſt

pas corps, eſt un phrénétique qui ſe prive de tous les plaiſirs réels, pour courir après une chimere trompeuſe. Il regarde un Savant comme une eſpece de fou, qui fait conſiſter le bonheur dans l'arrangement de certains mots barbares, & dans la ſatisfaction de feuilleter des morceaux de papier attachés les uns aux autres. „ Quel eſt, „ dit-il, le contentement qu'on peut „ goûter, enfermé & reclu dans un „ cabinet, comme un ours dans ſa „ taniere ? La vue y eſt-elle auſſi „ amuſée par la relieure des Livres „ rangés dans une Bibliotheque, par „ un cercle de jeunes femmes ? Le „ goût eſt-il chatouillé par la lecture, „ comme par le vin de Champagne ? „ Le papier flatte-t-il auſſi délicatement le tact, que la peau d'une jolie perſonne ? L'ouie reſſent-elle „ autant de plaiſir par le ſon de quelque compas, heurté contre un équerre ou contre un quart de cercle, que „ par la ſymphonie de l'Orcheſtre de „ l'Opéra ? L'encre d'un écritoire, & „ le ſable d'un poudrier donnent-ils à „ l'odorat une odeur auſſi ſuave que

„ l'ambre, l'iris & la poudre de Chy-
„ pre ? Quels triſtes plaiſirs que ceux
„ des Savants ! ils n'ont aucune réalité.
„ Peut-on ſacrifier à la fantaiſie de ſa-
„ voir quelque choſe de très-inutile à
„ la vie, tous les bonheurs de cette
„ même vie ?

C'eſt ainſi que raiſonne l'Officier, prévenu à l'excès en faveur de ſon ignorance & de ſa tranquille oiſiveté. L'Eccléſiaſtique n'eſt guere plus raiſonnable. Un Prélat qui jouit de cinquante mille livres de rente, regarde avec pitié un Savant, qui la plupart du temps après avoir étudié toute la journée, eſt encore à jeun à huit heures du ſoir, & ne s'apperçoit pas que le corps ne peut vivre de la même nourriture que l'eſprit. Il faut que la Nature faſſe ſentir fortement ſes beſoins, qu'il ſonge à y ſubvenir. Chez lui, tous ſes ſoins ſont employés au ſervice de l'ame ; le Prélat au contraire, n'eſt occupé que de celui du corps.

Trois ou ou quatre valets-de-chambre habillent *ſa grandeur*. Dès qu'elle eſt éveillée, elle ſort d'un lit où la plume & le duvet forment un ſépulcre, où

tous les jours elle ceſſe de vivre douze ou treize heures. Du lit, le Prélat ſe jette dans un grand fauteuil, dans lequel il a la patience d'attendre tranquillement l'heure du dîné. Il reſte à table trois ou quatre heures & remplit ſon eſtomac de trente différents ragoûts, qui ont occupé toute la matinée cinq ou ſix cuiſiniers. La digeſtion fatigue *Monſeigneur*, il eſt incapable de pouvoir agir l'après-dîné, il ſe replace encore dans ſon fauteuil. Il y dort quelques quarts d'heure, ou il s'y amuſe à écouter les contes que lui font deux ou trois Eccléſiaſtiques, beaucoup plus payés pour le divertir & pour l'égayer, que pour le ſervir à l'Autel, où il ne paroit qu'une fois l'année. La digeſtion à demi-faite, il eſt porté dans un caroſſe par quatre grands laquais, qui le placent dans ſon équipage avec autant de peine, que deux charretiers mettroient ſur leur voiture une ſtatue de marbre. Le Prélat eſt enſuite promené juſqu'à l'heure du ſouper : l'air lui aiguiſe l'appetit, & le mouvement du caroſſe diſſipe la peſanteur qu'il ſentoit dans ſon eſtomac. En arrivant dans ſon Palais

Epiſcopal, il trouve encore une table ſervie ſuperbement, & il y reſte juſqu'à l'heure où le ſommeille conduit dans ſon lit. Il a été pendant douze heures dans une léthargie, il va mourir entiérement pendant douze autres: ainſi, ſa vie eſt compoſée d'une mort entiere & d'une demi-mort. Lorſqu'un homme d'un pareil caractere ſort de ce Monde, eſt-on en droit de dire qu'il a vécu?

Le Magiſtrat, obligé par ſes emplois & ſon état à cultiver les Sciences, devroit reconnoître leur utilité: mais la plupart du temps il imite l'Eccléſiaſtique. Content des droits & des revenus de ſa charge, il ſe diſpenſe des ſoins qu'elle exige. L'ignorance eſt devenue une maladie épidémique; dans quelque ſituation, dans quelque rang que ſoient les obligations de leur profeſſion, il ſemble qu'ils ſe faſſent une gloire de mépriſer l'étude, de la fuir, & de la regarder comme une ſource intariſſable d'ennuis & de pédanteries.

Un jeune Conſeiller au Parlement, par une honte auſſi mauvaiſe que ridi-

cule, craint qu'on ne le soupçonne de s'occuper à lire dans son cabinet. Il a soin d'apprendre à tous ceux qu'il fréquente, *qu'il passe sa journée à table, à la Comédie, ou à l'Opéra; & que s'il va quelquefois le matin au Palais, c'est seulement lorsqu'il s'agit de faire plaisir à ses amis.* Il est extraordinaire qu'un homme ne se souvienne qu'il est Juge, que quand il faut commettre quelqu'injustice, & qu'il n'ose remplir les fonctions de sa charge, que dans les moments où il devroit rougir de l'exercer.

Ce même Magistrat, dans une assemblée affectera non-seulement de ne rien comprendre aux termes d'Astronomie, de Géométrie, de Physique, &c. mais même à ceux du Barreau. *J'ignore entiérement*, dira-t-il, *les expressions de la chicane, & graces à Dieu, je n'ai assisté dans ma vie qu'à deux Audiences.*

Il n'est pas impossible que cet homme, qui rougit de connoître son métier, veuille paroître un moment après instruit de celui d'un Officier. Il se mêlera de parler de batailles & de sieges, sur-tout s'il est avec des femmes; il croira par-là se donner un grand relief

il ne lui manque, pour être une copie parfaite d'un Petit-Maître, qu'un plumet & un habit rouge. Il eſt facheux pour lui en vérité de ne pouvoir être fat que dans les manieres, & d'être obligé de garder dans l'habillement une eſpece de bienſéance.

Avouons; mon cher ben Kiber, que la plus grande partie des hommes ne méritent guere qu'on les regarde comme tels. Il eſt des moments, où je ſerois tenté de croire qu'il y a moins d'hommes ſur la terre vétitablement hommes, qu'en France de Théologiens humbles, de Médecins bon Chrétiens.

Je te ſalue, mon cher ben Kiber

LETTRE LVI.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

LE plaiſir que je goûte, mon cher ben Kiber, par la lecture de tes lettres, augmente chaque jour mon amitié pour toi. Je vois, avec une ſatisfaction infinie les progrès que tu fais dans les ſciences. Tes réflexions ſont juſtes, tes critiques ſenſées

ſes & tes plaiſanteries vives & pi-
ntes. Je ſouhaiterois cependant que
: perfectionner tes connoiſſances, &
en acquérir de nouvelles, tu voya-
ſes pendant quelques années. Il n'eſt
t de meilleure, ni de plus utile école
: former les mœurs, pour détruire
préjugés, & pour apprendre à con-
re les hommes, que celle des voya-
L'on voit inceſſamment des gens
penſent, qui agiſſent d'une maniere
ſrente, en comparant toutes les di-
ès coutumes des peuples qu'on par-
rt, on s'accoutume à n'être point
ris des choſes qui paroiſſent les plus
inantes & les plus extraordinaires:
e forme, ſi j'oſe me ſervir de ce ter-
un caractere Sceptique, qui regarde
es les choſes d'un œil Philoſophi-
, qui ne décide de rien avec une hau-
pédanteſque, mais qui ſuſpend ſes
ſions, juſqu'à ce que l'évidence le
e à ſe déterminer.
n'eſt rien de ſi déciſif qu'un homme
n'eſt jamais ſorti de ſa patrie: parle-
d'un peuple qu'il ne connoît pas,
qu'on n'y vit point comme dans ſa
, ou dans ſon village, il n'héſite

pas à le traiter de ridicule. S'il avoit été seulement à trente lieues de chez lui, il auroit commencé à connoître que les personnes qui ne pensent pas comme ses concitoyens, ont approchant d'eux la même opinion qu'ils ont des autres.

Il ne faut pas aller à la Chine, mon cher ben Kiber, pour trouver des Nations, dont les coutumes & les manieres soient entiérement contraires aux nôtres. Un homme, qui part le matin des frontieres de la France pour passer en Espagne, arrive le soir dans un pays où tout est directement opposé à celui qu'il vient de quitter. Par quelle raison est-il plus en droit de condamner ce qu'il trouve d'extraordinaire, qu'un Espagnol qui passe en France, de blâmer tout ce qui lui paroît nouveau ? Le privilege de critiquer doit être égal entre eux, si tant est qu'il soit permis de condamner une chose, parce qu'elle ne nous plaît pas.

Lorsqu'on a parcouru divers pays, on connoît que la plupart des usages pratiqués par différentes Nations, n'ont rien de solide & de réel en eux-mêmes.

e crédit que leur donne la mode.
outumes des Eſpagnols paroiſſent
res aux François, celles des Fran-
emblent ridicules aux Eſpagnols ;
ſt pas cependant impoſſible qu'un
eme peuple adopte une partie con-
ble, tant de celles des uns, que de
; des autres, quoiqu'il ſoit bien
ile de pouvoir en trouver d'auſſi
ſées. Voyons d'abord la différence
nanieres Eſpagnoles & Françoiſes,
; quoi nous examinerons, ſi nous
ncontrerons pas chez les Italiens &
Anglois la réunion d'une partie de
ſages ſi différents.

n excellent Auteur François a fait
génieux parallele des deux Nations.
: François, dit-il, mange beaucoup
vîtement : l'Eſpagnol, fort peu &
ntement. Le François ſe fait ſervir
bouilli le premier : l'Eſpagnol, le
ti. Le François met l'eau ſur le vin,
Eſpagnol le vin ſur l'eau. Le Fran-
is parle volontiers à table : l'Eſpa-
ol n'y dit mot. Le François ſe pro-
ene après le repas, l'Eſpagnol s'aſſit
moins s'il ne dort. Le François,
it à pied, ſoit à cheval, va vîte dans

„ les rues : l'Eſpagnol va toujours fort
„ poſément. Les laquais François ſui-
„ vent leurs maîtres : ceux des Eſpa-
„ gnols vont devant. Le François, pour
„ faire ſigne à quelqu'un de venir à lui,
„ hauſſe la main, & la ramene vers le
„ viſage : l'Eſpagnol, pour le même ſu-
„ jet, baiſſe la ſienne, & la rabat vers
„ les pieds. Les François donnent un
„ baiſer aux Dames en les ſaluant : l'Eſ-
„ pagnol ne peut ſouffrir cette privauté.
„ Le François n'eſtime les faveurs de ſa
„ maîtreſſe, qu'autant qu'elles ſont
„ connues pour le moins de ſes amis : l'Eſ-
„ pagnol ne trouve rien de plus doux en
„ amour que le ſecret. Le François ne
„ raiſonne que ſur le préſent : l'Eſpagnol
„ que ſur le paſſé. Le François demande
„ l'aumône avec mille ſoumiſſions de
„ geſtes & de paroles : l'Eſpagnol, avec
„ gravité, & ſans baſſeſſe pour le moins,
„ s'il ne paſſe juſqu'à l'arrogance. Le
„ François réduit en néceſſité, vend tout
„ hormis la chemiſe : c'eſt la premiere
„ choſe dont l'Eſpagnol ſe défait, gar-
„ dant la fraize, l'épée & le manteau
„ juſqu'à l'extrêmité. Le François porte
„ ſes habits d'une façon : l'Eſpagnol,

„ d'une autre, qui n'a rien de ſemblable, „ à les conſidérer de pied en cap. Le „ François met le pourpoint bas pour „ ſe battre en duel : l'Eſpagnol prend „ alors une jaque-de-maille, s'il le „ peut. Le François croit qu'il n'y a „ que des écrouelles en Eſpagne, & „ fait peur à ſes enfants d'un Eſpagnol „ comme d'un démon infernal : l'Eſpa- „ gnol tient tous les François auſſi gueux, „ que ſes *Aguadores* de Madrid les trouve „ *gavaches*, & croit qu'ils ne ſont nés „ que pour faire rire le monde (1) „.

Voilà, mon cher ben Kiber, des coutumes bien oppoſées, des uſages bien différents, & des façons de penſer bien contraires. L'Eſpagnol prétend que le François agit ridiculement, ce dernier ſoutient que c'eſt le premier. Qui ſera leur juge ? Si nous prenons, pour terminer leur différend, un Anglois ou un Italien, je ſuis certain qu'ils ne ſeront contents ni l'un ni l'autre de leur déciſion. L'Anglois approuvera quelques choſes chez les François, en condamnera pluſieurs, & tiendra la même con-

(1) La Mothe-le-Vayer, de la Contrariété des humeurs, Tom. I. pag. 168. de ſes Oeuvres.

duite à l'égard de l'Eſpagnol: Il mangera lentement ainſi que lui, mais beaucoup comme le François. Il demandera l'aumône avec autant de fierté que l'Eſpagnol; mais il mettra le pourpoint bas, de même que le François, s'il ſe bat en duel. Il mépriſera également l'Eſpagnol & le François, & la ſeule choſe en quoi il ſera totalement de leur ſentiment, c'eſt dans les prétentions où ils ſont mutuellement ſur leur peu de mérite.

Si pour ſortir du nouvel embarras que cauſent les préjugés de l'Anglois, on a recours à l'Italien, on eſt encore plus embarraſſé. Ce quatrieme adopte quelques uſages reçus chez les trois autres, en condamne pluſieurs. Il ſe déclare en faveur de la ſuperſtition de l'Eſpagnol, & de l'eſclavage dans lequel il fait gémir les femmes: il approuve ſur-tout la ſage précaution de ſe munir d'une jaque-de-maille, lorſqu'il s'agit d'attaquer un ennemi ou un rival; mais il ſe moque de ſa gravité. Il eſt à table auſſi enjoué qu'un François, il eſt encore plus ſouple & plus inſinuant que ce dernier. Quand il veut obtenir quel-

que chose, les termes de *Monsignor* & d'*Excellenza* ne lui coutent rien ; il les prodigue, ainsi que les révérences, les courbettes & les compliments. Il approuve la vie laborieuse des François, il cultive les Arts, il s'applique au commerce, il regarde la paresse comme un crime, & l'indigence comme le comble de la félicité, & comme l'état du monde le plus vil & le plus mépriſable.

Comment, mon cher Ben Kiber, pouvoir décider de la bonté & de l'utilité d'une coutume, dès qu'on n'en juge que par les préjugés qu'on a pris dans l'enfance & par les ſentiments de ſes compatriotes ? Voilà quatre nations différentes qui approuvent & déſapprouvent certains uſages. Elles croient toutes que leur façon de penſer eſt la plus ſenſée & raiſonnable : il faut donc, ſi je veux me déterminer en faveur des opinions & des uſages de quelqu'une, que j'aie recours à un autre expédient qu'à celui de m'en rapporter à la déciſion de quelqu'autre peuple ; car je demeurerai toujours dans le même doute. Il ne me reſte que l'unique reſſource de me ſervir de ma raiſon ; mais cette rai-

ſon ne me trompera-t-elle point, ſi je ne la mets pas en état de pouvoir agir librement; ſi je ne romps point l'eſclavage dans lequel elle gémit? Et comment romprai-je cet eſclavage? En m'élevant au-deſſus de ces préjugés vulgaires, en me défiant de toutes les pratiques que mes concitoyens regardent comme ſacrés, en regardant d'un même œil toutes les nations différentes, en adoptant le bon que je trouve dans elles, & en rejettant ce que j'y ſouffre de mauvais. Suis-je Eſpagnol, en arrivant en France, j'admire l'induſtrie de ſes habitants, leur politeſſe, leur affabilité. Je condamne ſans reſtriction l'orgueilleuſe indolence & la vanité ridicule de mes compatriotes: mais j'approuve encore plus que je ne faiſois leur retenue, leur diſcrétion & leur conſtance. La pétulence des François, leur légéreté, leur peu de ſoin à garder un ſecret me fait connoître les bonnes qualités des Eſpagnols. Je rends juſtice au mérite partout où je l'apperçois, je condamne de même le vice. Chaque nation que je fréquente, forme mes mœurs, me fait connoître de nouvelles vertus, ou du moins

moins me les préſente dans un état plus brillant que je ne les avois apperçues ; elles me montrent auſſi tout le ridicule de pluſieurs choſes, que je n'avois connues qu'à travers un voile qui en cachoit à demi le faux & l'abſurde. Ainſi plus je voyage, plus mes connoiſſances ſe perfectionnent : le degré de ma ſageſſe dépend en quelque maniere de l'éloignement où je ſuis de ma Patrie, & du temps que j'ai employé à m'en éloigner.

„ En partant de chez moi, dira un „ voyageur ſenſé, j'étois comme Achil- „ le, furieux, bouillant, rempli de „ vanité, croyant qu'il n'y avoit que „ moi & mes compatriotes qui avoient „ du génie & du courage. Aujourd'hui „ je ſuis comme Uliſſe. J'ai parcouru „ divers pays, j'ai fréquenté pluſieurs „ peuples, j'aime les Sciences, je ſuis „ perſuadé qu'un homme n'eſt véritablement eſtimable, qu'autant qu'il „ ſait ſe rendre utile à la Société. Je „ conſidere tous les mortels comme les „ enfants d'une même Divinité ; qui „ ont reçu également les moyens de „ penſer, de réfléchir, de tirer des

» conséquences, & je ris de la folle
» prévention où j'étois que le seul vrai
» mérite étoit renfermé dans ma pa-
» trie. Je connois enfin qu'on s'instruit
» plus en étudiant les différents carac-
» teres des hommes, qu'en lisant les
» Bibliotheques les plus nombreuses.

C'est là, mon cher Ben Kiber, une vérité qu'on ne sauroit révoquer en doute. Les exemples parlants font sur notre esprit une bien plus forte impression que les traits les plus frappants que nous trouvons dans les meilleurs Livres. Les anciens Philosophes ont voyagé presque toute leur vie. Platon (1) étoit déjà âgé, lorsqu'il revint de ses longs (2)

(1) Hinc annum vicesimum ætatis agens, Socratem audivit. Illo decedente, Cratylo Heraclidi discipulo & Hermogeni Parmenidis Philosophiam tenenti, operam dedit. Deinde cum esset annorum triginta, ut ait Hermodorus, Megara se ad Euclidem cum aliis aliquot Socraticis contulit. Hic Cyrenem profectus, Theodorum Mathematicum audivit, atque in Italiam ad Pythagoricos Philolaum atque Eurytum concessit. Ab his se in Ægyptum ad Propheras Sacerdotesque recepit, &c. Diog. Laër. de Vita Philosop. Lib. 3. pag. 119. in Vita Platonis.

(2) Hic (Pythagoras) ut supradiximus, priscipio quidem Pherecidem audivit Syrum. Post ejus

voyages. Pythagore, Démocrite (1) ont été jusques dans les régions les plus éloignées, pour y perfectionner leurs connoissances. Ces Sages alloient étudier les hommes dans les hommes mêmes : ils les considéroient dans tous les états & dans toutes les situations de la vie, dans tous les pays & dans tous les différents climats, semblables à ces habi-

verò obitum perfectus in Samum Hermodamanti jam seni, Creophili nepoti, se in disciplinam dedit. Cum autem esset juvenis addiscendi studiosissimus Patriam linquens, cunctis fere Barbaris, Græcisque misteriis initiatus est. Denique Ægyptum petiit, quo tempore Polycrates Amasidi per epistolam illum commendavit, illorum linguam, ut Antipho tradit in eo Libro quem de his qui in virtute Principes fuere, scripsit, edidicit, atque apud Chaldæos conversatus est magis. Id. Lib. 8. pag. 329. in Vita Pythag.

[1] Demetrius autem in æquivocis, & Antisthenes in successionibus tradunt illum (Democritum) in Ægyptum contendisse ad Sacerdotes, Geometriam percepturum, & in Persidem ad Chaldæos atque ad rubrum mare. Non defuerunt qui dicerent & Gymnosophistas in India congressum esse, atque in Æthiopiam venisse; cumque tertius esset frater, divisisse substantiam, minoremque portionem, quæ erat in pecunia sibi elegisse, qua illis in peregrinatione opus erat, hoc illis dolo factum arbitrantibus. Id. ibid. Lib. 9. pag. 375. in Vita Democrit.

les Chymiſtes, qui ne jugent de la bonté de leur élixir que lorſqu'ils ont éprouvé tous les différents cas qui augmentent, ou diminuent ſa force & ſa vertu.

Ce qui fait, mon cher ben Kiber, que tant de gens retirent ſi peu de fruit de leurs voyages, c'eſt qu'ils ſont bien éloignés d'imiter l'exemple des anciens Philoſophes. En parcourant les nations différentes, ils ſont plus occupés du ſoin de voir des morceaux de marbre, des ruines antiques, des Palais modernes, que des hommes de mérite. Inſenſés, qui ne connoiſſent pas que pour ne conſidérer que des pierres, il n'eſt pas beſoin de ſortir de l'endroit où l'on eſt. Il ſeroit heureux pour eux qu'ils euſſent des camarades de voyage auſſi ſages que Toxaris, qui promettoit à ſon ami Anacharſis, nouvellement arrivé à Athenes, de lui faire voir non ſeulement cette ville, mais même toute la Grece dans la perſonne de Solon (1). ſi j'allois à Paris, mon cher ben Kiber, & que tu me fiſſes voir Fontenelle &

(1) Viſo Solone, omnia vidiſti: hic eſt Athenæ, hoc eſt ipſa Græcia. Lucian in Scytha ſeu Toxari, pag. 504.

Maupertuis, je n'exigerois point que tu perdiſſes le temps à me faire examiner des palais, des jardins & des places.

Porte-toi bien. Je te ſalue, mon cher ben Kiber.

LETTRE LVII.

Le Gnome Salamankar, *au ſage Caboliſte* Abukibak.

LEs voyages que j'ai été obligé de faire m'ont empêché, ſage & ſavant Abukibak, de t'écrire auſſi ſouvent que je le ſouhaiterois. Il a fallu que j'aie quitté nos demeures ſouterreines, pour parcourir une partie de l'Europe. Le Gnome Abimanar, le meilleur & le plus intime de mes amis, m'avoit prié de faire à ſa place la viſite de toutes les mines d'Italie, d'Allemagne, d'Eſpagne & de Portugal, je n'ai pu lui refuſer cette grace. L'amour qu'il a pour une belle le retient à Paris. Depuis pluſieurs années il paroît dans cette ville ſous la figure d'un riche Seigneur Allemand. La beauté qui l'a ſoumis ſous ſon em-

pire, eſt une Dame de la Cour, jeune, ſpirituelle & enjouée, mais coquette, diſſimulée & prodigue. J'ai été témoin pendant quelques jours de ſa conduite; elle m'a fait déplorer l'aveuglement de mon ami, qui idolâtre une perſonne qui n'aime en lui que ſes richeſſes & ſes tréſors. Quelle ſatisfaction peut goûter un cœur délicat, lorſqu'il ſait qu'il n'a point de part à celui d'une maîtreſſe? Un amant, qui n'obtient des faveurs qu'en les payant très-chérement, ne jouit point d'une belle, même en la poſſédant.

Les biens que l'amour prodigue, ne s'achetent que par des ſoupirs; ceux qu'on paye par de l'or, ſont les ſuites de la crapule ou de l'impudicité. Un berger dans les bras de Philis, cueillant ſur ſa bouche mille baiſers qui ne lui coutent que quelques ſoins & quelques fleurs, eſt véritablement heureux. Un Financier, couché avec une belle dans un lit de velours, a le ſort de Tantale; au milieu d'un torrent de plaiſirs, il ne peut en goûter aucun; inceſſamment une importune idée vient le troubler. Dès qu'il veut profiter de l'occaſion, il ſent

qu'il n'en eſt redevable qu'à ſes tréſors, il cherche l'amour, & l'amour fuit loin de lui ; il ne trouve à ſa place que l'avarice, la luxure, l'intérêt & la débauche, & dans des moments qui élevent la condition & l'état des véritables amants à un bonheur ſuprême, il eſt à peine ſatisfait.

Je ne comprends pas, ſage & ſavant Abukibak, comment il eſt poſſible qu'une perſonne qui n'eſt pas entiérement privée de la raiſon, puiſſe s'attacher à une coquette. Si l'on n'aime que pour être aimé, & ſi l'amour ne peut être payé que par l'amour, quelle douceur peut-on goûter dans un engagement qui n'eſt point réciproque ? Une belle qui n'écoute un amant que parce qu'elle met à profit ſa tendreſſe pour groſſir ſa bourſe & pour augmenter ſes richeſſes, reſſemble aſſez à un ſoldat ſtipendiaire, qui ne ſert qu'autant qu'il eſt payé exactement. La gloire lui eſt inconnue, il eſt valeureux, ou poltron ſelon qu'on eſt régulier à lui payer ſon prêt. Il en eſt de même d'une coquette ; elle eſt tendre & paſſionnée autant que ſon amant eſt libéral & généreux. Ceſſe-t-il d'être utile, ne flatte-t-il plus ſa

vanité, ne contente-t-il plus ſon avarice, ne fournit-il plus à ſes prodigalités, elle ceſſe d'être aimable, ou du moins ne l'eſt-elle plus pour lui. Elle l'accable par un morne ſilence; elle l'afflige par des airs mépriſants, & quelquefois même elle va juſqu'à l'outrager par des railleries ſanglantes, & par des plaiſanteries auxquelles on doit donner le nom d'injures. A peine ſe ſouvient-elle qu'elle a eu autrefois non-ſeulement des attentions marquées, mais même des foibleſſes pour cet homme qu'elle outrage. Dès qu'il ne lui a plus été utile, elle a perdu la mémoire de tout ce qui s'eſt paſſé entr'elle & lui.

Il n'eſt rien qu'une coquette oublie plus aiſément que les faveurs qu'elle a accordées autrefois à un amant dont elle veut ſe débarraſſer. Un galant qu'on congédie, eſt ſouvent moins à plaindre qu'un autre avec lequel on garde encore quelque ménagement, mais qui commence à être à charge, & dont on voudroit être délivré; du moins ce premier ſait-il à quoi s'en tenir.

Les femmes, dont le cœur eſt le prix

de celui qui flatte le plus leur vanité & qui leur fournit les moyens de contenter tous leurs caprices, ménagent bien souvent un ancien amant, non pas pour lui, mais par la crainte qu'elles ont de ne dégoûter un nouvel adorateur, qui seroit peut-être scandalisé qu'on traitât indignement son prédécesseur, & qui pourroit penser qu'un pareil sort lui seroit réservé.

Il est assez plaisant que la moitié des amants que les coquettes ménagent encore lorsqu'elles ont rompu à demi avec eux, ne soient redevables qu'à leurs rivaux de ces attentions, & que le seul soulagement qu'ils aient dans leur malheur, vienne du même endroit qui cause leur infortune.

Les bienséances qu'une femme est forcée d'avoir quelquefois pour un homme qu'elle n'aime plus, sont les épreuves les plus dures où l'on puisse mettre sa politique & sa dissimulation. Donner à un amant un congé absolu, le lui signifier dans les formes, c'est-là une chose très-facile à exécuter: il ne faut pour cela que de l'effronterie & de la hardiesse; ces qualités sont toujours

le partage des coquettes. Mais flatter un homme qu'on haït & qu'on voudroit perdre, eſſuyer ſes reproches, être obligée d'écouter ſans ceſſe ſes plaintes, ne pouvoir lui dire qu'on en eſt ennuyé, c'eſt-là un effort réſervé aux plus grands Machiavéliſtes. Des coquettes, après avoir exercé vingt ans leur métier, ont échoué très-ſouvent : la vivacité l'a emporté ſur la diſſimulation ; elles ont parlé malgré elles, & ſe ſont miſes dans le riſque de perdre en même-temps l'amant ancien & le nouveau.

J'ai appris, ſage & ſavant Abukibak, dans un entretien dont j'ai été le témoin, juſqu'où va l'embarras d'une femme qui cherche à rompre avec un amant, & qui croit avoir des raiſons pour être obligée de le congédier avec douceur & avec politeſſe. Comme je paſſois un jour dans une rue à Paris, je fus curieux de voir l'intérieur d'un hôtel qui me parut aſſez beau. Je me rendis inviſible & j'entrai dans tous les appartements. Je trouvai au bout d'une galerie une porte fermée, je regardai par le trou de la ſerrure, je vis un ſalon dans lequel il y avoit deux femmes. L'une étoit couchée ſur un ſo-

pha, l'autre qui paroiſſoit être une domeſtique, étoit aſſiſe auprès. Comme j'avois fait du bruit en touchant la porte, elle vint l'ouvrir pour ſavoir ſi quelqu'un n'écoutoit point. Je profitai de cette occaſion & j'entrai dans le ſalon. La femme de chambre referma de nouveau la porte. " Madame, dit-elle enſuite à ſa » maîtreſſe, il n'y a perſonne; & vous » pouvez être aſſurée qu'on ne ſonge » point à nous écouter. Monſieur Po» pinart ne penſe pas actuellement » à vous, il eſt occupé à régler ſes » comptes; juſqu'à huit heures du ſoir » il n'y a pas apparence que vous le » voyiez ".

Ah! ma chere Huguette, répondit la Dame, je voudrois bien que ce maudit Financier voulût m'oublier pour toujours. Si tu ſavois combien il m'eſt à charge, tu plaindrois mon ſort; cet animal m'ennuie. La moitié de la journée il m'accable de ſes fadeurs, & m'étourdit par ſes impertinentes proteſtations de tendreſſe. Que n'eſt-il pour mon bonheur, auſſi inconſtant qu'il ſe pique d'être fidele!

" Il me paroît, repliqua la confiden» te, que vous n'avez pas toujours

„ penſé de même : j'ai vu le temps que
„ vous craigniez que Monſieur Popi-
„ nart ne devint volage. Vous paroiſſiez
„ inquiete lorſqu'il paſſoit une journée
„ ſans vous voir. Vos yeux l'aſſuroient
„ très-ſouvent qu'il vous étoit cher.
„ Vous le voyiez, vous lui parliez avec
„ plaiſir, du moins cela me paroiſſoit-il
„ ainſi. Par quel hazard, ou par quelle
„ raiſon avez-vous changé tout-à-coup
„ de ſentiments? Monſieur Popinart eſt
„ toujours le même; il eſt auſſi empreſſé,
„ auſſi riche & auſſi libéral „.

Je conviens de ce que tu dis, répondit la Dame, mais je trouve chez un homme, qui me plaît véritablement, les qualités qui me déterminoient à feindre d'aimer Monſieur Popinart. Tu as trop d'eſprit pour t'être jamais figurée que j'euſſe réellement du goût pour lui. Une femme de mon rang & de ma naiſſance ſouffre toujours, quand elle ſonge qu'elle a un Financier pour ſon amant. Dix fois dans la journée je rougiſſois de ma complaiſance, mais pour me conſoler, je réfléchiſſois qu'elle m'étoit très-avantageuſe. Je mettois dans la balance la honte d'écouter Monſieur Popi-

nart, & le profit que m'apportoit ſa tendreſſe, je trouvois alors que l'utile l'emportoit ſur la bienſéance. " Si j'avois un „ autre amant, diſois-je, la penſion „ que me fait mon époux ne pouvant „ ſurvenir au quart de la dépenſe que je „ fais, je tomberois dans un grand em„ barras. Il faudroit me réſoudre, ou „ à jouer moins gros jeu, ou à diminuer „ ma parure. Cette ſeule penſée m'afflige „ encore plus que l'idée d'écouter un „ Financier. De deux maux choiſiſſons „ donc le pire; conſentons d'être aimée „ de Monſieur Popinart „. Voilà comme je raiſonnois, ma chere Huguette, continua la Dame, mais aujourd'hui les choſes ſont bien changées. Un amant très-riche, d'une naiſſance diſtinguée, qui occupe un des premiers poſtes du Royaume, un Archevêque enfin, m'offre ſon cœur & la moitié des revenus de ſon Archevêché; il conſent même d'y joindre les rentes d'une Abbaye. Juges donc ſi je ſonge à conſerver M. Popinart. Je voudrois qu'il fût à deux mille lieues loin de moi; cependant je n'oſe lui témoigner ouvertement qu'il m'ennuie.

„ Votre ſituation, Madame, repartit

» la soubrette est beaucoup moins em-
» barrassante que vous ne croyez. Dès
» que vous êtes bien assurée des reve-
» nus Ecclésiastiques, remerciez sans
» façon M. Popinart des présents qu'il
» vous fait, & donnez-lui son congé
» dans les formes. Votre action sera
» très-méritoire; & à vous parler na-
» turellement, il convient beaucoup
» mieux que vous vous divertissiez aux
» frais des gens d'Eglise, qu'aux dépens
» du peuple, chaque bijou dont Mon-
» sieur Popinart vous fait présent, est
» la cause de quelque friponnerie. Vous
» savez comment les gens d'affaires
» s'enrichissent, c'est toujours en rui-
» nant les misérables ».

Quoique je sois moins scrupuleuse que toi, repliqua la Dame en riant, je sens parfaitement que les biens de Monsieur Popinart n'étant pas acquis légitimement, je dois ne point l'exciter à faire de nouveaux malheureux; mais enfin, Huguette, comment le congédier? Tu me conseilles mal, lorsque tu me dis de rompre brusquement avec lui. S'il vient à faire un éclat, s'il parle s'il se plaint, s'il ose publier dans le

monde qu'il a été bien avec moi, que penſera-t-on de ma conduite? Que ne publieront pas cent femmes, qui ne perdent jamais l'occaſion de me déchirer? Quelles plaiſanteries ne feront point bien des gens de diſtinction que j'ai toujours rebutés? " C'eſt donc-là, diront-ils, cette Marquiſe ſi fiere? Elle „ nous dédaignoit, & Monſieur Popinart avoit ſeul le droit de lui plaire. „ Nous ſavons les raiſons qui ont déterminé ſon goût. Elle va au ſolide, elle „ aime les fleurettes dorées; & nous ne „ devons point nous étonner du jeu exceſſif qu'elle a joué tout cet hyver. „ Elle ne perdoit rien du ſien: On peut „ réparer aiſément les plus grandes pertes, lorſqu'on a le droit de puiſer „ dans les coffres des Fermes „. Voilà les diſcours que je crains, & peut-être que s'ils venoient aux oreilles de mon nouvel amant, il m'en aimeroit moins. Je veux, s'il eſt poſſible, qu'il ne ſache jamais que j'ai écouté un Financier.

„ Vous croyez donc, répondit la ſoubrette avec un air fort ingénu, que „ Monſeigneur l'Archevêque ignore que „ Monſieur Popinart a été ſur votre

„ compte? Par ma foi, Madame, souf-
„ frez que je vous dise que vous vous
„ flattez, de même que lorsque vous
„ pensez que ces Petits-Maîtres, dont
„ vous craignez si fort les plaisanteries,
„ sont muets sur votre compte. Il fau-
„ droit qu'ils fussent bien stupides, ou
„ bien novices, s'ils ne s'étoient point
„ apperçus de votre intrigue. Quand
„ vous ne m'en auriez pas fait confi-
„ dence, je vous avoue que je l'eusse
„ aisément devinée. Il est impossible
„ que des personnes qui vous examinent
„ la moitié de la journée sous le pré-
„ texte de vous rendre visite, ne soient
„ bientôt au fait „.

Tu te trompes, Huguette, dit la Dame. Il est plus difficile que tu ne penses, de pouvoir connoître précisément si je suis véritablement bien avec M. Popinart. Si tu avois pris garde à ma conduite, & si tu pouvois me suivre dans le monde, tu penserois bientôt le contraire. Tu m'y verrois quelquefois accabler de mépris M. Popinart, & lui faire des impolitesses marquées, quoiqu'un instant auparavant je lui aie serré la main. Ceux qui voient avec

quelle

quelle hauteur j'agis dans certains moments, & qui ne savent point ce que je fais dans d'autres, ne manquent pas de dire: " La Marquise ne souffre Popinart, que parce qu'une femme n'est jamais fâchée qu'on la trouve aimable; peut-être même lui emprunte-t-elle de l'argent: mais le pauvre garçon en sera pour ses louis. Si cela est, on le traite comme un Maure. La marquise n'est pas son fait, elle a trop de vanité. Il faut que cet homme soit un grand imbécille d'essuyer les mépris dont elle l'accable ". Voilà le langage qu'on tient jusqu'aujourd'hui dans le monde, ou du moins n'est-on assuré de rien. Cependant, quoiqu'il puisse arriver, il faut que je me délivre entiérement d'un homme qui m'est insupportable.

A ces mots, sage & savant Abukibak, la Marquise sortit du salon: sa femme-de-chambre la suivit; & moi je continuai mon Voyage.

Je te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE LVIII.

Le Sylphe Oromasis, *au Cabaliſte* Abukibak.

JE t'écrivis, il y a quelque temps, ſage & ſavant Abukibak, que je comptois de retourner dans la chambre du Général des Jéſuites. J'y fus hier, & m'étant rendu inviſible, j'entrai ſans être apperçu, & je me plaçai auprès de lui. Il étoit occupé à écrire quelques Lettres : je formai le deſſein de les lui enlever lorſqu'il les auroit achevées, ne doutant pas que je n'y trouvaſſe bien des choſes qui me découvriroient les reſſorts cachés de la politique de la Société. Je ne tardai pas à trouver une occaſion favorable pour contenter ma curioſité; on vint avertir ce Général qu'un Cardinal le prioit de paſſer chez lui. Dès qu'il fut ſorti de ſa chambre, je me ſaiſis de deux Lettres qui étoient déja pliées & cachetées; je reyolai dans les airs, & je n'eus pas ſujet de me repentir de la peine que je m'étois donnée, par le plaiſir que me procura la lecture de ces deux Lettres. Voici ce que contenoit la premiere.

LETTRE

Du Général des Jéſuites au Recteur de Lyon.

MON RÉVÉREND PERE,

Je ne ſaurois aſſez louer votre zele pour la Société. J'admire votre prudence & votre ſageſſe, on ne peut conduire une affaire auſſi finement que celle que vous venez de finir. Je connois toute la difficulté qu'il y a à déterminer un vieillard avare à ſe deſſaiſir de ſon argent; mais dans la donation que vous avez fait faire par ce riche Echevin à notre Maiſon de Lyon, vous n'aviez pas ſeulement à ſurmonter l'avarice du donateur, il vous falloit encore vaincre tous les obſtacles que vous trouviez dans l'avidité de pluſieurs parents qui viſoient au même but que vous, & qui ſongeoient à ſe ſaiſir des biens dont vous avez rendu ſi heureuſement la Société maîtreſſe.

J'ai été charmé du ſtratagême dont

vous vous êtes ſervi pour décréditer ce neveu que vous craigniez, dans l'eſprit de ſon oncle. Vous avez eu raiſon de l'accuſer d'avoir peu de Religion, & même de viſer à l'Athéiſme. Ces ſortes de reproches rendent tôt ou tard un homme odieux, nos Peres ne ſauroient trop les réïtérer contre ceux qu'ils n'aiment pas; ſur-tout, lorſqu'ils veulent perdre quelqu'un auprès des gens d'un certain âge, il faut qu'ils l'accuſent d'irréligion, parce qu'ils peuvent enſuite faire un cas de conſcience du bien qu'on pourroit lui laiſſer, attendu le mauvais uſage qu'il en feroit. Un vieillard, tremblant au ſeul nom du Purgatoire, déshérite plutôt tous les neveux qu'il peut avoir que de ſe mettre dans le riſque d'y paſſer un millier d'années. On doit même, pour l'épouvanter davantage, lui faire enviſager les enfers ouverts. A quoi nous ſerviroit le crédit que nous nous ſommes acquis ſur les conſciences, ſi nous ne ſavions point habilement profiter de leurs troubles?

Je vous conſeille donc, mon Révérend Pere, d'agir auprès du vieux Ma-

giſtrat que vous dirigez actuellement, de la même façon que vous avez fait avec l'Echevin; il faut ſeulement prendre garde à la maniere dont vous rendrez la Société maîtreſſe de cet héritage. Il me paroît qu'il ſeroit dangereux qu'elle l'eût eu par le moyen d'un teſtament; car ce Magiſtrat ayant, ainſi que vous me le marquez, pluſieurs parents très-proches dans le Parlement de Paris, ils pourroient bien ſe pourvoir en caſſation contre les donations & les teſtaments. Il faudroit l'obliger à dénaturer ſon bien, à vendre ſes terres, & à vous en donner le prix de la main à la main, lui promettant que tandis qu'il vivroit, il ſeroit toujours le maître de ravoir ſon argent, lorſqu'il le voudroit, & que vous n'en ſeriez que le ſimple dépoſitaire. Vous ſavez que ce ſage expédient a ſervi pluſieurs fois très-utilement à beaucoup de nos Peres. Tout récemment un bourgeois de Narbonne a conſigné douze mille livres à notre Recteur. Un autre Jéſuite trouva le moyen, il y a quelques années, de ſe faire remettre par deux de ſes pénitents une ſomme aſſez conſidérable pour

acheter une maiſon de campagne, leur promettant de leur en payer exactement les intérêts pendant qu'ils vivroient, & de les employer après leur mort à faire prier Dieu pour eux.

Vous ſavez que les Cours ſouveraines n'ont rendu que trop d'arrêts, qui nous ont obligés à reſtituer bien des héritages qu'on nous avoit donnés au préjudice des parents les plus proches. Le ſeul Parlement de Provence nous a condamnés cinq ou ſix fois dans de pareilles occaſions (1); celui de Paris nous a traités auſſi mal, encore plus ſouvent. La prudence exige donc que nous nous mettions à l'abri de tous les accidents qui pourroient arriver, & que nous nous défyons de nos plus cruels ennemis. Vous n'ignorez pas, mon Révérend Pere, que nous devons regarder comme tels les trois quarts des Magiſtrats qui compoſent les Cours Souveraines; depuis long-temps les Parlements ſont l'objet de notre haine (2). Juſ-

(1) Voyez le recueil des Arrêts de Boniface.

(2) Lorſque je compoſai cette Lettre, il ſembloit que je préviſſe ce qui arriveroit, c'eſt que tôt ou tard on écrois aux Parlemens la connoiſ-

qu'ici nous avons vainement tâché de les détruire ; mais tôt ou tard nous anéantirons enfin leur autorité. Il faut perpé-

sance de toutes les affaires civiles qui regarderoient les Jésuites. Je ne me suis pas trompé dans mes conjectures : on a dépouillé ces Cours Souveraines de leur juriſdiction, & toutes les cauſes de la Société ſont uniquement du reſſort du Grand Conſeil. Eſt-il permis qu'on viole les loix les plus fondamentales du Royaume, qu'on renverſe l'ordre des juriſdictions les plus reſpectables, qu'on prive les plus auguſtes Tribunaux de leur droit pour favoriſer des miſérables Moines, qui depuis qu'ils ſont établis en France, ſe ſont ſignalés par quelque plaie ſanglante qu'ils ont faite au Royaume ſous chaque regne. Sous celui de Henri III. ils conſpirerent d'un commun accord avec les autres Moines à favoriſer les rebelles ; il ne dépendit pas d'eux que la France ne paſsât aux Eſpagnols. Sous Henri IV. ils voulurent faire aſſaſſiner ce bon Roi, ce Pere du peuple, ce Monarque ſi digne d'être aimé. Leur banniſſement de la France & le ſupplice de leur Pere Guignard ſont des preuves évidentes, qui les convainqueront dans tous les temps. Sous Louis XIII. ils commencerent à perſécuter les plus habiles gens qu'il y eût en France, ils jetterent les fondements ſur leſquels ils ont établi la condamnation de la prétendue héréſie du Janſéniſme. Sous Louis XIV. ils firent plus de mal à la France, que les Triumvirs n'en firent à Rome. Ils accablerent les honnêtes gens, abuſerent de la bonne foi & de la piété du Monarque, ils ſe ſervirent du prétexte de la Religion pour acquérir des biens immenſes, ils bouleverſerent l'Etat, lui enleverent une partie de ſes richeſſes & de ſes forces, en chaſſant ſans

tuellement ſuſciter contr'eux les Evêques & les Eccléſiaſtiques, ſoutenir l'autorité de la Cour de Rome, & l'établir ſur les ruines des privileges de

ſujet & ſans cauſe les proteſtants, dans un temps où il eſt de notoriété publique que le Roi n'avoit pas de plus fideles ſujets, & où il ne s'agiſſoit non plus de craindre une guerre de Religion, que d'appréhender une invaſion du Grand Mogo. Aujourd'hui, après avoir ſi ſouvent affoibli le Royaume, ils cherchent à le miner entiérement. Peu contents d'avoir fait exiler & dépoſer les Prélats les plus vertueux, ils perſécutent avec une fureur digne d'un enragé, ou plutôt d'un Diable, tous ceux qu'ils croient penſer comme les illuſtres Solitaires qui vivoient dans la maiſon de Port-Royal, qu'ils ont détruite & ſaccagée. Sous le prétexte de s'oppoſer au progrès du Janſéniſme, ils mettent en feu tout l'Etat, ils bouleverſent ſes Provinces, détruiſent les loix, font interdire les plus auguſtes Cours Souveraines, anéantiſſent l'autorité des Parlements, rendent la France eſclave de la Cour de Rome, trompent la prudence des Miniſtres, méfuſent de la bonté & de la douceur du Prince.

Lorſqu'on mépriſe dans les païs étrangers les François, a-t-on tort ? Que ceux qui jugent ſans paſſion prononcent ſur l'eſtime qu'on peut faire aujourd'hui d'une Nation qui parle avec tant de hauteur des Eſpagnols & des Portugais, & qui eſt elle-même cent fois plus ſoumiſe à des Moines. On n'a jamais dépouillé les Tribunaux en Eſpagne de leur juriſdiction, & infamé tous les Parlements du Royaume, en les déclarant incapables de pouvoir juger quelques miſérables Moines.

l'Egliſe

l'Egliſe Gallicane. Peu s'en faut que nous ne ſoyons déja venus à bout de ce premier point: ſi jamais nous l'obtenons entiérement, il faudra que les Prélats tâchent qu'on ôte aux Parlements la connoiſſance des appels comme d'abus. Alors, ces Cours Souveraines n'auront guere plus de crédit ſur les gens d'Egliſe, que des Baillifs de village. Dès que nous aurons quelques démêlés, quelques procès, nous trouverons bien des expédients pour les attirer pardevant les Tribunaux Eccléſiaſtiques.

Pour nuire aux Parlements, je ne crois pas qu'il y ait de meilleur moyen que celui de les rendre ſuſpects à la Cour, & de les faire paſſer pour hérétiques parmi le peuple; auſſi écris-je perpétuellement à Paris à nos Peres: » Décriez les gens de robe chez tous les » Seigneurs chez qui vous avez quelque » accès, mais agiſſez politiquement, & » flattez, lorſqu'il le faut, ces mêmes » Magiſtrats que vous aurez déchirés » un moment auparavant. Quand vous » ſerez aſſez heureux pour avoir quel- » que accès auprès du Miniſtre, inſpi-

„ rez-lui de la jalouſie contre le Par-
„ lement de Paris, faites-lui ſentir
„ qu'il doit abaiſſer cette Compagnie
„ Souveraine, s'il ne veut pas lui-mê-
„ me en être mépriſé. Repréſentez-lui
„ la façon dont Louis XIV. étoit abſo-
„ lu, & inſinuez-lui adroitement que
„ s'il avoit trouvé le ſecret de ſe faire
„ obéir aveuglément par ſes ſujets, ce
„ n'étoit qu'aux conſeils des Jéſuites
„ qu'il en étoit redevable.

Voilà, mon Révérend Pere, ce que je recommande tous les jours à nos Jéſuites. Quant à ce qui regarde la façon de rendre les Magiſtrats odieux au peuple, il faut les accuſer d'irréligion, d'avarice, d'ignorance, &c. Un Jéſuite de Rouen a fait, il y a quelque temps une piece charmante contre le Parlement de Paris. Ces morceaux de proſe & de vers, qu'on fait ainſi courir ſous le manteau, & que tout le monde lit, produiſent ordinairement un bon effet; ſur-tout, s'ils ſont aſſaiſonnés d'un certain ſel. Il y avoit dans le Poëme dont je vous parle, un vers charmant. Le voici:

La fougueuse Hérésie en perruque carrée,

On ne sauroit mieux dépeindre un Conseiller au Parlement de Paris. Avouez que l'idée de mettre l'*Hérésie en perruque carrée* est originale : un vers aussi heureux que celui-là, peut seul faire trente prosélites ; du moins fait-il entendre que presque tous les Magistrats du Royaume sont des hérétiques, & nous n'oserions dire cela, si l'on ne trouvoit le secret de le dire d'une maniere aussi singuliere.

Je finis ma Lettre, mon Révérend Pere, en vous souhaitant beaucoup de plaisir & de satisfaction, & en vous recommandant toujours les intérêts & l'avancement de notre Maison de Lyon. Je suis, &c.

Je ne ferai aucunes réflexions sur cette Lettre ; sage & savant Abukibak, je t'en laisse le soin. Elle t'offre une ample matiere, & dans peu de lignes elle rassemble toutes ces manœuvres secrettes, dont on ne voit que trop souvent en France les tristes effets. Voici la seconde Lettre.

LETTRE

Du Général des Jéſuites, au Recteur de Montpellier.

MON RÉVÉREND PERE,

Votre Lettre m'a cauſé une vive douleur, & je ne ſortirai point du trouble où elle ma jetté, que je n'aie reçu les nouvelles du départ du Pere Cypier. Quelle honte ne ſeroit-ce point pour la Société, ſi la conduite de ce Jéſuite venoit à être connue du Public, & qu'on ſût les foibleſſes qu'il a eues pour ſa pénitente? Cette nouvelle hiſtoire renouvelleroit la triſte mémoire de celle du Pere Girard: vous ſavez les chagrins qu'elle nous a cauſés, & les peines, les ſoins & les travaux que nous avons eſſuyés pour l'arracher à nos ennemis & aux ſupplices auxquels les Juges ſéculiers penchoient à le condamner. Il a fallu employer tout notre crédit pour venir à bout d'une entrepriſe auſſi difficile; & ſi nous

étions obligés de recourir une ſeconde fois aux mêmes expédients, je doute fort que nous puiſſions réuſſir. Ordonnez donc au Pere Cypier de partir inceſſamment pour les Miſſions des Indes : qu'il ſe rende à Marſeille, il s'y embarquera avec trois Jéſuites Italiens, deux Portugais & un Eſpagnol que j'envoie dans ces pays éloignés, par la même raiſon que lui.

Il eſt fort malheureux pour la Société que ces Jéſuites aient fait leur grand vœu, & qu'elle ne puiſſe plus les congédier ? mais enfin, pourvu que nous ſauvions les apparences, il faudra prendre patience. Lorſque ces Peres ſeront aux Indes, qu'ils ſoient chaſtes ou impudiques, cela ſera parfaitement ignoré en Europe. Les Brames, les Faquirs & les autres Prêtres Indiens ne ſont pas gens à s'embarraſſer des actions de nos Miſſionnaires, ce ſont d'aſſez bonnes perſonnes. Mais je frémis, lorſque je penſe que ce Pere Cypier eſt dans un pays rempli de Janſéniſtes, & ſous un Evêque appellant & réappellant. Le moindre Curé de ſon diocèſe eſt un Argus, dont les yeux ſon

ſans ceſſe tournés ſur nous. Par quel bonheur, ou plutôt par quel enchantement ignore-t'on encore la groſſeſſe de la ſœur Catherine ? Ne perdez donc point de temps, mon Révérend Pere, envoyez ce Jéſuite aux Indes. Par un trait de cette ſage politique, connue à la ſeule Société, faites un nouvel Apôtre d'un vieux Pécheur ; que ce même homme, qui ſembloit devoir nous nuire, ſerve à notre gloire, & que le peuple de Montpellier, en le voyant partir, ſoit forcé d'avouer malgré les impreſſions qu'on lui donne contre nous, que ce n'eſt pas à tort que nous prenons le faſtueux titre de *Compagnons de Jeſus*, puiſque nous allons, ainſi que ceux qui le furent véritablement, prêcher l'Evangile au bout de l'Univers.

Un de nos plus ſages réglements, mon Révérend Pere, c'eſt d'envoyer aux deux Indes tous ceux qui nous ſont à charge de même que les Hollandois y envoient leur jeuneſſe trop corrompue, & leurs banqueroutiers trop frauduleux ; avec cette différence néanmoins, qu'ils n'en retirent aucun autre avantage que d'être débarraſſés de fort

mauvais garnements: au lieu que dès que les nôtres ſont partis, ſoit qu'ils meurent en chemin, ou dans les Miſſions, ce ſont autant de Saints, dont nous augmentons tôt ou tard le Calendrier & le Martyrologe de notre Ordre. Combien de Jéſuites ſont morts beaucoup moins de leurs travaux Apoſtoliques, que de la maladie qu'on ne gagne qu'au ſervice de Vénus, & qui cependant paſſent aujourd'hui pour des Martyrs & des Confeſſeurs? Les Miſſions étrangeres ſont pour la Société ce que les Catacombes ſont pour la Cour de Rome, & les Communautés de dévotes pour les réputations perdues.

Faites donc valoir le plus qu'il vous ſera poſſible, mon Révérend Pere, la ferveur & le courage des Jéſuites qui paſſent les mers. Dans vos ſermons les jours des Fêtes de S. Ignace & de S. François Xavier, ne manquez jamais d'élever exceſſivement nos Miſſions, non plus que dans les exhortations particulieres que vous faites dans les Congrégations des Gentilshommes, des Bourgeois & des payſans. Ces ſortes d'aſſemblées, qui nous ſont ſi

utiles pour nous acquérir des partisans, & pour entretenir ceux qui le sont déja, n'ont été inventées par la Société que pour faire plus aisément recevoir toutes ces maximes.

Tâchez, mon Pere, d'augmenter le plus qu'il se pourra, le nombre de ces Confrairies. Vous m'avez écrit, il y a quelque temps, qu'il n'y avoit aucune Congrégation de Dames dans votre ville; celle-là est pourtant plus nécessaire que toutes les autres. Nos Peres qui en ont établi en beaucoup d'endroits, en reconnoissent tous les jours la grande utilité. Lorsqu'on est le maître des femmes dans un pays, on fait aisément faire aux hommes tout ce que l'on veut. Trouvez le secret dans une ville d'avoir dans la Congrégation les épouses de dix ou douze Magistrats, & vous serez assuré de ne perdre jamais de procès. Chaque dévote vaut vingt solliciteurs: elle fait son affaire propre de celle des Jésuites. Elle met en mouvement sa famille, ses parents, ses amis, & elle forme elle seule un parti très-considérable. Je suis, mon Révérend Pere, Votre, &c.

Les maximes, répandues dans cette ſeconde lettre, ſage & ſavant Abukibak, ſont auſſi fines, & auſſi Machiavéliſtes que celles de la premiere, & je te laiſſe encore le ſoin d'en faire l'examen critique.

Je te ſalue en *Jabamiah*, & par *Jahamiah*.

LETTRE LIX.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LEs voyages, ſage & ſavant Abukibak, me paroiſſent moins utiles & moins néceſſaires que tu ne le penſes. De dix perſonnes qui en entreprennent de longs & de pénibles, à peine y en a-t-il une qui n'en rapporte quelqu'infirmité, dont elle ſe reſſent pendant le reſte de ſa vie. Une trop grande fatigue ruine le corps, la ſanté s'altere par un changement d'air continuel, & par la différence des climats, tantôt chauds, tantôt froids. L'eſprit ne profite guere plus par ces courſes fréquentes. Elles n'ont pas, dit ſagement Séneque, la puiſſance de

modérer les passions, qui s'en aigrissent au contraire, & deviennent plus fortes.

Un avare voyage-t-il souvent, il le devient davantage; un mélancolique, le chagrin le suit par-tout; un débauché, chaque nouveau pays qu'il visite, accroit son amour pour la crapule; un dévot, il se rend entiérement fanatique. Les Princes mêmes, qui ont beaucoup couru le monde, ne sont pas devenus, ni plus sensés, ni plus sages, ni plus humains. Parmi plusieurs exemples que je pourrois citer, je me contenterai de deux.

Lorsqu'Alexandre partit pour l'expédition de la Perse, il étoit sobre & chaste: quand il revint des Indes, il s'enyvroit, il tuoit ses amis & ses plus fideles serviteurs, & il aimoit les femmes. Ce n'étoit plus ce même Alexandre, qui quelques années auparavant étoit sorti de la Grece. S'il n'eût jamais quitté la Macédoine, peut-être qu'il n'eût jamais quitté sa premiere vertu. Voilà un Prince sage qui devient débauché: en voici un, qui de la véritable piété passe à une pieuse folie.

Avant que S. Louis allât faire assommer en Egypte un grand nombre de ses sujets, il se contentoit de prier Dieu, comme tout bon Chrétien & tout homme sensé doit le faire; mais après avoir été courir dans une autre partie du monde, il crut que la Divinité exigeoit de lui qu'il se fustigeât, ou pour le moins qu'il se fît fustiger par quelqu'un. Il prit donc un fesseur à ses gages, qui régulièrement tous les Vendredis lui donnoit la discipline. Ce fait est certifié par des Historiens contemporains de ce Prince (1). L'ingénieux & inimitable Montagne en a fait aussi mention. " Le " Roi S. Louis, dit-il, porta la Haire, " jusqu'à ce que, sur sa vieillesse, son " Confesseur l'en dispensa, & tous les " Vendredis il se faisoit battre les épaules, par son Prêtre, de cinq chaînettes de fer, que pour cet effet on " portoit avec ses besoigne de nuit (2). "

Voilà des meubles assez extraordinaires pour une toilette, & le sac de

[1] Le Sire de Jonville, dans ses Mémoires, Tom. II. pag. 14.

[2] Essais de Montagne, Livr. I, C. XI pag. 273.

nuit du bon S. Louis étoit garni comme le Prie-Dieu d'un Moine. En vérité ce n'étoit pas la peine d'aller tant voyager, pour ſe fourrer dans la cervelle une dévotion auſſi ridicule, & auſſi déplacée dans la perſonne d'un Roi. Si S. Louis eût toujours reſté à Paris, il eût épargné à *ſon Prêtre la peine de le battre de cinq chaînettes tous les Vendredis.* Ce fut au retour de ſa premiere Croiſade qu'il érigea ſon Aumônier en *Diſcipliniſeur* en titre d'office, & je m'étonne qu'il n'eût pas eu la fantaiſie de mettre cette charge au nombre des premieres de l'Etat, & qu'il n'ait pas établi un *Grand-Feſſeur*, comme ſes prédéceſſeurs avoient créé un *Grand-Chambellan* & un *Grand-Ecuyer*. Peut-être qu'il penſa que cet emploi ne pourroit guere être continué après lui, & que ce fut-là ce qui le retint. Je crois qu'il eut raiſon : il eſt peu de Rois qui aiment qu'on leur *frappe les épaules de cinq chaînettes de fer*, & le *Grand-Feſſeur* eût paru aux Monarques François, un perſonnage auſſi incommode, que le Médecin de l'Iſle de Barataria étoit à charge à Sancho-Pança.

Les voyages n'ont guere été plus utiles aux Philoſophes qu'aux Princes. Démocrite, ce ſage ſi vanté, & qui parcourut tant de pays, eut beaucoup mieux fait de reſter chez lui tranquille, que d'aller viſiter les Chaldéens, les Indiens & les Ethiopiens. A quoi aboutirent tous ſes longs voyages? A le ruiner entiérement. En retournant dans ſa patrie (1), il fut à la veille d'y mourir de faim, ſi ſon frere qui n'avoit jamais voyagé, n'eût été aſſez charitable pour l'aſſiſter. Cependant que rapporta-t-il de ſes longues courſes, qui pût le dédommager de la perte de ſon bien? Le talent ridicule de rire des actions les plus ſenſées, ainſi que des plus folles. Il avoit raiſon de prendre des avances & de ſe moquer des autres; car il méritoit aſſez qu'on ſe réjouît à ſes dépens.

Pythagore, auſſi grand voyageur que Démocrite, eût fait très-ſagement de ne jamais ſortir de la Grece. Tandis qu'il

[1] Anaxiſthenes... Democritum regreſſum ex peregrinatione humillimè vixiſſe ait, quippe qui omnem ſubſtantiam conſumpſerat, atque à Damaſco fratre propter ſummam inopiam nutritum fuiſſe. Diogen. Laert. de Vita Philoſophor. Lib. IX. in Vita Democrit. pag. 376. Edit. Antuerp.

fut éleve de Thalès, il ne fit & ne dit rien que de raiſonnable; mais s'étant livré à la fureur de voyager, il alla ſe faire circoncire en Egypte pour avoir la ſatisfaction d'être initié aux myſteres prétendus des Prêtres de Dioſpolis. Après avoir été courir en Perſe, il revint en Grece, & prétendit qu'il ſe reſſouvenoit *d'avoir animé autrefois pluſieurs corps* (1). En voyageant, il avoit appris qu'il étoit à Euphorbe pendant le ſiege de Troye, que les feves renfermoient quelque choſe de divin, & qu'il valoit mieux mourir que d'en manger. Ces rares découvertes valoient-elles la peine

[1] In Ægypto quoque adyta ingreſſus eſt, deinde rediit Samum offendenſque Patriam à Tyranno Polycrate incubari. Crotonem in Italiam petiit... refert Heraclides Pontius hunc ſe dicere ſolitum quod fuiſſet aliquando Æthalides, ac Mercurii filius putatus eſſet, Mercuriumque monuiſſe illum ut peteret præter immortalitatem quod vellet: petiiſſe igitur vivens, & vita functus omnium quæ contingerent memoriam haberet; itaque in vita meminiſſe omnium, eandemque memoriam & poſt mortem reſervaſſe, atque aliquanto poſt in Euphorbum veniſſe atque à Menelao fuiſſe vulneratum. Id. Ibid. pag. 329. Lib. 8. in Vita Pythagor. Ceux qui voudront voir les différentes Metempſycoſes de Pythagore, conſulteront la ſuite de ce paſſage dans Diogene Laërce.

de courir le Monde, de perdre ſon prépuce, & d'eſſuyer un nombre infini de peines & de travaux?

Lorſque je conſidere, ſage & ſavant Abukibak, le peu de fruit que la plupart des Philoſophes ont retiré de leurs voyages, je ne puis m'empêcher d'approuver cet ancien Oracle, qui déclara qu'Aglaüs Sophidius étoit le plus heureux des hommes, n'étant jamais ſorti d'un petit canton de terre dont il étoit le maître, & qu'il cultivoit lui-même. Henri IV. dans ces derniers temps augmenta le poids de cette déciſion. " Le " plus heureux Gentilhomme de mon " Royaume, diſoit-il, eſt celui que je " ne connois point, qui ne m'a jamais " vu, & qui vit à ſon aiſe, retiré dans " ſon château ".

Dans quelque état que l'on ſoit né, je penſe, ſage & ſavant Abukibak, qu'on peut fort bien ſe paſſer de voyager. Nous ſerons toujours contraints d'avouer, dit un habile Auteur moderne (a), que le génie du plus grand nombre de ceux qui ſe plaiſent à voyager, n'eſt pas celui qui

(a) La Mothe-le-Vayer, Oeuvres, Tom. II. pag. 334. de l'Edition in-folio.

fait les hommes excellents dans toutes ſortes de profeſſions. Tant s'en faut : l'on en voit peu d'entr'eux qui s'y puiſſent appliquer, & preſque point qui y réuſſiſſent ; de ſorte qu'on peut dire que comme il n'y a que la farine folle qui s'épand de tous les côtés de la meule & du moulin, la bonne ſe recueillant aiſément dans le lieu deſtiné pour la recevoir, la même choſe arrive aux eſprits, dont les plus légers prennent l'eſſort & s'écartent, qui d'un côté, qui d'un autre, pendant que les ſolides qui ſont les plus ſages, s'arrêtent & prennent une aſſiette ferme aux endroits que la nature ſemble leur avoir deſtinés. Qu'eſt-il beſoin de courir comme des vagabonds, pour acquérir davantage de connoiſſances, ſi l'ame de l'homme eſt capable d'aller par-tout? Il y a plus de deux mille ans que Cyrene a reçu de Théognis cette leçon :

Hominis mens fines Univerſi habet.

N'en doutons point, ſage & ſavant Abukibak, *l'eſprit de l'homme contient en lui, les bornes de l'Univers.* Sans ſortir

ſortir de ſa patrie, que dis-je ? ſans ſortir de ſon cabinet, un ſavant, un homme raiſonnable, peut faire toutes les réflexions ſenſées que lui fourniroient les voyages les plus longs. Hé quoi ! Pour connoître le bien ou le mal, pour ſavoir qu'il faut vaincre ſes paſſions, pour être perſuadé que la vertu eſt le ſeul & unique bien, eſt-il néceſſaire d'aller courir tout le monde ? Notre ſort ſeroit bien malheureux, ſi nous ne pouvions devenir ſages qu'à force de voir extravaguer un grand nombre de perſonnes.

Un homme ne peut-il ſentir le ridicule de la ſuperſtition, la fatuité de l'amour propre, l'impertinence de la vanité, s'il n'a pas été en Eſpagne ? Ne ſauroit-il connoître combien il eſt honteux que des gens qui ſe piquent d'avoir des ſentiments, ſe laiſſent gouverner par des Moines & des Prêtres, ſans voyager dans l'Italie ? Aura-t-il beſoin de parcourir la France pour s'appercevoir que la pétulence d'un Petit-Maître eſt le comble de la folie, & qu'un homme, dont tout le mérite ſe borne à ſavoir cabrioler, ſiffler, chanter, tourner les

yeux méthodiquement, médire & boire, eſt une eſpece d'individu, compoſé d'une eſſence moitié ſinge & moitié femme ?

Deſinit in ſimium mulier formoſa ſuperne (1).

Faudra-t-il qu'il reſte quelques mois en Angleterre, pour être cenvaincu qu'un homme, qui n'eſtime que lui ſeul, eſt inſupportable à tous les autres ; & ne pourra-t-il, s'il ne va dans cette Iſle, connoître tout l'excès de la phrénéſie d'un fanatique, qui ſe coupe la gorge, parce qu'il eſt ennuyé de faire tous les jours la même choſe, ou parce qu'il lui eſt arrivé quelque légere infortune ? Ne pourra-t-il ſe perſuader que la liberté & les richeſſes rendent le peuple plus brutal & inſolent, & que le deſir du gain & l'avarice ſont les principes fondamentaux du commerce, ſans voir la Hollande ? Sera-t-il néceſſaire, pour qu'il fuie l'yvrognerie, de lui montrer quelque nation qui boive copieuſement, & pour le déſabuſer de la débauche, &

[1] Parodie du Vers de l'Art Poétiq. d'Horace. *Deſinit in piſcem mulier formoſa ſuperne.*

lui en faire connoître la crapule, devra-t-il aller chez les peuples qui passent leur vie ensevelis dans le fond de leur serrail ?

La sage Divinité a accordé à tous les hommes les moyens de distinguer la vertu du vice, sans qu'il soit besoin pour cela d'essuyer des fatigues aussi pénibles. Deux heures de réflexion & d'attention sur soi-même & sur les personnes avec lesquelles nous vivons, valent souvent mieux que dix voyages de long cours. Socrate ne sortit jamais de la Grece, & quel est le mortel qui fut plus sage, plus prudent, plus ferme, plus intrépide, plus digne enfin de l'estime de l'Univers ? Pour s'élever au-dessus des autres hommes, il n'eut pas besoin de voir les bonnes actions, ou les folies qu'on faisoit dans les autres pays ; il lui suffit d'examiner attentivement les mouvements qui se passoient en lui-même, & de chercher à suivre les regles de cette vertu que l'on connoît toujours dès qu'on le veut. Les principes du juste & de l'injuste sont invariables chez tous les gens qui veulent faire la moindre attention à ce qui se passe dans leur es-

prit, j'entends chez tous les gens, chez qui le vice ou les préjugés n'ont point entiérement étouffé la raison, & la lumiere naturelle.

On a donc tort de soutenir que la nature ne peut démêler ce qui est juste de ce qui ne l'est pas : elle a parfaitement ce pouvoir, dès qu'elle a la liberté d'agir, & qu'elle n'est point contrainte par une force supérieure. Il est aisé de détruire, dit un des plus illustres Jurisconsultes, (1) une opinion aussi mal fondée ; car si l'homme est un animal, c'est un animal d'un ordre très-relevé, & qui a beaucoup plus d'avantage sur toutes les autres especes d'animaux qu'elles ne different entr'elles, comme il paroît par plusieurs sortes d'actions, qui sont tout-à-fait particulieres au genre humain. Au sentiment de ce premier Au-

[1.] Verum quod hic dicit Philosophus, & sequitur Poëta, nec Natura potest justo secernere iniquum, admitti omninò non debet : nam homo animans quidem est, sed eximium animans, multoque longius distans à cæteris omnibus, quam cæterorum genera inter se distant ; cui rei testimonium perhibent multæ actiones humani generis propriæ. Hugo Grotius de Jure Belli & Pacis, Prolog. Tom. I, pag. vij.

teur je joindrai encore celui du plus ſage Philoſophe moderne. " J'oſe me » perſuader, dit-il, que la Morale eſt » capable de démonſtration, auſſi bien » que les Mathématiques, puiſqu'on » peut connoître parfaitement & préciſément l'eſſence réelle des choſes » que les termes de morale ſignifient ; » par où l'on peut découvrir certainement quelle eſt la convenance » ou la diſconvenance des choſes, » même en quoi conſiſte la parfaite » connoiſſance (1).

S'il eſt vrai, ſage & ſavant Abukibak, comme il l'eſt réellement, que les hommes, en réfléchiſſant ſur eux-mêmes, en comparant leurs idées les unes aux autres, & en cherchant leur connexion, aient le pouvoir d'être bons, ſages, vertueux, de poſſéder enfin toutes les vertus, & j'oſe dire toutes les choſes réellement néceſſaires au bonheur & à la tranquillité de la vie, à quoi ſervent les voyages ? De quelle utilité ſont-ils, & pourquoi s'expoſer aux fatigues qu'ils donnent ? Eſt-ce pour prendre l'air &

[1] Locke, Eſſai Philoſoph. ſur l'entendement humain, Liv. III. Chap. II. pag. 416.

les manieres de tous les pays où lon va, & faire un Tout ridicule de tant de parties ſi différentes & ſi oppoſées ? La choſe n'arrive que trop ſouvent. Combien d'Allemands ſont partis très-ſages de leur pays, qui y ſont retournés très-extravagants ? Ils affectoient, ainſi que les Anglois, un air de généroſité qui les ruinoit ; ils craignoient, comme les petits-maîtres François, qu'on ne leur reprochât d'avoir ſongé un ſeul inſtant dans leur vie qu'ils avoient une ame, & qu'ils n'étoient point de ſimples marionettes, qui, par le moyen de quelques reſſorts, faiſoient certaines grimaces aſſez ſingulieres.

Avec tous ces nouveaux défauts, un Allemand ne s'étoit point défait de ceux de ſon pays. La Marionette prodigue parloit ſans ceſſe de ſa nobleſſe, & elle étoit encore plus ridicule qu'un Polichinel François.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak. Contentes-toi toujours de parcourir les différents pays dans ton cabinet.

LETTRE LX.

L'Ondin Kacuka, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

IL arriva hier, ſage & ſavant Abukibak, dans nos humides demeures une diſpute aſſez particuliere, & j'oſe dire aſſez réjouiſſante pour ceux qui en furent les témoins, entre l'Aſtrologue Cardan, & le Chymiſte Borri. Le premier a été condamné à boire tous les jours pendant deux mille ans trente pintes de thé élémentaire, pour tempérer la vivacité de ſon imagination échauffée, qui lui fit écrire autrefois tant de choſes extravagantes. Le ſecond a ſubi un arrêt auſſi ſévere; il eſt également obligé de boire les trente pintes pour éteindre l'ardeur ou plutôt la phrénéſie, qui lui fit chercher la Pierre Philoſophale. J'écrivis ſur mes tablettes les reproches mutuels que ſe firent ces deux extravagants, & je t'en envoie une fidelle copie.

Dialogue entre CARDAN *&* BORRI.

CARDAN.

Je ne conviendrai jamais que j'aie été auſſi extravagant que vous. La choſe n'eſt pas poſſible, & je ne penſe pas qu'il y ait eu dans ces derniers ſiecles un fou qui puiſſe vous être comparé. Ce qu'il y a de ſingulier dans votre caractere, c'eſt que vous raſſemblâtes toutes les différentes eſpeces de folies. Il y a des gens, à qui la débauche trouble l'imagination; d'autres, que la dévotion rend fanatiques; quelques-uns, que la vanité fait devenir inſenſés; pluſieurs qui perdent le jugement par l'avarice & par le deſir d'acquérir des richeſſes: mais vous aviez vous ſeul tous ces défauts-là, & alternativement vous changiez de folie. Votre façon d'extravaguer étoit bien différente quelquefois; mais elle étoit continuelle, & vous n'aviez aucun bon intervalle. D'abord vous donnâtes dans les débauches les plus outrées & les plus criminelles, vous couriez tous les mauvais lieux de Rome,

Rome, & vous ſouteniez publiquement qu'une *Courtiſanne étoit cent fois plus utile à la Société, que tous les Prêtres & les Curés d'Italie.*

Vous paſſâtes tout-à-coup de cette folie dans une autre, encore plus extraordinaire. Les mauvaiſes affaires que vous faiſiez de temps en temps, vous obligerent un jour à vous refugier dans une Egliſe. Sans doute que vous reconnûtes alors que les Eccléſiaſtiques étoient plus néceſſaires que les courtiſannes, car s'ils ne nous euſſent pas donné un aſyle contre les Magiſtrats, on vous auroit puni très-ſévérement pour les ſottiſes que vous avoient fait faire ces courtiſannes, ſi utiles à la Société. Le contentement d'avoir échappé à la pourſuite de la Juſtice, vous fit prendre tout-à-coup le parti d'être dévot, & archi-dévot; mais vous ne vous contentâtes pas de ce changement ſubit, vous voulûtes auſſi devenir Prophete. Etant à Milan, vous y ramaſſâtes quelques perſonnes auſſi viſionnaires que vous, auxquelles vous fîtes croire que Dieu vous avoit choiſi pour l'inſtrument d'une grande réformation, & que quiconque

refuſeroit de s'y ſoumettre, ſeroit détruit par une armée nombreuſe, dont vous ſeriez le Général.

Comme il auroit pu paroître extraordinaire à quelques-uns de vos diſciples que vous vous vantaſſiez d'entretenir une grande quantité de troupes, ſans avoir ni ſou ni maille, vous remîtes l'exécution de vos magnifiques projets au temps où vous *acheveriez vos travaux Chymiques par l'heureuſe production de la Pierre Philoſophale.* La paſſion de faire de l'or étoit ordinairement votre folie principale, les autres n'étoient qu'acceſſoires & momentanées; telle eſt celle que vous eûtes d'établir une nouvelle Religion. Je crois pourtant que dans cette derniere extravagance; car vivant au milieu de l'Italie, pays où Dieu eſt beaucoup moins honoré des peuples que les Saints, & ſur-tout que la Sainte Vierge, vous établîtes par votre doctrine qu'elle étoit formée d'une émanation de l'eſſence divine, & que la Divinité l'avoit pouſſée hors de ſon ſein *condéifiée*; de ſorte qu'elle étoit une véritable Déeſſe. En établiſſant un pareil ſyſtême, quelque criminel & ridicule

qu'il fût, peut-être aviez-vous votre but, & c'étoit l'action la moins folle que vous fîtes. Vous voyez les sommes immenses que les Moines retiroient de la la crédulité des peuples, & sans doute que vous disiez : " Mes travaux Chymiques n'avancent guere, ils pourroient fort bien me conduire à l'hôpital; Ayons donc recours à un expédient plus certain, pour nous mettre à l'abri de la misere, & pour enrichir tous ceux qui s'attacheront à nous; établissons une Secte dont les revenus soient plus certains que ceux de tous les Ordres. Les Carmes, avec le seul secours de deux petits chiffons d'étoffe attachés à deux cordons, trouvent le secret d'amasser des trésors : ils vendent leur scapulaire, aussi bien que le plus rusé Charlatan ses drogues & ses poudres; leur *Madonna* n'est simplement qu'une créature qu'ils ont affranchie du péché originel. Je pousserai les choses bien plus loin qu'eux, & je donnerai à Dieu une fille, qui sera formée d'une partie de son essence; elle lui sera entiérement égale,,

Pour conduire votre ruse plus loin, il auroit fallu supposer que la Divinité, lasse & fatiguée de gouverner le monde, avoit cédé tous ses droits à sa fille, & s'étoit démis en sa faveur de l'Empire de l'univers. Quelques Moines se serviront un jour utilement de ce que je vous dis-là, ils n'oseront pas, comme vous avez fait, soutenir que la Vierge étoit née déifiée, mais pour lui donner le gouvernement & la régence du monde, la chose est déja à moitié faite, & ils auront peu de peine à établir ce sentiment.

Dieu, chez les Italiens, ne se mêle plus des voyageurs, c'est la *Madonna del Viaggio*. Il ne s'embarrasse point des femmes enceintes, c'est la *Madonna del Monte-Serrato*. Il ignore s'il y a encore des filles, il n'écoute point leurs vœux; c'est la *Madonna de Loretta*. Tous les Arts & les Métiers ne sont plus aussi du ressort de la Divinité : les jardiniers sont sous les ordres de la *Madonna dell' Orto*; les charbonniers sous ceux de la *Madonna del Monte Nigro*; les tailleurs, les frippiers & les procureurs sous ceux de la *Madonna del Refugio*. Toutes

ces différentes *Madonnes* existent dans Rome & dans les autres villes de l'Italie, & elles y sont les Lieutenantes-Générales qui représentent la *Madonna Potentissima*, en laquelle se réunissent tous leurs différents pouvoirs. Les Jésuites ont pris pour eux celle-là, & ils ne seront pas les derniers à favoriser l'opinion qui lui donnera la Régence du monde. Ils traitent depuis long-temps d'hérétiques ceux qui disent qu'on doit seulement honorer la Vierge, & qu'il ne faut adorer que Dieu. Il y a quelque temps que j'entendis dire à un Théologien de la Société, nommé Bauni (1), condamné à rester quatorze mille ans dans ces humides demeures, les extravagances les plus grandes. Ce bon Jésuite est presque aussi fou après sa mort qu'il l'étoit pendant sa vie. Il accabloit d'injures, il y a deux jours un Théologien Janséniste, parce qu'il lui soutenoit qu'il étoit non-seulement ridicule, mais même impie, de ne point mettre une différence entre le culte de la Vierge & celui de la Divinité. Je vous avoue que lorsque je vous disois tantôt

[1] Voyez les Lettres Provinciales.

que je croyois qu'il n'y avoit jamais eu perſonne d'auſſi extravagant que vous, je ne penſois pas à ce bon Pere Bauni. Vous êtes bien égaux, & je vous félicite d'avoir pu trouver quelqu'un qui pût vous ſervir de ſecond en cas de beſoin.

BORRI.

Perſonne ne pouvoit mieux s'acquitter que vous de cet emploi, & plus je conſidere les folies que vous avez faites & écrites, plus je me perſuade que vous fûtes pour le moins auſſi extravagant que moi. Peut-on l'être en effet davantage, que de publier ſoi-même tout ce qu'on auroit intérêt à cacher? Les plus vicieux & les plus criminels cherchent à couvrir leurs fautes, & vous avez appris à l'Univers entier que vous étiez l'homme du monde le plus mépriſable. Vous avez fait de vos mœurs, de votre caractere & de votre naiſſance un portrait ſi odieux, que bien des gens qui liſent votre hiſtoire, on peine à ſe figurer qu'il puiſſe ſe trouver une perſonne auſſi mépriſable, & penſent que la folie a beaucoup plus de part que la vérité à ce que vous

avez écrit ſur votre compte. Peut-on en effet ſe figurer qu'un homme, à qui il reſte l'ombre du bon ſens, aille apprendre au Public, ſans y être forcé par aucune raiſon, qu'il étoit " pareſ-„ ſeux, oiſif, irréligieux, vindicatif, „ envieux, triſte, traître, fourbe, „ ſorcier, enchanteur, impudique, „ impoli, ruſtre, obſcène, laſcif, „ médiſant, calomniateur (1), „ & qu'il raſſembloit enfin dans lui tous les défauts des autres hommes ?

Vous ne vous êtes pas contenté d'avoir déshonoré votre mémoire, vous avez pouſſé l'impudence juſqu'à flétrir celle des perſonnes à qui vous deviez la vie, & dès le ſecond Chapitre de votre *Vie* (2), vous perdez entiérement l'hon-

[1] Animum ſibi effictum ait, in diem viventem, nugacem Religionis contemptorem, injuriæ illatæ memorem, invidum, triſtem, incidiatorem, proditorem, magum, incantatorem, frequentibus calamitatibus obnoxium, ſuorum oſorem, turpi libidini debitum, ſolitarium, inamœnum, obſcœnum, laſcivum, maledicum, varium, ancipitem, impurum, calumniatorem. Gabrielis Naudæi de Cardano judicium in libro Cardani de Vita propria. pag. 5.

[2] Tentatis, ut audivi, abortivis medicamentis fruſtra, ortus ſum An. M. D. VIII. Cardan. de

neur de votre mere. Peu content de faire ſentir aux Lecteurs qu'elle n'étoit que la concubine de votre pere, vous dites qu'elle fit, étant enceinte de vous, tout ce qu'elle put pour ſe faire avorter. Je crois que de rapporter & publier de pareilles choſes, c'eſt pouſſer la folie à ſon dernier période.

Vous me reprochez l'amour outré que j'ai eu pour la Chymie, n'avez-vous pas eu autant de paſſion pour l'Aſtrologie judicaire (1)? Penſez-vous que l'eſpoir de lire dans les aſtres la deſtinée des hommes ſoit moins ridicule que celui de faire de l'or? Les gens ſenſés ne mettent aucune différence entre un ſouffleur & un Diſeur de bonne aventure; ils les rangent tous les deux dans la même claſſe. Ils ont réellement une parfaite reſſemblance, ils commencent tous les deux par être la dupe de leur Art, & ils deviennent enſuite également frippons.

Vita propria, Cap. 2. pag. 7. Edit. Pariſ. M. D. C. XLIII.

[1] Quoad Aſtrologiam quæ prædicere docet, operam dedi, & nimis quam debui, fidi quoque in perniciem meam. Id. Ibid. Cap. 39. pag. 184.

Je viens au ſyſtême que j'ai eu ſur la Vierge. Vous avez été auſſi ſuperſtitieux que moi, quoique vous vous piquaſſiez de faire l'eſprit fort, & vous avez réglé certains jours dans l'année, où la Vierge a beaucoup plus de crédit que dans les autres, ſur l'eſprit de ſon Fils. Vous appreniez à vos Lecteurs que c'étoit dans les Ecrits de votre pere que vous aviez trouvé cette anecdote céleſte; vous ajoutez que vous en avez éprouvé la vérité, ayant fait votre priere à huit heures du matin aux Calendes d'Avril. Pluſieurs fois vous fûtes guéri de maladies dangereuſes par une auſſi utile recette. Il eſt vrai qu'ayant prié pour être délivré de la goutte, vous ne comptâtes pas ſi fort ſur le remede ſpirituel, que vous ne vouluſſiez en employer de matériel (1).

[1] Legeram in collectis à patre meo, ſi quis hora matutina VIII. Calendas Aprilis exoraret Virginem Sanctam, ut filium rogaret pro re licita, genibus flexis, adjecta Oratione Dominica, necnon Salutatione Virginis Angelica, obtenturum quod petierit. Obſervavi diem horamque, peregi ſupplicationem, & non tunc ſtatim, ſed die Corporis Chriſti, eodem anno liberatus prorſus ſ ſed & alias multo poſt, memor facti pro pod

CARDAN.

Si j'ai été auſſi ſuperſtitieux que vous & auſſi fanatique, du moins ai-je été beaucoup moins frippon. Lorſque vous eûtes été obligé, pour vous garantir des recherches de l'Inquiſition de Milan, de vous ſauver à Amſterdam, vous fripponnâtes adroitement tous les bons Hollandois, ſous le prétexte de leur vendre des remedes Chymiques qui devoient les guérir de tous les maux. Un homme ſe plaignoit-il de la goutte, de la gravelle, de l'aſthme, de l'hydropiſie, vous lui promettiez de le rendre auſſi ſain & auſſi vigoureux qu'un Athete. Les ſuites ne répondant point à vos promeſſes, vous décampâtes un matin ſans trompette & ſans tambour, & vous paſſâtes en Dannemarc. Vous fîtes croire au Roi que vous aviez le ſecret de faire de l'or: ce Prince fut aſſez bon pour ajoûter foi à vos promeſſes, & vous lui fîtes dépenſer pendant le reſte de ſa vie des ſommes très-conſidé-

ſupplicavi (nam proprie de hoc duo exempla pater adducebat eorum qui liberati erant) & multum profuit, inde etiam fanatus ſum. Sed in hoc auxiliis etiam Artis uſus ſum. Id. Ibid. cap. 37. pag. 167.

rables. Dès qu'il fut mort, vous formâtes le deſſein, ne trouvant plus de Chrétien à filouter, d'aller voler les Turcs, & vous étiez prêt d'entrer dans leur pays, lorſque vous fûtes arrêté & ramené à Rome, où le Saint Office vous condamna d'être enfermé le reſte de votre vie dans une étroite priſon.

Quelque perſonnes de conſidération, ayant pitié de votre ſort, prierent le Pape de vouloir vous faire quelque grace en leur faveur. Il permit qu'on vous mît dans le Château S. Ange, où vous êtes reſté juſqu'à votre mort. Pouvez-vous, après cela, vous comparer avec moi, qui étois ſi zélé Catholique, que j'aimai mieux perdre un préſent conſidérable que le Roi d'Agleterre vouloit me faire, que de lui donner les titres qu'il avoit uſurpés ſur le Pape? J'ai refuſé une penſion du Roi de Danemarc (1), parce que pour être à la

[1] Inſtante Andrea Veſælio, viro clariſſimo & amico noſtro, oblata eſt conditio 800. coronatorum in ſingulos annos à Rege Daniæ, quam recipere nolui, cum etiam victus impenſam ſuppeditaret, non ſolum ob regionis intemperentiam; quod alio ſacrorum modo conſueviſſent: ut vel ibi male acceptus futurus eſſem, vel patriam; legem

mode dans ſon Royaume, il falloit embraſſer le Proteſtantiſme. Jugez vous-même ſi je n'avois pas plus de candeur & de probité que vous.

BORRI.

Votre Catholicité étoit une Religion bien ſinguliere, & votre zele pour la Divinité étoit d'un goût particulier. Vous rappellez-vous que vous avez appris à l'Univers entier que vous étiez un véritable frippon, qui trompiez tous ceux avec qui vous jouyiez ? Et lorſque vous rencontriez quelque filou plus habile que vous, avez-vous perdu la mémoire que vous recouriez au poignard pour vous faire rendre votre argent ? ainſi que le cas vous arriva à Veniſe (1), où vous donnâtes un coup de dague dans le viſage d'un homme qui vous avoit gagné toutes vos eſpeces ? Cette ſeule action eſt plus criminelle que toutes mes fourberies, & ſi l'on

meam, majorumque relinquere coactus. Id. ibid. cap. 4. pag. 21.

[1] Cum Venetiis eſſem, Natali Virginis pecuniam alea amiſi, ſequenti die reliquum. Erat autem in domo colluſoris; cumque animadvertiſſem chartas eſſe adulterinas, pugione ipſum vulneravi in facie. Id. ibid. cap. 30. pag. 116.

vous avoit rendu justice, vous auriez été pendu, comme le fut votre fils, pour avoir empoisonné sa femme. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que vous accusiez de tyrannie les Juges qui l'avoient condamné, parce que vous croyiez que votre belle-fille, ayant fait cocu votre fils, il étoit en droit de lui expédier un passe-port pour ce Monde-ci. En vérité votre raisonnement étoit peu conséquent, & s'il étoit permis à tout cocu d'empoisonner sa femme, on verroit avant la fin de l'année presqu'autant de veufs en France, qu'il y a aujourd'hui de gens mariés. Mais, dites-moi, je vous prie, pourquoi dans l'horoscope que vous tirâtes de votre fils, & dans lequel vous lui parliez de tout ce qui devoit lui arriver, ne lui dîtes-vous pas un mot du genre de mort qui le menaçoit? Si vous en eussiez fait mention, peut-être n'eût-il point été pendu; il eût pris des précautions pour rendre fausses vos Prophéties, & il n'eût pas été aussi fou que vous le fûtes de vous laisser mourir de faim (1) pour ne pas survivre

[1] Voyez les Mémoires secrets de la République des Lettres, ou le Théâtre de la Vérité, Lettre huitieme, pag. 670.

au temps où vous aviez prédit votre mort. Je doute qu'en faveur de l'Aſtrologie, il eût voulu ſe faire pendre, & ne pas laiſſer vivre ſa femme. Allez, votre mort ſeule eſt une folie, qui ſurpaſſe de beaucoup toutes les miennes.

Je te ſalue, ſage Abukibak, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

LETTRE LXI.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

LA plus grande conſolation que j'aie, ſage & ſavant Abukibak, dans tous les malheurs qui m'arrivent, c'eſt de penſer à l'immortalité de l'ame. Ai-je quelque chagrin domeſtique, quelque maladie, auſſi-tôt je dis: " Ces maux " ſont paſſagers, il viendra un jour, " un temps heureux, où la félicité que " je goûterai, ne ſera plus troublée " par aucune infortune. Qu'eſt-ce que " cette vie, eu égard à celle qui nous " eſt réſervée en ſortant de ce monde? " Dès que mon ame ſera dégagée des " liens du corps, elle jouira de cet état

„ paisible, pour lequel elle a été véri-
„ tablement créée. Son exil finira bien-
„ tôt; peut-être sera-t-il terminé par
„ la maladie dont je suis attaqué.
„ Pourquoi donc me chrgrinerai-je
„ d'un mal léger & momentané, qui
„ doit me conduire à un bonheur éter-
„ nel?

Voilà comme je raisonne, sage & savant Abukibak, & je ne comprends point qu'il y ait des gens qui cherchent des raisons pour se persuader la mortalité de l'ame. Supposons qu'elle soit mortelle, je serois au désespoir de le savoir. Je ne trouve rien de si mortifiant, j'ose même dire de si cruel, que d'être assuré qu'on rentrera un jour dans le néant. Cette pensée ne peut flatter qu'un homme que les remords de sa conscience tourmentent sans cesse, & qui, songeant aux crimes dont il est coupable, sent qu'il ne peut en éviter la punition que par son anéantissement.

Lucrece raisonne fort mal, lorsqu'il dit que la crainte des Enfers fait l'inquiétude perpétuelle de la vie, parce qu'appréhendant les approches de la mort, les plaisirs les plus sensibles sont

imparfaits (1). Cette crainte n'effraie point les honnêtes gens, ils comptent ſur la bonté & la miſéricorde de Dieu; ils ſe répoſent ſur la pureté & l'innocence de leurs mœurs.

Que les Théologiens, qui ont perſécuté pendant leur vie un grand nombre de perſonnes vertueuſes, ſouhaitent dans le fond de leur cœur que l'ame ſoit mortelle, cela ne me ſurprend pas. Que les Prélats, qui ont fait ſervir leur rang & leurs revenus à contenter toutes leurs paſſions, à ſatisfaire leur haine, leur jalouſie & leur ambition, tâchent de ſe perſuader que la mort eſt la fin de l'eſprit, ainſi que du corps, il n'y a rien en cela de bien extraordinaire. Que les Souverains, qui ont tyranniſé leurs peuples, qui ſe ſont nourris du ſang de leurs ſujets, & déſaltérés de leurs larmes, ſoient bien aiſes que l'im-

[1] Et metus ille foras præceps Acherontis agendus
Funditus, humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia ſuffundens mortis nigrore, neque ullam
Eſſe voluptatem liquidam puramque relinquit.
Lucret. de Rerum Nat. Lib. III.

mortalité

mortalité de l'ame ſoit une chimere, cela eſt très-naturel. Que les Miniſtres d'Etat, qui ont abuſé de leur crédit, qui ont trompé leurs maîtres, qui ont volé & pillé les particuliers, ſoient charmés d'être anéantis entiérement à leur mort, c'eſt une ſuite néceſſaire de leur maniere de vivre. Mais qu'un honnête homme, qu'un Philoſophe, dont les jours ſe ſont écoulés dans la recherche de la vérité, qui a employé tous ſes ſoins à détruire la ſuperſtition, qui a démaſqué le vice, qui a honoré la Divinité & reſpecté ſon prochain, ſoit troublé par l'appréhenſion de la mort, la choſe n'eſt pas poſſible. Il regarde l'immortalité comme le bien le plus parfait, il goûte d'avance la ſatisfaction qu'il aura de jouir éternellement des biens qui ſont réſervés aux honnêtes gens.

" Les peines de l'Enfer, dit un des
„ plus illuſtres Philoſophes modernes,
„ ne regardant que les impies & les
„ ſcélérats, pourquoi doit-on chercher
„ à en détruire la croyance ? Il faut
„ plutôt s'efforcer de l'établir ſolide-
„ ment, afin qu'elle ſoit comme un
„ veautour qui ronge le cœur des cri-

» minels, & qu'elle les ſuive par-tout ;
» ainſi qu'une furie attachée à leur per-
» ſonne. S'ils veulent ſe délivrer de cet-
» te frayeur, s'ils ſouhaitent que la
» crainte des Enfers ne trouble point
» leur vie, qu'ils deviennent vertueux.
» Alors, bien loin que la croyance de
» l'immortalité de l'ame diminue leurs
» plaiſirs, elle ſervira à les augmenter ;
» ils craindront autant d'être déſabuſés
» de ſon immortalité, qu'ils ſouhaitent
» ſon anéantiſſement (1). » Si je me trompe, dit Ciceron, en admettant l'éternité future de l'ame, je ſuis charmé de me tromper, & je ne veux point me déſabuſer de mon erreur pendant que je vivrai. Lorſque je ſerai mort,

(1) Deinde, cum inferorum pœnæ, qualeſcumque eæ ſint, non niſi malos, improbos, injuſtos, ſceleſtos, attineant, quid neceſſe eſt illos eximi pœnarum hujuſmodi motu; cum hæc ſit qualis juſtitiæ pars, ut hocce immani quaſi vultare ſub pectore alto habitante tundantur; ac nulla ſit tam Ferra Erynnis, nulla ſit tam feralis Enyo, quæ adverſus illas invocanda non ſit quandiu illa patrant, ob quas pœnas metuunt? Quod ſi liberati hoc metu exoptant pravitatem igitur exuant, & à flagitiis deſinant. Philoſophiæ Epicuri Syntagana, cum Refutationibus &c. Per Petrum Gaſſendum, pag. 29. Edit. Hag. in 4.

l eſt vrai que l'ame périſſe, je ne aindrai point que les Philoſophes, ii ont ſoutenu cette opinion, & qui it terminé leur courſe, ſe moquent dé a fauſſe crédulité dans l'autre Mon- (1).

Aux réflexions de Ciceron, perniets, ge & ſavant Abukibak, que j'en oûte quelques-unes de Séneque. Ce iloſophe ſe plaint à un de ſes amis : ce qu'il l'avoit empêché de croire mmortalité de l'ame, en lui don- nt de fortes raiſons de ſa mortalité. Vous m'avez, lui dit-il, fait perdre tout le plaiſir que me donnoit un ſonge auſſi flatteur. C'étoit pour moi une ſatisfaction infinie de croire tout ce que diſent pluſieurs grands hommes de l'éternité de l'ame. Je goûtois avec douceur des opinions qui promettoient plutôt qu'ils ne les prouvoient (2).

(1) Si in hoc erro quod animas hominum immortales eſſe credam, libenter erro : nec mihi hunc errorem quo delector, dum vivo, extorqueri volo. n mortuus, ut quidam minuti Philoſophi cen- nt, nihil ſentiam, non vereor ne hunc errorem eum mortui Philoſophi derideant. Cic. de Senect. d finem.

(2) Quomodo molestum eſt jucundum ſomnium

Toutes les perſonnes, à qui la vertu ſera chere, penſeront de la même maniere que Ciceron & Séneque; & quand il ſeroit vrai que tout périt avec le corps, elles ne voudront point recevoir, tandis qu'elles vivront, un ſentiment auſſi mortifiant. Eſt-il rien en effet de ſi cruel que de penſer qu'on rentrera pour toujours dans le néant, qu'après avoir penſé & penſé d'une façon auſſi diſtincte & auſſi claire, on ſera à jamais privé de ces deux avantages? Il eſt des moments, ſage & ſavant Abukibak, où je ſuis ſi peu épouvanté de la mortalité de l'ame, qu'il faut, pour calmer la douleur que m'inſpire cette

videnti qui excitat, aufert enim voluptatem etiamſi falſam, effectum tamen veri habentem; ſic epiſtola tua mihi fecit injuriam. Revocavit enim me cogitationi aptæ tradituri, & iterum, ſi licuiſſet, ulterius juvabat de æternitate animorum quærere, imo mehercule credere. Credebam enim facilè opinionibus rem magnorum virorum gratiſſimam promittentium magis, quam probantium. Dabam me ſpei tantæ. Jam enim faſtidio mihi, jam reliquias ætatis infractæ contemnebam in immenſum illud tempus, & in poſſeſſionem omnis ævi tranſituris, cum ſubito experrectus ſum epiſtola tua accepta, & tam bellum ſomnium perdidi, quod repetam ſi te dimiſero & redimam. Seneca, Epiſtola CII.

penſée, que je recoure aux preuves de ſon éternité; que je les repaſſe dans mon eſprit, & que je m'en ſerve pour diſſiper, le plutôt qu'il eſt poſſible, un doute que je trouve cent fois plus capable de troubler les plaiſirs, que la crainte des ſupplices & des peines réſervés à ceux qui auront violé les principes de la juſtice & de l'équité.

Si les hommes, ſage & ſavant Abukibak, étoient perſuadés du dogme de la mortalité de l'ame, les Sciences & les beaux arts languiroient, ou plutôt ſeroient entiérement dans l'oubli. Nous vivrions preſque tous comme des bêtes, uniquement occupés du moment préſent; nous ne nous embarraſſerions guere de laiſſer après nous un ſouvenir illuſtre; car quoiqu'en diſent les Philoſophes qui ont écrit le plus opiniâtrement contre l'immortalité de l'ame, ce deſir ardent qu'ils avoient de tranſmettre leur nom à la poſtérité, eſt une des plus évidentes preuves de l'immortalité de l'ame. Si nous devions périr & être anéantis à la mort, il ſeroit impoſſible que notre eſprit pût former un deſir auſſi ardent de ſe perpétuer dans celui de tous les autres hommes.

Epicure, ce grand adverſaire de l'immortalité de l'ame, étoit en peine de ſa réputation; il travailla toute ſa vie pour faire paſſer ſon nom à la plus reculée poſtérité, & lorſqu'il étoit à l'article de la mort, il ſe conſoloit de quitter cette vie (1) par l'aſſurance qu'il avoit que ſes Ouvrages lui acqueroient une gloire éternelle.

Il faut donc avouer, ſage & ſavant Abukibak, que cet amour de l'immortalité eſt une paſſion, qui fait une impreſſion trop forte ſur l'ame pour qu'elle n'ait rien de réel. La plus belle, la plus ſenſible, & j'oſe ajouter la plus convaincante preuve de l'immortalité de l'ame, c'eſt l'idée que nous avons de l'immortalité: car il eſt conſtant que l'eſprit apperçoit cette immortalité, quoiqu'il ne la comprenne point clai-

(1) Voici les dernieres paroles du Teſtament d'Epicure. Cum ageremus vitæ beatum, & eundem ſupremum diem, ſcribebamus hæc: Tanta autem vis morbi urgebat veſicæ & viſcerum, ut nihil ad eorum magnitudinem poſſet accedere. Compenſabatur tamen cum his omnibus animi lætitia, quam capiebam memoria rationum inventorumque noſtrorum. Diogen. Laert. de Vita Philoſoph. in vita Epicuri. Lib. X. pag. 413.

rement; une conviction intuitive l'assure qu'il ne doit pas craindre d'être anéanti. Il est certains moments, où les plus grands Epicuriens abandonnent leur système; leurs ames se révoltent, malgré le joug où les fausses raisons & les préjugés les soumettent, contre un système, dont la suite est aussi mortifiante.

Spinosa, qui soutenoit avec entêtement la mortalité de l'ame, souhaitoit vingt fois dans la journée qu'elle pût être immortelle. Avide de gloire, & ambitieux d'acquérir une grande réputation, il pensoit sans cesse au bonheur dont l'esprit jouiroit, s'il étoit vrai qu'il pût être éternel. S'il crut qu'il périssoit avec le corps, ce fut beaucoup plus par prévention que par une conviction parfaite.

Les Philosophes Epicuriens prétendent que " si l'immortalité étoit le „ partage de notre ame, bien loin „ qu'elle soupirât de douleur dans le „ temps de sa dissolution, elle devroit „ au contraire regarder son départ „ comme un bonheur qui lui fournit „ le moyen de quitter, ainsi que le

„ ſerpent, une dépouille vieille & in-
„ commode (1) „. La crainte, ſage & ſavant Abukibak, que l'ame fait paroître en quittant le corps, eſt un ſentiment intérieur qui marque clairement ſon immortalité. Elle craint alors un paſſage qu'elle regardoit autrefois comme ſa fin; une idée de ſon éternité innée & attachée à ſon eſſence, ſe fait ſentir. Tel, qui pendant ſa vie ſe figuroit d'être convaincu que la nature de ſon ame étoit dans ſon ſang, & par conſéquent périſſable, tremble à l'heure de la mort & reconnoît combien il étoit peu aſſuré de ſon opinion. Les faux raiſonnements, les illuſions, les apparences fortes ſi l'on veut, s'évanouiſſent; il ne reſte que le ſouvenir des crimes & la crainte de la punition.

Je ſuis aſſuré, ſage & ſavant Abukibak, qu'il n'eſt aucun Epicurien qui meure parfaitement convaincu de ſes opinions. Spinoſa prouve cette vérité,

(1) --- Quod ſi immortalis noſtra foret mens.
Non jam ſe moriens diſſolvi conquereretur,
Sed magis ire foras, veſtemque relinquere ut anguis,
Gauderet, prælonga ſenex aut cornua cervus.
Lucret. de Rer. Nat. Lib. III.

il

il étoit en mourant ſi peu aſſuré dans ſes ſentiments, qu'il refuſa de voir aucun Miniſtre, par l'appréhenſion de montrer quelque foibleſſe & quelqu'incertitude ſur le ſyſtême qu'il avoit établi; mais il prenoit en vain ces précautions. Il ſentoit malgré lui des preuves de cette immortalité qu'il avoit combattue, & ſon doute étoit la premiere peine de ſes opinions.

Evitons donc ſoigneuſement, ſage & ſavant Abukibak, de donner quelque croyance à un ſyſtême qui ne peut nous rendre heureux, ni dans ce Monde-ci, ni dans l'autre. Quand il ſeroit vrai que nous ſerions dans l'erreur, nous ſerons après la mort dans le même état que les Epicuriens, & nous aurons pendant la vie joui d'une félicité & d'une ſatisfaction qui leur eſt inconnue.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE LXII.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE ne ſaurois approuver, ſage & ſavant Abukibak, la délicateſſe outrée de certaines gens qui condamnent les Hiſtoriens qui ont rapporté avec naïveté les débauches & les crimes de pluſieurs Princes, dont les vices ont étonné l'Univers. Je penſe que la deſcription des infâmies les plus criantes devient utile au bien de la Société, & qu'elle ſert de frein aux mauvais Souverains; il n'eſt point de Tyran qui ne craigne les reproches que lui fera la poſtérité, lorſqu'il voit les portraits odieux que Suetone & Tacite ont faits de quelques Empereurs Romains, & qui ne frémiſſe en examinant juſqu'à quel point il ſera déteſté.

Les Princes ne ſont pas les ſeuls à qui les deſcriptions vives & peu flattées ſervent utilement, les peuples peuvent en profiter beaucoup. Ils connoiſſent par-là combien grands ont été les maux de

plusieurs Nations, gouvernées par des Souverains injustes, cruels, lascifs, impudiques, & ils rendent graces à Dieu de celui qu'il lui a plu leur donner. S'il est bon, s'il est équitable, ils le servent avec plus d'amour & de fidélité; s'il n'a que des qualités médiocres, ou si les bonnes sont balancées par les mauvaises, ils supportent ses défauts avec patience, en songeant qu'il y en a eu qui ont été cent fois plus mauvais & plus mépriſables.

En soutenant, sage & savant Abukibak, que les Historiens rendent un grand service à la Société civile par les portraits odieux qu'ils font des vices & des débauches des Tyrans, je ne prétends point établir qu'il soit permis d'inventer des faits qui n'ont jamais eu aucune réalité, & qu'il soit équitable de surcharger ceux qui sont arrivés. Il s'en faut bien que ce soit-là mon sentiment, je soutiens au contraire, que lorsqu'on agit d'une maniere aussi peu sensée, on nuit au public, au lieu de le servir; car en se laissant emporter à une passion aveugle, & en prêtant des actions fausses à des personnes qui ne les ont jamais

commiſes, on diminue le crédit des Hiſtoriens ſages & impartiaux, & bien des gens peuvent ſe figurer que puiſqu'on a inventé des calomnies pour augmenter l'horreur qu'on avoit pour la mémoire d'un Prince, on peut agir de même pour fléchir celle d'un autre.

Je ne ſaurois par exemple, approuver bien des choſes qu'ont dit d'Eliogabale pluſieurs Hiſtoriens. Je ne doute pas un ſeul inſtant que ce Prince n'ait été un monſtre d'impudicité; mais je ne puis croire qu'il ait fait toutes les extravagances que Lampride, Spartian, Aurele, Victor, Eutrope & pluſieurs autres en racontent.

Deux raiſons me font ſoupçonner que la moitié des actions qu'on lui attribue, ſont outrées, & qu'en les rapportant, on a mêlé le faux avec le vrai. La premiere, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'un homme qui n'eſt pas entiérement fou, ait pu les commettre; la ſeconde, c'eſt que s'il les avoit exécutées, le peuple n'eût pas ſouffert qu'il les eût réitérées pluſieurs fois.

Pour mieux ſentir la vérité de mon raiſonnement, il ne faut que parcourir

:s folies qu'on attribue à Eliogabale, ɛ conſidérer en même temps que tous :s Hiſtoriens qui les rapportent, ne iſent point que ce Prince fût inſenſé. ls rejettent toutes les fautes ſur ſon mour outré pour les femmes, & ſur on caractere impudique. Comment uroient-ils pu faire paſſer cet Empereur our un fou, puiſqu'ils conviennent u'il ſut ſi bien ménager les troupes omaines & acquérir leur amitié, oit par les manieres généreuſes, ſoit ar le nom d'Antonin qui leur étoit exrêmement cher, & qu'il s'étoit donné ort à propos, qu'elles l'élurent pour eur Prince? Eſt-il probable de vouloir u'un homme qui n'obtient l'Empire ue par ſa politique, ſoit un homme rivé du ſens commun? Or, il faudroit qu'Eliogabale l'eût été, s'il avoit ait tout ce qu'on lui impute. Examinons quelques-unes de ſes actions.

On dit qu'il établit dans Rome un Sénat de femmes, qui décidoit de toutes les affaires qui concernoient le beau ſexe. Ce prétendu Sénat, dont les Hiſtoriens ont fait tant de bruit, pourroit bien n'avoir été établi que comme un

Tribunal dont la juriſdiction ne s'étendoit que ſur la galanterie. On en a vu de cette eſpece pendant long-temps en Provence, & la *Cour d'Amour* eſt connue de tous ceux qui ont une légere teinture de l'Hiſtoire. Je croirois donc aſſez volontier qu'Eliogabale avoit inſtitué un Sénat de femme, auquel les Ecrivains ont attribué bien des choſes imaginaires. Si cet Empereut eût été moins adonné à ſes plaiſirs, peut-être n'eût-on jamais parlé de ce Parlement féminin, que comme d'un badinage & d'une plaiſanterie. Voyons un autre fait.

On rapporte qu'Eliogabale ſe promenoit dans les rues de Rome dans un char, trainé par des lions privés. Cela me paroît très-poſſible, & de nos jours, ſans être Empereur ni Souverain, on voit à Londres & à Paris beaucoup de gens qui prennent plaiſir à ſe faire traîner par des gros dogues dans de petits chariots. Mais l'on ajoute qu'Eliogabale couroit ſouvent toute la ville dans un char auquel quatre femmes toutes nues étoient attelées en guiſe de juments, qu'il conduiſoit lui-même dans un état

aussi indécent. J'avoue que ce sont-là des Histoires auxquelles je n'ajoute foi qu'avec peine. Si l'on disoit simplement qu'il a fait une fois dans sa vie une pareille extravagance, je penserois qu'étant ivre, il n'est pas impossible qu'il se soit porté jusqu'à cet excès; mais l'on prétend qu'il étoit coutumier de faire ces sortes de promenades. Je demande ce que l'on diroit de tous les pays de l'Europe, où l'on a pour les Princes le plus profond respect, si l'on voyoit un Monarque nud dans un phaëton, courant les rues de sa capitale, traîné par deux Italiennes à croupe maigre & dure, ou par deux Flamandes à gros tetons & fesses tremblantes? Le peuple ne sortiroit-il pas de son aveuglement? Ne reconnoîtroit-il pas combien un Prince qui fait de pareilles infamies, est indigne de les commander? Ne se souleveroit-il pas? Je veux que la premiere fois sa surprise ne fût mêlée que d'indignation, il est certain que la seconde seroit bientôt suivie par la fureur, & qu'il lapideroit peut-être un impudique fanatique.

Les Turcs ont pour les Empereurs

une ſoumiſſion qui tient plus de l'eſclave que d'un ſimple ſujet ; cependant qu'arriveroit-il à un Grand-Seigneur qui ſe promeneroit dans Conſtantinople, traîné par des Géorgiennes toutes nues ? Je ſuis bien aſſuré qu'à ſa premiere ſortie dans un pareil équipage, les Janniſſaires lui ôteroient non ſeulement l'envie, mais même le pouvoir d'en faire une ſeconde.

Convenons donc, mon cher Abukibak, qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait quelque choſe d'outré dans le reproche que les Hiſtoriens ont fait à Eliogabale.

Celui d'avoir débauché une Veſtale me paroît beaucoup plus vraiſemblable. On a voulu cependant rendre cette action plus odieuſe qu'elle ne l'étoit ; car enfin, quelque crime qu'il y ait à ſéduire une Vierge, combien n'y a-t-il pas eu de gens dans ces derniers temps, qui ont abuſé de jeunes Nonains, auxquels on n'a point donné tous les noms injurieux qu'on a progigués à Eliogabale. Si cet Empereur n'eût pas eu le ſort de tous ceux dont on hait la mémoire, & on eût peut-être plaiſanté ſur

ſon crime, comme on a badiné ſur celui de pluſieurs Moines égrillards, qui ont fait ſervir maintes Religieuſes à la propagation du genre humain. Il y auroit un nombre de gens qui traiteroient de bagatelle la ſéduction de la Veſtale; & le pis qu'il pût en arriver à Eliogabale, ce ſeroit de donner matiere à quelque Poëte d'en faire un conte dans le goût de ceux de la Fontaine. Si l'on faiſoit des déclamations contre tous ceux qui ont obtenu des faveurs d'une belle recluſe, on verroit autant d'*invectives* & de *Philippiques*, qu'on voit de Livres myſtiques ennuyeux, & de Romans mal écrits.

On reproche encore à Eliogabale la ſomptuoſité & la profuſion dans ſes repas. Je conviens qu'il étoit extrêmement ſenſuel & voluptueux, je condamne ſa gourmandiſe, je la déteſte ſi l'on veut; mais je ne puis m'empêcher de rire des fables ridicules qu'on raconte à ce ſujet. On veut qu'il fit ſervir ordinairement à ſa table des pâtés de langues de Paons & de roſſignols; que ne diſoit-on, pour rendre moins abſurde un pareil conte, que du temps de ce

Prince les roſſignols étoient auſſi communs que les poules, & que charmés de l'honneur d'être mangés par un Empereur Romain, ils venoient de toute les parties de l'Univers ſe rendre à Rome? Cependant, quand on ſuppoſeroit qu'ils auroient eu cette attention, ils n'auroient, pu long-temps fournir à la quantité qu'il en falloit: il ne reſte d'autre reſſource que d'aſſurer que les langues de roſſignols croiſſent de nouveau, comme les herbes & les ſalades, lorſqu'elles avoient été coupées. *Des Pâtés de langues de roſſignols*! Grand Dieu! Si quelqu'un écrivoit aujourd'hui une pareille fable, & qu'il ne prît pas la précaution d'avertir qu'il n'exige d'autre croyance de ſes Lecteurs que celle qu'on donne à des Contes de Fées, que ne diroit-on point de lui?

Je ne m'étonne point que quelques Auteurs aient voulu nourrir Eliogabale de langues de paons & de roſſignols, puiſqu'ils ont fait donner aux lions de ce Prince des geais & des faiſans pour unique nourriture. Il falloit que ces lions euſſent peu d'appétit, ou il étoit

ſſi difficile de pourvoir à leur table, l'à celle de leur maître.

Les libertés qu'Eliogabale prenoit ec des bouffons & des farceurs qu'il tretenoit, ont été juſtement condani- es. Rien n'eſt plus indigne de la ma- té d'un Souverain, que de ſe faire ie occupation journaliere d'être le té- oin des extravagances d'une troupe : faquins, qui n'ont que le talent d'a- lir l'humanité & de la rendre mépriſa- e. Une bête ne cherche point à faire e une autre bête en ſe rendant ridi- ile : jamais l'on ne vit une âne, pour igner les bonnes graces d'un cheval, ire quelque ſaut comique, ou quel- ies grimaces riſibles. En blâmant les ouverains qui s'abbaiſſent juſqu'au oint de favoriſer les bouffons & les aladins, je prétends qu'on n'a pas é en droit de reprocher avec tant aigreur à Eliogabale ce qu'on a par- onné & toléré dans tant d'autres rinces.; car il n'agiſſoit point avec ces arceurs d'une maniere cruelle, telle que a été celle de Néron & de quelques utres Tyrans. Il ſe contentoit de ſe ivertir à leurs dépens par quelques plai-

ſanteries : quelquefois il leur faiſoit ſervir des mêts très-délicats, & peu de jours après, il les faiſoit aſſeoir autour d'une table où les mêmes mêts étoient repréſentés en marbre. Il obligeoit les bouffons à boire auſſi copieuſement que s'ils euſſent bien mangé, & qu'ils ſe fuſſent trouvés à un véritable feſtin. Je conviens qu'il y a dans ces actions peu de décence & de gravité, & qu'elles ſont même extravagantes; mais enfin le ſont-elles aſſez pour avoir occaſionné tout ce que l'on a dit d'Eliogabale? Combien de Souverains n'y a-t-il pas eu qui ont fait des choſes auſſi peu dignes de la majeſté de leur rang, & auxquels on les a pardonnées comme des ſaillies enjouées? On eſt même allé quelquefois juſqu'à leur accorder le nom d'aimable.

L'hiſtoire la plus ſurprenante qu'on ait écrite d'Eliogabale, & qui à mon avis doit être regardée comme une fiction de Poëte, plutôt que comme une choſe arrivée réellement, c'eſt l'opération qu'on veut que ce Prince ſe ſoit fait faire pour devenir femme. On prétend qu'il fit aſſembler les plus habiles

lédecins & Chirurgiens, & qu'il leur romit de grandes récompenſes, s'ils ouvoient changer ſon ſexe. Le miracle u'il exigeoit des diſciples d'Hypocrate, toit aſſez conſidérable pour devoir les ien payer, s'ils pouvoient réuſſir. Faire ne jeune pucelle d'un vieux débauché, 'eſt là une métamorphoſe aſſez difficie : cependant quelques Auteurs aſſuent qu'il y eut des Chirurgiens qui ntreprirent de l'exécuter ; mais que ce ut au grand détriment d'Eliogabale, uquel on ôta bien le ſexe maſculin, nais à qui l'on ne put jamais former le éminin. L'ouverture qu'on lui fit à la lace des parties qu'on avoit enlevées, yant fort mal réuſſi, il fallut qu'il prît atience, & que ne pouvant être femne qu'à demi, il ſe contentât déſornais de ſe donner le nom de Baſſiane, u lieu de celui de Baſſian qu'il portoit vant l'opération.

En vérité ne faut-il pas être bien imécille pour croire qu'un homme, qui, out vicieux qu'il eſt, n'eſt point privé lu ſens commun, aille ſe figurer de vouloir devenir femme, & ſe faſſe faire ne bleſſure auſſi infructueuſe & auſſi

inutile que celle qu'on veut qu'Eliogabale ait ordonné qu'on lui fît? Quoi! un homme qui aimoit si fort les *plaisirs* de l'amour, & qui se servoit si bien & si avantageusement du sexe masculin, aura livré à un rasoir tout le bonheur & la félicité de sa vie, uniquement par la fantaisie de ressembler à ces femmes qu'il chérissoit tant? Cela est absurde, je ne saurois croire ce que dise les Auteurs d'un fait aussi opposé à la raison, & j'ose dire, à l'évidence. Eliogabale s'habilloit souvent en femme, il se fardoit, & il imitoit toutes leurs manieres. Quelqu'un aura dit qu'il ne manquoit à cet Empereur pour être femme entiérement, que de se faire enlever les parties qui le faisoient homme. Un Ecrivain aura outré cette pensée, & d'un coup de plume il aura lui-même fait l'opération à Eliogabale. Dix autres Auteurs auront copié ce premier; voilà comme les mensonges se perpétuent.

Je te salue, sage & savant Abukibak.

LETTRE LXIII.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

TU penſes ſi ſagement, mon cher ben Kiber, que tu n'as point beſoin de mes avis pour te conduire. Souffres cependant que je te communique, non pas en maître, mais en ami, quelques réflexions que j'ai faites ſur les deſirs frivoles que forment preſque tous les hommes. Ils paſſent leur vie à ſouhaiter ce qu'ils n'ont point, & ne font aucun cas de ce qu'ils poſſedent. Il arrive que lorſqu'ils meurent, au lieu de dire qu'ils ont vécu, ils doivent dire qu'ils ont ſouffert, puiſque rien n'eſt plus dur que d'envier ſans ceſſe un bien qu'on ne peut obtenir.

Si nous réfléchiſſons ſur la plupart des choſes que nous deſirons, nous reconnoîtrons que ſi nos ſouhaits étoient accomplis, peut-être nous arriveroit-il autant de mal que nous eſpérons de bien. Nous nous trompons ſouvent ſur

nos propres intérêts, celui qui gouverne l'Univers, les connoît bien mieux que nous-mêmes. Réſigné, mon cher ben Kiber, à ſa volonté toute-puiſſante, je me ſoumets ſans peine à tout ce qui m'arrive. Je ſais que mes ſouhaits ne changeront point mon ſort, j'évite, autant que je puis, d'en former d'inutiles. Pour me fortifier & m'entretenir dans ces principes ſenſés, je repaſſe ſouvent dans mon eſprit qu'il n'eſt aucun bien qui ne pût m'être très-nuiſible dans la ſuite.

Ce que je dis paroît d'abord abſurde ou ſemble pour le moins un paradoxe des plus outrés; rien n'eſt cependant plus véritable. Qu'y a-t-il, par exemple, qui ſoit plus naturel que de regarder la ſanté du corps comme une choſe eſſentielle à la durée de la vie? Une conſtitution forte & vigoureuſe eſt pourtant moins avantageuſe qu'une médiocre, & ſujette de temps en temps à quelques incommodités. Hypocrate aſſure qu'il n'eſt rien de ſi dangereux que de jouir d'une ſanté trop parfaite (1),

(1) Habitus, qui ad ſummum bonitatis attingunt, periculoſi, Hipocras. Aphor. III. Sect. II.

parce

parce que la Nature ayant atteint le plus haut degré & ne pouvant aller plus loin, il faut néceſſairement qu'elle s'affoibliſſe, & qu'elle perde de ſes forces; & c'eſt ce qui cauſe ſes maladies promptes, dangereuſes, & ordinairement mortelles. Rarement voit-on un homme d'un tempérament délicat mourir de mort ſubite, & être ſujet à des apoplexies, ou à de pareilles incommodités. D'ailleurs, il ſemble que plus on a de la force & de la vigueur, moins on cherche à ménager ſa ſanté. Preſque toutes les perſonnes, qui pendant les premieres années ont été d'un tempérament robuſte, l'ont rendu plus foible que celui des gens qui n'avoient qu'une vigueur médiocre, parce que ces derniers ſont attentifs à ne rien faire qui puiſſe leur nuire. Ils craignent de n'entreprendre quelque choſe au-deſſus de leurs forces, ils veillent à leur conſervation, & vieilliſſent ordinairement davantage que ceux qui par leur bonne conſtitution paroiſſent ne devoir jamais mourir. Platon me paroît très-fondé, lorſqu'il a ſoutenu que les hommes les plus robuſtes n'étoient pas

les plus estimables; mais bien ceux qui possédoient les qualités de la beauté & de force dans un degré de médiocrité.

Puisque nous ne pouvons desirer la santé, sans courir le risque que l'accompliſſement de nos souhaits ne nous nuise, quel est le bien qui ne puisse nous devenir funeste? Parcourons les choses que les hommes souhaitent avec le plus d'ardeur, & nous trouverons par-tout des risques & des revers.

Un amant amoureux d'une maîtresse belle, aimable, spirituelle, est beaucoup moins tranquille & moins heureux qu'un autre qui n'est attaché qu'à une personne laide, ou d'une médiocre beauté. Il est accablé par le nombre de ses rivaux, qui tous envient son bonheur, & qui tâchent de le lui ravir, au lieu que l'autre jouit en paix de sa conquête.

Un mari est dans le même cas qu'un galant. Si son épouse est belle, chacun s'empresse d'en être écouté. La Fontaine a eu raison de dire que

Courage & beauté logent rarement enſemble.

Cependant chacun souhaite d'être

aimé d'une belle femme. Un homme à marier prie tous les jours le Ciel de lui deſtiner une compagne remplie de charmes, celui qui a épouſé une-femme laide, fait ſouvent des vœux pour qu'elle lui laiſſe par ſa mort le moyen d'en prendre une jolie. Il ignore ſon bonheur, il envie un bien dangereux, pire que le mal qu'il ſe figure de ſouffrir.

Une perſonne ſenſée, mon cher ben Kiber, ne ſera jamais fâchée d'être le mari d'une femme qui ne ſoit pas jolie, pourvu qu'elle n'ait rien de dégoûtant. J'ai été le témoin à ce ſujet de la ſage repartie d'un Philoſophe. Il avoit épouſé une jeune perſonne aſſez laide, un homme, la voyant pour la premiere fois dans une aſſemblée, & ne la connoiſſant point, s'adreſſa à lui pour ſavoir qui elle étoit. " Quelle eſt cette » femme ſi laide ? lui demanda-t-il : » C'eſt mon épouſe, répondit avec » beaucoup de ſang froid le Philoſo- » phe. Je ſuis charmé que vous ne la » trouviez pas belle ; j'aurai un rival » de moins. Je voudrois bien être aſſu- » ré que tout le reſte des hommes » penſât comme vous.

Convenons, mon cher ben Kiber, que ce mari raiſonnoit très-ſenſément, & que deſirer d'avoir une belle femme, ſouvent c'eſt ſouhaiter mille peines & mille inquiétudes. Pourſuivons l'examen des principaux ſouhaits des hommes.

Pluſieurs demandent au Ciel avec inſtance de leur donner des enfants. S'ils connoiſſent les obligations, les ſoins, les chagrins d'un pere de famille, ils béniroient ſouvent leur ſtérilité & celle de leur épouſe. Quel eſt le ſort d'un pere, à qui le Ciel donne un enfant enclin à des vices honteux? Quelle douleur ne reſſent-il pas des débauches & des crimes de ſon fils? Eſt-il d'état plus triſte que celui d'un chef de famille, qui, après avoir travaillé pour acquérir du bien à ſes enfants, voit qu'il n'a travaillé qu'à leur fournir les moyens pour être plus vicieux? Combien de peres n'y a-t-il pas, qui demandent à Dieu la mort d'un enfant qui les déshonore, ou qui cherche à les déshonorer?

Je voudrois bien que ceux qui ſouhaitent ſi ardamment d'avoir une nom-

breuſe famille, me diſent quelle aſſurance ils ont que leurs enfants ne leur cauſeront pas un jour les plus mortelles douleurs? Tel homme fait des neuvaines à tous les Saints & gagne toutes les Indulgences pour obtenir un fils, qui feroit trois pélerinages à pieds nuds juſqu'à S. Jacques de Compoſtelle, pour n'en point avoir, s'il connoiſſoit le caractere, l'humeur & la méchanceté de celui qu'il aura.

Il eſt peu d'hommes dans l'Univers qui ne deſirent les richeſſes. Ce ſouhait eſt encore plus général que celui d'avoir des enfants, ils eſt ordinairement cent fois plus pernicieux. Le préſent le plus nuiſible que le Ciel puiſſe nous faire, c'eſt de nous accorder de grands tréſors preſque toujours ſuivis de toutes les paſſions.

Ce marchand étoit ſenſé, lorſqu'il n'étoit riche que médiocrement. Il étoit occupé du ſoin de ſon commerce, il n'avoit point perdu le ſouvenir de ſon état, il vivoit comme il étoit décent qu'il vécût. Depuis qu'il a fait une grande fortune, non-ſeulement il ne connoît plus ſes parents & ſes anciens amis;

mais il ſe méconnoît lui-même. Il eſt occupé à ſe faire donner des ancêtres par quelqu'avide & affamé Généalogiſte, il ſe rend ridicule aux yeux de tous les gens ſenſés par les airs de grandeur qu'il affecte, & qui lui ſient auſſi peu qu'un harnois, garni d'or & de diaments à un âne. Il eſt inutile, non-ſeulement à ſa famille qu'il réduira bien-tôt par ſes folles dépenſes dans une ſituation très-triſte; mais encore à ſa patrie qu'il ſervoit utilement lorſqu'il n'étoit que ſimple marchand, en travaillant à l'augmentation du commerce.

Ce Gentilhomme, qui vivoit il y a ſix mois dans une terre dont le revenu ſuffiſoit à ſa dépenſe & à ſon entretien, vient de recevoir un héritage conſidérable. Il a quitté ſur le champ ſon ancienne & paiſible demeure, où ſes mœurs & ſa probité n'avoient rien à appréhender. Il eſt arrivé à Paris, y a pris de équipages, des domeſtiques, un hôtel, & une maîtreſſe qui va lui aider à manger les biens dont il a hérité; & lorſqu'ils ſeront entiérement conſumés, ceux qu'il avoit autrefois & qui lui ſuffiſoient, auront le même ſort; il ſera ré-

duit à l'aumône, pour avoir été trop riche. S'il avoit toujours eu un bien médiocre, il n'auroit jamais connu l'art & le moyen de se ruiner.

Ce Prêtre vivoit pieusement, lorsqu'il n'avoit qu'un simple Bénéfice. Depuis qu'il a été nommé à une Abbaye, ses mœurs sont changées. Il a quitté le Bréviaire pour le vin de Champagne, & le Missel pour la fillette. Quand il n'avoit qu'un revenu médiocre, il ne songeoit point à des plaisirs qu'il n'eût pu goûter; actuellement il en est entiérement occupé. A peine se souvient-il de son état: il veut du moins en rendre aimables & gracieuses toutes les fonctions, il dit encore la Messe deux ou trois fois l'année pour s'amuser.

Cet Evêque auroit été un excellent Prélat, s'il eût été nommé à un Evêché de huit mille livres de rente, éloigné de cent lieues de Paris. Il en a un de soixante ou de quatre vingt, qui n'est qu'à une journée de la Cour; il fixe son séjour à Versailles. Le successeur des Apôtres se fait courtisan: au lieu de prêcher & de donner des bénédictions dans son diocese, il fait de

compliments & des révérences dans l'anti-chambre du Miniſtre.

Les honneurs, les dignités ſont auſſi dangéreuſes que les richeſſes, & ne changent pas moins les inclinations & les mœurs. Voyons un Seigneur qui n'eſt que ſimple particulier à Paris, nous le trouverons doux, poli & civil. Examinons-le à Verſailles, où il devient eſclave du Miniſtre, ainſi que tous ceux qui ſont attachés à la Cour, il eſt ſouple, inſinuant & affable. Suivons-le dans ſon Gouvernement, où ſa charge lui donne le droit de commander, il eſt fier, hautain, impérieux, & à peine daigne-t-il parler à ceux qui l'environnent. Il joue à cinquante ou à cent lieues de Verſailles, le perſonnage d'un Roi de Théatre, auſſi parfaitement que le rolle d'eſclave lorſqu'il eſt ſous les yeux du Monarque.

Cet Officier étoit aimé des troupes loſqu'il n'étoit que Lieutenant-général, il en eſt haï depuis qu'il eſt Maréchal. Quelle eſt donc la raiſon de l'inconſtance des ſoldats? Le changement d'humeur & de caractere du Général. Le Bâton l'a rendu dur, fier, inſupporta-

ble

ble à tous ceux qui ſont obligés d'avoir affaire à lui ; il auroit toujours été aimé, s'il n'avoit jamais été Maréchal de France.

Un autre Lieutenant-général étoit eſtimé ; on le regardoit comme un homme capable de remplir les premiers emplois militaires ; on le citoit comme un des meilleurs Officiers de l'Europe ; le Prince, le miniſtre, la Cour étoient également prévenus en ſa faveur. Le Général en chef meurt, il lui ſuccede. Sa réputation tombe, ſon mérite s'évanouit : cet homme qu'on eſtimoit, perd la carte dans les moindres occaſions. Il croit toujours avoir le Prince Eugène à ſes trouſſes, une marche de quarante lieues eſt à peine capable de le raſſurer. Lui parle-t-on, il ne répond point ; lui demande-t-on ſes ordres, il pleure. Le Souverain eſt inſtruit de ſes pleurs, il en connoît tout le danger pour l'armée & pour le Royaume, il rappelle le Général, & lui permet de vivre tranquille à Paris, & de s'y amuſer à régler l'épaiſſeur & la hauteur des murailles des villes & des citadelles. Tandis que cet Officier

avoit occupé le ſecond rang, il avoi trompé l'Europe entiere, le Bâton d Maréchal de France a fait connoître que ſon véritable talent étoit celui d'o béir, & de ne jamais commander.

Plus je fais attention, mon cher ben Kiber, aux biens que nous deſirons ardemment, plus je me perſuade que nous devons craindre que la Providence ne contente nos ſouhaits téméraires. Laiſſons-la agir, ſans la fatiguer par nos demandes; elle ſait bien ce qu'il nous faut. Réfléchiſſons ſans ceſſe, pour modérer nos ſaillies d'ambition, que le Marchand, le Gentilhomme, le Prêtre, l'Evêque, le Courtiſan & le Guerrier, trouvent ſouvent leur malheur dans ce qu'ils penſoient devoir faire toute leur félicité.

Le Savant n'eſt pas exempt d'eſſuyer le même ſort, & la ſcience, mon cher ben Kiber, eſt quelquefois un préſent du Ciel auſſi nuiſible que les richeſſes. Spinoſa, Berigard, Vanin, Pomponace, & tant d'autres Philoſopes n'euſſent jamais donné dans l'Athéiſme, s'ils ne s'étoient appliqués à l'étude. Leurs connoiſſances ont été la cauſe de leur perte.

vanuerunt in cogitationibus ſuis,
ombien d'autres Savants ont été mal-
eureux par d'autres motifs ? Les uns
nt ſouffert toute leur vie, & ont été
ans la miſere. S'ils ſe fuſſent appliqués
toute autre choſe qu'à la lecture, ils
'auroient point été à la veille de mou-
r vingt fois de faim. Les autres ſe ſont
ttirés des ennemis redoutables ; ils
'ont pu dire la vérité, ſans révolter
ne foule de gens intéreſſés à ſoutenir
e menſonge. Si de Thou eût écrit une
iſtoire auſſi fauſſe, auſſi pitoyable, &
uſſi menteuſe que l'eſt la *Continuation*
e l'Hiſtoire d'Angleterre de Rapin-
hoiras ; jamais Jéſuite, Moine, ou
Jltramontain ne ſe fût aviſé de l'inju-
ier. Si l'Auteur des *Lettres Juives* n'eût
amais fait qu'une inſipide compilation
le gazettes, telle que celle que donne
ous les mois le compilateur de l'*Hiſ-*
oire de Dannemarc, jamais un tas de
rimauds & de barbouilleurs ne l'euſſent
nuyé de leurs fades & rampantes
apſodies. La réputation de Voltaire
ut la principale cauſe des ennemis
u'il eut.

Les talents ſont accompagnés de plu-

ſieurs choſes qui en diminuent le prix, ſur-tout aux yeux d'un homme qui aime la tranquillité. Il eſt quelquefois plus heureux d'être auſſi ignorant que l'Auteur des *Anecdotes Hiſtoriques & Littéraires*, que d'être auſſi ſavant que l'illuſtre Bayle. Ce dernier fut perſécuté pendant toute ſa vie; l'autre ruine des Libraires, tue les malades, accable le Public, & perſonne ne lui dit mot.

Je te ſalue, mon cher ben Kiber.

LETTRE LXIV.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſage* Ben Kiber.

LOrſque je réfléchis, mon cher ben Kiber, ſur la conduite de la plus grande partie des hommes, j'excuſe, & même peu s'en faut que je n'approuve les actions & la façon de penſer de quelques perſonnes, auxquelles on donne le nom de *Miſantropes*. Le reproche qu'on leur fait, eſt une eſpece d'éloge de leur vertu. Quel eſt le mortel véritablement vertueux, que les vices dont ce ſiecle eſt ſouillé, ne révoltent & ne rendent

ombre, chagrin & mélancholique? C'eſt en vain qu'on prétend que dans tous les temps les hommes ont été à peu près les mêmes, & qu'on ne voit dans celui-ci que ce qu'on a vu dans les autres. Je ſoutiens que les foibles mortels n'ont jamais été auſſi fous, auſſi inſenſés, auſſi vicieux & auſſi dignes de pitié qu'ils le ſont aujourd'hui. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il y eût dans toutes les nations beaucoup de gens qu'on appellât *Miſantropes*, pour qu'elles puſſent profiter des avis, des corrections, des plaiſanteries & des invectives de ces philoſophes mélancoliques.

Oui, mon cher ben Kiber, je ſuis fermement perſuadé que rien n'eſt ſi utile dans la Société civile qu'une bonne & nombreuſe quantité de *Miſantropes*; je les regarde comme les pédagogues & les précepteurs du genre humain. Une partie du monde étoit preſque tombée dans l'enfance, & l'autre dans la phrénéſie; il faut mener les hommes, ou comme des enfants, ou comme des phrénétiques. Les ſimples philoſophes, les Sages, les Savants ne ſont plus propres à leur ſervir de con-

ducteurs, & il eſt néceſſaire qu'il y ait des gens d'un caractere plus ſingulier, plus vif & plus violent. Les précepteurs ordinaires n'étant plus de ſaiſon, il ſeroit bon qu'il y eût des cenſeurs & des correcteurs plus ſeveres, en un mot des *Miſantropes*.

A quoi ſerviroient toutes les leçons de Séneque & d'Epictete auprès d'un Petit-maître? Pourroient-elles jamais le rendre ſenſé, & l'obliger à reſpecter le Public, & à ne point affecter de ſe rendre ridicule par des manieres auſſi extraordinaires que bizarres? Elles ne produiroient aucun effet ſur lui. Ces Philoſophes lui vanteroient en vain l'amour de la vertu, & lui peindroient veinement l'horreur du vice, il ſe moqueroit de leurs diſcours, les tourneroit en ridicule, & y répondroit peut-être en ſifflant, ou en chantant un air de quelque Opéra nouveau. Mais un *Miſantrope*, accoutumé à dire durement des vérités néceſſaires, eſt l'homme qu'il faut à un fat pour le faire rentrer en lui-même. "Vous avez, lui » dira-t-il, des manieres qui m'amuſent pendant un inſtant, & qui m'en-

» nuient enſuite. Elles ſont aſſez comi-
» ques pour exciter mes ris, mais trop
» fades pour pouvoir les faire durer.
» Vous n'êtes bon à voir qu'un mo-
» ment; encore faut-il que ce moment
» ſoit bien court. Voulez-vous, conti-
» nuera-t-il, que je vous parle franche-
» ment? Je m'étonne que vos pareils ne
» ſe ſoient pas encore aviſés de deman-
» der qu'on établît dans le Royaume des
» prix & des récompenſes pour ceux qui
» ſauroient ſe rendre les plus ridicules,
» comme on en a fondé pour ceux qui
» ſavent le mieux faire des compli-
» ments. A tout prendre, vos manie-
» res ſont bien auſſi ennuyeuſes que les
» trois quarts des Diſcours Académi-
» ques. Si l'on établiſſoit une aſſem-
» blée où l'on récompensât les airs af-
» fectés, les façons de penſer ſinguliè-
» res, je ne doute pas que vous ne fuſ-
» ſiez un des premiers à reſſentir les
» effets d'une Société auſſi utile. On
» couronneroit ſans doute en vous le
» mérite ſupérieur que vous avez de
» vous diſloquer ſucceſſivement tous les
» membres, de tordre la bouche, de
» rouler les yeux méthodiquement, de

„ parler ſans rien dire, de rire ſans ſujet,
„ de vous affliger ſans cauſe, & de men-
„ tir avec autant de confiance & de
„ hardieſſe, qu'un autre qui dit la vérité.

Ces plaiſanteries ſanglantes, mon cher ben Kiber, prononcées d'un ton moqueur, & tel qu'eſt celui d'un *Miſantrope*, font bien plus d'impreſſion, touchent & remuent bien plus le cœur, que les plus beaux diſcours Philoſophiques. Tous les Auteurs moraux, tous les Prédicateurs n'ont jamais guéri un Petit-maître de ſes folies & le *Miſantrope de Moliere* a plus fait de bien à la France que les *Sermons de Bourdaloue* & les *Caracteres de la Bruyere*: Puiſqu'une ſimple copie a produit tant de bien, que ne devroit-on pas eſpérer des originaux?

Les hommes agiſſent preſque toujours dans toutes leurs actions par cet amour propre qui eſt inné avec eux. La meilleure maniere de les corriger, c'eſt de bleſſer leur vanité, de rendre ridicules leurs vices & leurs paſſions, de leur mettre nuement & hardiment devant les yeux les défauts qu'on leur trouve. Perſonne ne s'acquite mieux de cela

u'un *Miſantrope*; perſonne n'eſt donc lus utile au bien de la Société.

Lorſque je vois de ces gens, qui, ſans 'embarraſſer de ce qu'on dira d'eux, ans craindre la haine de leurs conci- oyens, de leurs collegues, de leurs ca- arades, frondent, condamnent, mé- riſent hautement tout ce qui eſt réelle- ent mauvais; je crois appercevoir des lédecins, qui, au milieu d'une foule e malades qui refuſent de guérir par es moyens ordinaires, ont recours, our les ſauver, à la violence, & les orcent malgré eux de prendre les breu- ages exceſſivement mauvais au goût, ais qui rétabliront leur ſanté.

Que l'on condamne tant qu'on vou- ra le caractere des *Miſantropes*, je ſou- endrai toujours qu'il eſt preſque im- oſſible d'être parfaitement honnête omme ſans un peu de *Miſantropie*. egarderai-je comme une vertu la fer- le complaiſance d'un courtiſan, tou- ours prêt à approuver, non-ſeulement s ſottiſes de ſon Prince, mais encore elles de tous ceux de qui il attend uelque bienfait? Donnerai-je des ouanges à un jeune Abbé, avide d'ob-

tenir quelque Bénéfice, qui éleve juſques au Ciel les bêtiſes de ſon Evêque, qui loue en lui des vertus qu'il n'eut jamais, & qui nomme charité la prodigalité, la ſimplicité & l'ignorance; & zele divin, la colere & le fanatiſme? Approuverai-je la fade adulation d'un Magiſtrat, qui, pour élever la fortune de ſes enfants, n'oſe condamner les injuſtes manœuvres des Jéſuites, rend à la Société des honneurs dont elle ſait qu'elle eſt indigne, flatte ſes membres, & les appelle les défenſeurs de la religion; tandis qu'au fond du cœur ſa conſcience lui crie : *Que fais-tu, malheureux? Penſes-tu à ta conduite? Ignores-tu que tous les malheurs de la France ne ſont venus que par ceux que tu dis lui être ſi utile?* Non, mon cher ben Kiber, je ſens que ces différents caracteres me révoltent. J'aime cent fois mieux celui d'un *Miſantrope*, d'un homme dur, ſevere, impatient, impoli même, & bruſque ſi l'on veut; mais pourtant droit, ſincere, vertueux & incapable de mentir & de feindre.

Si dans les Cours des Princes il pouvoit s'y trouver un certain nombre de

Miſantropes, quel bonheur ne ſeroit-ce
as pour tout le peuple? Chaque Sou-
erain auroit des organes certains, par
eſquels il pourroit entendre parler la
érité. Un ſeul *Miſantrope* détruiroit
lans un moment le mal qu'auroient
u faire dans un mois cinquante lâches
latteurs. Les Miniſtres, les Magiſtrats,
es gens chargés des affaires tremble-
oient au nom du *Miſantrope* ſurveil-
ant. " Gardons-nous, diroient-ils, de
, malverſer dans nos fonctions. Rien
, ne peut arrêter ce terrible Oracle de
, la vérité. Bien-tôt il fera retentir ſa
, voix, & elle ira ſe faire entendre
, juſqu'au Trône; le Souverain ſera
, éclairci de nos manœuvres ſecrettes.
, Si nous ne craignons pas de violer les
, regles de la vertu & de la bienſéance,
, craignons du moins la lange du *Mi-*
, *ſantrope*; & ſi nous ne pouvons pas
, être réellement honnêtes gens, tâ-
, chons de ne rien faire qui lui faſſe
, ſoupçonner que nous ne le ſommes
, pas.

Quel malheur la France n'eût-elle
pas évité, ſi lorſque des courtiſans,
ntéreſſés à fomenter la guerre, perſua-

derent à François I. de passer dans le Milanès, un sage *Misantrope*, peu soigneux de plaire par de basses flatteries, n'eût désabusé ce Prince de vouloir passer les Alpes, & lui eût montré sans ménagement toutes les suites que pouvoit avoir son entreprise? Qu'un homme du caractere du feu Duc de Montausier eût été pour lors utile à sa Patrie!

Les *Misantropes* ne seroient pas moins utiles au bonheur des Princes qu'à celui des peuples: ils apprendroient aux courtisans & aux sujets qu'ils doivent être uniquement attachés à leurs Souverains, sans partager leur zele & leur service entr'eux & leurs ministres. Je me souviens à ce sujet d'avoir lu dans quelque endroit un trait bien beau & bien singulier d'un *Misantrope* de la Cour de Louis XIII. Cet homme, qui avoit une charge assez considérable à la Cour, n'avoit jamais voulu marquer la moindre attention pour le Cardinal de Richelieu. " Je ne le crains ni ne l'estime, „ disoit-il en parlant de ce Ministre. „ Je suis au Roi; je tâche de le servir „ le mieux qu'il m'est possible; je ne „ m'embarrasse pas de la haine, ou de

l'amitié des autres „. Une façon de ıſer auſſi ſinguliere piqua le Cardinal, ıi attiroit à lui le plus de perſonnes ı'il pouvoit, & qui n'épargnoit rien ur augmenter le nombre de ſes créa- res. Il fit propoſer par un de ſes fa- ris à ce *Miſantrope* que s'il vouloit i dire une fois ſimplement, " Mon- ſieur le Cardinal, je ſuis votre ſervi- teur, & je vous prie de m'accorder votre protection „, il auroit ſoin de fortune, & ſeroit véritablement de ; amis. A cette propoſition le " *Miſan- trope* répondit qu'il étoit au Roi, & point à M. le Cardinal; qu'il n'avoit beſoin d'autre protection que de celle de ſon maître, & que quant à l'amitié de ce Miniſtre, il en faiſoit ſi peu de cas, en égard à celle du Roi, que ſi ce Prince lui ordonnoit de tuer M. le Cardinal, il ne tarderoit pas un quart d'heure à l'expédier „. La ſeule *Miſantropie* peut-être capable d'inſpirer des ſen- nents auſſi fiers, auſſi nobles & auſſi ſintéreſſés. Je le répete encore, mon er ben Kiber, pour être parfaitement nnête homme, il faut être un peu *iſantrope*.

Au reſte, par le nom de *Miſanthrope*, je n'entends point un phrénétique inſupportable à lui-même & à tout le genre humain, qui hait les hommes, parce qu'ils ſont hommes. Je veux que le ſage mélancolique dont je parle, déteſte les vices, plaigne les vicieux, & qu'en les reprenant, il ait pour but de les corriger. Entre un *Miſanthrope*, tel que celui que nous dépeint Moliere, & ce fanatique Athenien dont Plutarque fait mention, il y a une différence bien grande. C'eſt à tort qu'on donna à Timon le nom de *Miſanthrope*, on devoit le nommer *la Bête féroce* ou l'*Ours enragé*. Doit-on encore regarder comme homme celui qui a plus de férocité que le lion le plus farouche, & de cruauté que le tigre le plus altéré de ſang? Le monſtre humain dont nous parlons, demeuroit ſeul dans une maiſon de campagne auprès d'Athenes; il n'alloit dans cette ville que pour parler à Alcibiade. Pluſieurs perſonnes s'étonnant de la préférence qu'il donnoit à ce jeune Grec ſur tous les autres hommes, lui en demanderent la raiſon. « Je parle, leur répondit-il, quelque-

» fois à Alcibiade, prévoyant les grands
» maux qu'il cauſera un jour aux Athé-
» niens. J'aime ſon caractere, parce
» qu'il produira des troubles dans la Ré-
» publique : ce n'eſt pas Alcibiade que
» je chéris dans Alcibiade, c'eſt le boute-
» feu & l'incendiaire de la Grece.

La haine de Timon pour ſes compatriotes lui faiſoit goûter avec plaiſir tout ce qui pouvoit leur être nuiſible. On raconte que dans le jardin de ſa maiſon de campagne il y avoit pluſieurs fourches, auxquelles ceux que le déſeſpoir forçoit à ſe donner la mort, alloient ſe pendre ordinairement. Ayant deſſein de faire abattre ces fourches, & voulant faire élever un bâtiment au lieu où elles étoient, il alla auparavant à Athenes, & convoqua le peuple dans la place publique. Les Grecs ſurpris d'une pareille nouveauté, accoururent en foule, ils furent mal payés de leur curioſité. Timon leur annonça qu'ayant réſolu d'abattre les fourches de ſon jardin dans quelque temps, il les en avertiſſoit, afin que ſi quelqu'un d'entr'eux avoit envie de ſe pendre, il ſongeât à n'en perdre pas l'occaſion. Après

cette belle & pathétique harangue, il congédia ſes auditeurs. S'ils euſſent bien fait, ils l'auroient empêché d'en faire une ſeconde dans le même goût, & l'euſſent lapidé dans le même inſtant.

Il eſt des monſtres d'inhumanité, qu'il faut étouffer le plutôt qu'il eſt poſſible, dans la crainte qu'ils ne communiquent leur venin & leur caractere à des perſonnes qui ne ſont déja que trop enclins au mal par leur tempérament. L'eſprit de la plupart des hommes ſe porte aiſément à l'extrême, il ne ſeroit pas étonnant que l'on eût vu dans l'ancienne Grece une Secte de phrénétiques, tels que l'étoit Timon. Que ne devoit-on pas craindre, lorſqu'on faiſoit attention à l'établiſſement de la Secte des Cyniques? Après qu'il s'étoit trouvé des gens aſſez fous, aſſez inſenſés pour pratiquer hautement, & à la vue de tous le Public, les actions les plus infames, il n'étoit pas impoſſible qu'il ne ſe formât quelque Société, compoſée de gens qui ſe ſeroient déclarés hautement ennemis mortels de tous les hommes, & qui ne

leur

leur auroient parlé que pour les exhorter à ſe pendre le plutôt qu'il leur ſeroit poſſible.

Convenons donc, mon cher ben Kiber, que ſi les Athéniens avoient agi ſagement, ils euſſent puni de mort la harangue impertinente de Timon. Avouons auſſi qu'entre un furieux tel que lui, & un *Miſantrope*, il y a une différence infinie. Il haiſſoit les hommes; l'autre ne hait que leurs défauts. Nous ſerions très-heureux, judicieux ben Kiber, ſi nous pouvions avoir pour ami quelque ſage *Miſantrope*, qui ſans aucune compliſance nous reprît de nos fautes, & nous foçât de nous en corriger.

Je te ſalue, porte-toi bien, & aimes toujours la probité & la ſincérité.

LETTRE LXV.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

JE penſe, ſage & ſavant Abukibak, ainſi que toi, qu'il n'eſt rien de ſi utile au bien de la Société, au bonheur des

peuples & à la fortune des Souverains que ces hommes rares & presque divins, dont rien ne peut ébranler la fermeté, & auxquels l'aveugle Public a donné mal à propos le nom de *Misantrope*.

Tel est le sort des véritables Sages, leurs plus belles actions ne sont souvent approuvées d'aucun particulier; ils n'en doivent espérer d'autre récompense que la douce satisfaction de faire le bien, qui est le payement des grandes ames, & le prix que la vertu est toujours sûre d'obtenir. Il arrive même quelquefois que la vérité se fait jour, perce le nuage qui l'environne, & que le Public reconnoît enfin que ce qu'il appelloit dureté, férocité, entêtement, étoit fermeté d'ame, intrépidité, grandeur de courage, & mépris généreux des honneurs qu'on ne pouvoit conserver que par la perte de sa sincérité & de sa candeur. Quelle gloire ne fut-ce point à Guillaume du Vair de se voir rendre les sceaux qu'on lui avoit ôtés une année auparavant, pour n'avoir jamais voulu sceller des Lettres de Duc & Pair pour le Maréchal d'An-

ere, ni une abolition pour un de ſes Gentilshommes?

Les Courtiſans, fermes, ſinceres & véridiques, ſont d'autant plus reſpectables, qu'à la Cour les diſcours libres ſont d'auſſi grands crimes que les actions les plus énormes. Combien de favoris n'a-t'on pas vus, & ne voit-on pas encore tous les jours, diſgraciés pour un ſeul mot? Les Princes ſont ordinairement plus ſenſibles aux paroles qu'aux actions, ils pardonneront qu'on les ait mal ſervis dans pluſieurs occaſions, & ils ſe ſouviendront éternellement qu'on ait oſé une ſeule fois leur faire ſentir leurs défauts.

Il ſéroit à ſouhaiter, ſage & ſavant Abukibak, pour le bonheur du Public, qu'il y eût de vertueux *Miſantropes*, non-ſeulement parmi le peuple & parmi les Seigneurs; mais encore chez les Savants. Rien ne ſeroit auſſi utile que quelques Hiſtoriens, qui, ſans craindre la perſécution qu'ils s'attireroient, oſeroient écrire conformément à la vérité, & peindre au naturel les actions des hommes vivants. Sans doute cette noble liberté produiroit un excellent effet.

Les vicieux, ſe voyant ſi hideux dans leurs portraits, auroient honte d'eux-mêmes, changeroient de conduite, & prendroient d'autres ſentiments. Quelle que ſoit la puiſſance des grands Seigneurs, pour éviter la douleur qu'ils ſentiroient d'être démaſqués aux yeux de l'Univers, ils n'auroient d'autre moyen que celui de ſe faire eſtimer : ce ſeroit vainement qu'ils voudroient recourir à la défenſe des Livres qui les flétriroient. Condamner un Ouvrage, c'eſt en augmenter le prix : il n'eſt pas de meilleur expédient pour en accroître le débit. Je vais encore plus loin, & je dis, ſage & ſavant Abukibak, que les perſécutions que ſouffre un Auteur pour avoir écrit la vérité, ne ſervent qu'à le rendre plus illuſtre & plus eſtimable.

S'il eſt facile aux Grands de faire périr ceux qui oſent écrire contre eux, il n'eſt pas en leur pouvoir de traiter les Livres de la même maniere que les Auteurs, & de les proſcrire également. Se flatteroient-ils d'avoir plus de pouvoir & de bonheur que ceux qui mirent Rome dans les fers ? Ce que dit Paten-

ulus à Marc Antoine s'adreſſe direc-
ement à eux; ils devroient avoir ſans
eſſe préſente à l'eſprit l'apoſtrophe
e ce fameux Hiſtorien. Tu n'as rien
ait, dit-il à ce Triumvir; non, dis-
, tu n'as rien fait, en payant le meur-
rier qui a coupé la tête à Ciceron,
fermé pour toujours la bouche à ce
livin Conſul qui défendit pendant ſi
ong-temps le ſalut public, & celui des
articuliers. Tu lui as ravi une vie pleine
e chagrins, une vieilleſſe languiſſante,
es jours, qui ſous ton empire lui euſ-
ent été auſſi à charge, que ſa mort
ſt honorable ſous ton Triumvirat.
Mais bien loin de lui ravir la gloire de
es actions & de ſes plaidoyers, tu l'a
ugmentée: cet illuſtre Conſul vit, &
vivra éternellement dans la mémoire
de tous les ſiecles. La poſtérité admirera
avec étonnement ſon éloquence, elle
chérira les diſcours qu'il a faits contre
toi, pendant qu'elle déteſtera le meur-
tre que tu as commis, & le genre hu-
main périra plutôt que le nom & la
réputation de ce grand homme (1).

(1) Nihil tamen egiſti . . . nihil, inquam, egiſti, mercedem cæleſtiſſimi oris & clariſſimi capitis

Convenons donc, ſage & ſavant Abukibak, que s'il y avoit des Hiſtoriens intrépides & ſinceres, le ſeul moyen que les Grands auroient pour éviter de ſe voir peints auſſi mauvais qu'ils le ſont, ſeroit de devevenir ſages & vertueux. De quelle utilité par conſéquent ne ſeroit-il pas qu'il y eût dans chaque pays trois ou quatre ſavants *Miſantropes* qui vouluſſent ſe charger du ſoin d'écrire l'Hiſtoire ? Les gens de bien jouiroient d'avance pendant leur vie, de la réputation qu'ils auroient

obſciſſi numenando, auctoramentoque funebri ad Conſervatoris quondam Reipublicæ tantique Conſulis invitando necem. Rapuiſti tu M. Ciceroni lucem ſollicitam; & ætatem ſenilem, & vitam miſeriorem te Principe, quam ſub te Triumviro mortem. Famam vero, gloriamque factorum atque dictorum adeo non obſtuliſti, ut auxeris. Vivit, vivetque per omnem ſæculorum memoriam: dumque hoc, vel Sorte, vel Providentia, vel utrumque conſtitutum rerum naturæ corpus, quod ille pœne ſolus Romanorum animo vidit, ingenio complexus eſt, eloquentia illuminavit, manebit incolume: comitem ævi ſui laudem Ciceronis trahet, eminiſque poſteritas illius in te ſcripta mirabitur, tuum in eum factum execrabitur, citiuſque in Mundo genus hominum quam ea cadet. A. Vell. Paterculi Hiſtoria Romana. Lib. II. Cap. LXVI, pag. 299.

ans les ſiecles futurs, & les méchants, es fourbes & les tyrans ſeroient châtiés ès aujourd'hui de leurs forfaits & de eurs crimes, dont leur rang & leur aiſſance les aſſurent de l'impunité.

Je ſuis certain qu'il n'eſt perſonne, uelque endurci qu'il ſoit dans ſes vices, ui ne fût au déſeſpoir de connoître u'il paſſeroit à la poſtérité pour être uſſi fourbe & auſſi cruel que Tibere, uſſi ſcélerat que Néron, & auſſi imudique qu'Eliogabale. Rien ne pouroit garantir de ce ſort les Souverains, 'ils reſſembloient à ces Princes, & u'il y eût des Hiſtoriens du caractere ue je demande. Car enfin comment eroit-on pour arrêter leur plume, & our effacer ou obſcurcir les portraits u'ils traceroient?

Les Tyrans & les Monarques injuſtes ſe flattent en vain, s'ils eſperent que les édifices ſuperbes, les Mauſolées & les Epitaphes peuvent les mettre à l'abri des reproches qu'on eſt en droit de leur faire, lorſque l'Hiſtoire ne rend pas bon témoignage de leurs actions? Pour ſavoir ſi un Prince a aimé la juſtice, a protégé & chéri ſes ſujets, on ne va pas

consulter les Vers qu'un Poëte, payé pour mentir, a composés à la louange de mille vertus imaginaires, & qu'un Courtisan, vil esclave des défauts de son maître, a fait graver sur la base ou le frontispice de quelque monument. Jamais personne ne s'avisa de prendre les informations de la vie & du regne d'un Souverain, aux Epitaphes de son Mausolée; les tombeaux superbes ne servent au contraire, qu'à augmenter le mépris qu'on a pour ceux qu'ils enferment, lorsqu'on vient à penser combien ils étoient peu dignes de recevoir un pareil honneur. On dit à peu près d'eux ce que disoit Charles-Quint au Prieur d'un Couvent, voyant le magnifique sépulcre d'une Dame, qui passoit pour n'avoir pas été assez dévote pendant sa vie, „ C'est assez de la pénitence „ qu'elle a faite dans l'autre monde. „ Changez la de place, & mettez-la „ dans quelque endroit où elle ne soit „ point apperçue, afin que le Public „ oublie des choses dont ce tombeau „ le fait ressouvenir incessamment. „

Supposons pour un instant, sage & savant Abukibak, qu'il fût vrai, comme

me il ne l'eſt pas, que les édifices, les Mauſolées, les Epitaphes, les Inſcriptions puſſent ſervir à la gloire des Princes, ce ſecours ſeroit bien foible pour parvenir à l'immortalité, eu égard à celui qu'on peut retirer de l'Hiſtoire. Combien de monuments n'ont point été détruits & renverſés de fond en comble, ou pour mieux dire, combien peu en reſte-t-il depuis les Tite-Live, les Saluſte, les Suetone, les Paterculus, &c.?

Un Prince, qui ne fonde ſa réputation & qui ne met ſa gloire à l'abri des reproches que par les ſtatues & les bâtiments, établit ſes eſpérances ſur des choſes bien fragiles & bien périſſables. Souvent le même jour qui met un Souverain au tombeau, voit briſer toutes ſes ſtatues. Pline, parlant de celles qu'on avoit dreſſées à Domitien, & qu'on renverſa après ſa mort, rapporte que le peuple prenoit plaiſir à les mettre en pieces à coups de hache, comme ſi chaque coup leur eût fait de la douleur. Quelle étoit la folie du Pape Paul IV. qui regardoit comme une marque certaine de l'amour du peuple Romain, le

ſtatue qu'il lui avoit élevée! A peine fut-il mort, qu'il la renverſa, la mit en pieces, & lui fit les plus ſanglants outrages, pour ſe conſoler de ne pouvoir en accabler l'Original qu'elle repréſentoit.

Qu'on examine attentivement, ſage & ſavant Abukibak, ce qui apprécie véritablement les vices & les vertus des Grands, on verra que la ſeule Hiſtoire jouit de ce droit; elle eſt le juge ſouverain des actions des Rois, ainſi que de celles des ſimples particuliers. Je ſais qu'on pourra objecter qu'un Prince trouveroit le moyen de rendre inutile, ou du moins de diminuer l'autorité des Hiſtoriens véridiques, en leur en oppoſant d'autres qu'il payeroit, & qui écriroient en ſa faveur. A cela je réponds qu'il ſeroit très-aiſé à la poſtérité de décider du mérite de ces différents Auteurs, & que ceux qui vivroient de leur temps, ne ſeroient point la dupe de ces Hiſtoriographes gagés. On ne l'eſt point actuellement, où ils le ſont généralement tous; que ſeroit-ce donc lorſqu'il y auroit des gens qui releveroient hardiment leurs menſonges & leurs bévûes? Tous

les hommes, dit Amelot de la Houſſaie dans un Livre imprimé à Paris avec Permiſſion (1), tous les hommes, particuliérement ceux de l'Europe, comme plus rafinés & plus verſés dans les Sciences que les autres peuples, ont aujourd'hui une ſi méchante opinion de la conduite des Princes, qu'ils ne croient rien de tout ce que l'on dit, où l'on écrit à leur louange; & cette impreſſion s'eſt ſi bien enracinée dans le cœur & dans l'eſprit des peuples, que ſi S. Paul vivoit parmi nous, & qu'il s'aviſât de parler ou d'écrire de la ſainteté véritable de quelque Prince, il ne trouveroit pas un ſeul homme qui voulût l'en croire. Et pourquoi cela? En voici la raiſon. Aujourd'hui, non-ſeulement le monde civiliſé, mais même le menu peuple ſait & connoît par expérience qu'il eſt défendu d'écrire la vérité quant aux actions des Princes, & que ceux qui le font en ſont punis. Ainſi les peuples, perſuadés de la rigueur de ces défenſes, ne peuvent pas manquer de s'imaginer

[1] Tacite, avec des Notes Politiques & Hiſtoriques, par Amelot de la Houſſaie, Tom. II. pag. 184. de l'Edition de Paris, en 1724.

que toutes les louanges que les Hiſtoriens donnent aux Princes, ſont des flatteries, *parce que*, diſent-ils, *la crainte des peines ordonnées par les Princes, ôte la liberté d'écrire autrement* : au lieu que s'il étoit permis de mêler les drogues, & de faire infuſer deux onces de venin avec trois cents livres de ſucre, c'eſt-à-dire, de publier parmi beaucoup de perfections quelques défauts qui ſont publics, chacun ajouteroit foi à tout le reſte, & croiroit le Prince doué de toutes les vertus dont le loueroit un Hiſtorien, qui remarqueroit en lui quelque vice ordinaire.

Selon ces ſages & véritables maximes, les Hiſtoriens ſinceres, & les ſavants *Miſantropes* ſeroient très-utiles aux bons Princes, que le Public aveugle ne diſtingue point aſſez des mauvais; & puiſque les louanges qu'on donne aux Grands, ne paſſent pour véritables que lorſqu'elles ſont mêlangées de quelque blâme, il ſeroit avantageux pour ceux chez qui les vertus l'emportent de beaucoup ſur les vices, qu'on pût parler hardiment de leurs défauts légers pour conſtater la réalité de leurs excellentes

ıalités, qui ſans cela paſſent pour ima-
naires, ainſi que celles de tous les au-
es Princes, que des Ecrivains flatteurs
: manquent jamais d'élever juſqu'au
iel.

Quel riſque eût couru Henri IV. de
rmettre qu'on écrivît pendant ſa vie
n Hiſtoire avec toute la ſincérité poſ-
ble? Les petites fautes qu'on lui eût
prochées, n'euſſent ſervi qu'à relever
luſtre de ſes éminentes vertus; elles
ıroient ſervi d'ombre au tableau, &
ıſſent donné plus de brillant & plus de
lief à la beauté de ſon caractere. Sans
oute qu'il eût été charmé de voir com-
ıent la vérité le peignoit aux ſiecles
ıturs, & qu'il ſe fût applaudi du peu
e priſe que la critique la plus ſevere
voit ſur lui. Il n'eût point haï le ſin-
ere Hiſtoriographe de ſon regne, il au-
oit penſé que rien ne tourne plus à la
loire d'un Héros, que d'honorer le mé-
te par-tout où il ſe trouve, fut-ce mê-
ıe chez des ennemis.

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukikak,
e te ſouhaite une parfaite ſanté.

LETTRE LXVI.

Ben Kiber, *au ſage Cabaliſte* Abukibak.

JE ſuis ſouvent mortifié, ſage & ſavant Abukibak, & je déplore les malheurs & les infortunes de l'humanité, lorſque je réfléchis aux excès où ſe ſont portés quelques hommes, nés pour le malheur des autres. Il eſt tel Prince, ou tel Miniſtre, qui lui ſeul a plus fait de mal au genre humain que toutes les bêtes farouches n'ont pu lui en faire depuis la création du Monde.

Tous les tigres, tous les lions & tous les ours de l'Univers n'ont pas fait périr la centieme partie des hommes que Néron fit mourir. Dis-moi, ſage & ſavant Abukibak, un lion s'aviſa-t-il jamais, preſſé par la faim, de ſauter ſur un autre lion, & de le dévorer pour ſe raſſaſier? On voit tous les jours des hommes immoler d'autres hommes à leur ambition, à leur vanité, à leur avarice; & ils font pour contenter leurs paſſions, ce que les bêtes n'oſent faire ur conſerver leur vie.

Ce n'eſt pas ſeulement ſous des ty-
ans que l'on a vu des Nations entieres
longées dans les plus grandes infortu-
es, bien des Princes auxquels la poſté-
té a donné de grandes louanges, ont
ait quelquefois autant de maux que les
lus cruels. Néron brûla Rome pour
ontenter ſon humeur barbare, Jules
Céſar remplit de ſang & de carnage
out l'Empire Romain pour ſatisfaire
on ambition. Qu'importe-t-il aux hom-
nes qui périſſent, que leur perte ſoit
auſée par un principe, ou par un autre?
Tout ce qui tend à les détruire leur
paroît avec raiſon également odieux.

Une province ruinée & ſaccagée par
n ambitieux Conquérant, ne pourra-
-elle pas le placer parmi ces monſtres
l'inhumanité qui naiſſent pour le mal-
heur du genre humain? Un homme eſt-
il en droit d'en faire périr un million
d'autres pour montrer ſon pouvoir?
Dans quel principe du droit naturel
trouve-t-on que pluſieurs perſonnes doi-
vent être immolées à l'ambition, ou
plutôt à la folie d'une ſeule? Tous ces
prétendus Héros, à qui l'aveuglement
des foibles mortels a donné le nom de

Grand & de *Conquérant*, ne paroiſſent guere plus reſpectables aux yeux d'un Philoſophe, que les Nérons & les Caligulas. La différence qu'il y a entr'eux, c'eſt que ces deux Empereurs Romains ne faiſoient périr que leurs ſujets, & que les autres ont détruit les leurs & ceux des Princes leurs voiſins.

Un Monarque qui fait la guerre pour défendre ſes Etats, pour ſoutenir les droits & les privileges de ſes peuples, eſt un ſage pere de famille qui la garantit, qui la protege, qui la met à couvert de la haine de ſes ennemis. Un Roi qui ne cherche qu'à ſatisfaire ſon ambition, qui fuit la paix uniquement pour le plaiſir de faire la guerre, eſt un fléau plus cruel que la peſte & la famine. On peut ſe garantir de la diſette, en cherchant du bled dans les autres pays; on évite les maladies contagieuſes, en fuyant les lieux où elles ſont: mais un Prince ambitieux eſt un torrent que rien ne peut arrêter, & qui ſubmerge tout ce qu'il trouve dans ſa courſe. Alexandre alloit perſécuter les hommes juſqu'au bout du Monde; Charles XII. imitoit aſſez ce Roi Macédonien.

i le Ciel n'eût pas eu pitié des Moſcovites, peut-être eût-il été juſques dans e fond de la Sybérie, pour avoir le plaiir d'y maſſacrer des hommes. Plus il en ût immolé, & plus les imbéciles peules lui euſſent donné des titres auguſtes.

Il ſemble que les hommes ayent attaché le nom de *Grand* aux Monarques ui font périr deux millions d'hommes. Ceux qui ne détruiſent pas le genre humain, n'obtiennent que le nom de *Juſte* : funeſte & bizarre coutume! uite fatale des préjugés! Les Souverains qui ſont véritablement grands, ne paſſent qu'après ceux qui n'ont d'autre vertu que celle de ſervir utilement la vengeance celeſte, & de ſuppléer au défaut de la peſte & de la famine.

L'ambition des Conquérans n'eſt pas le ſeul défaut des Souverains qui tendent directement à la ruine des ſociétés & à la deſtruction du genre humain, l'avarice fait quelquefois d'auſſi grands maux que la guerre la plus cruelle. Il vaudroit même beaucoup mieux que certains Princes fiſſent périr la moitié de leurs ſujets dans une bataille, ou dans un ſiege, que de les forcer à mou-

rir d'inanition. La mort d'un ſoldat a quelque choſe de doux : il n'en ſent ni les apprêts, ni les rigueurs. *Les plus mortes mort*, dit Montagne, *ſont les meilleures* (1). C'eſt d'un payſan qui languit ſous le poids d'un travail pénible, qui tâche inutilement de pouvoir gagner ſa vie à la ſueur de ſon front, qui, après avoir forcé la terre par ſes ſoins & par ſes peines à produire des récoltes abondantes, voit ſes récoltes devenir le butin d'un Souverain avide, ſans qu'il lui ſoit permis d'en conſerver aſſez pour prolonger ſes jours ; la mort, dis-je, de ce payſan eſt cent fois plus cruelle que celle du ſoldat.

Si le Conquérant, ſage & ſavant Abukibak, ne paroît aux yeux d'un Philoſophe que comme un lion furieux, affamé de carnage, le Souverain avare, avide du bien de ſes ſujets, rempliſſant ſes coffres des dépouilles de cent mille familles ruinées, s'y préſente ſous la figure d'une harpie qui fond ſur les fruits & ſur les viandes des Troyens. Ils cherchent en vain à ſe mettre à l'abri de l'a-

[1] Montagne, Eſſais, Livre II, Chap. IX, p. 157.

idité de ce monſtre, elle les pourſuit dans la caverne où ils ſe retirent (1). Vainement auſſi les pauvres ſujets eſpe-ent-ils de conſerver quelque choſe, ils ne ſauroient rien mettre à l'abri de l'a-arice de leur Souverain. Les gardes, les rchers, les maltotiers, les partiſans, es fermiers parcourent ſans ceſſe toutes es villes & les villages, & ces cruelles ang-ſues ſucent juſqu'à la derniere outte le ſang du pauvre peuple.

Il y a encore pluſieurs autres infortu-es qui découlent toutes de l'avarice u Prince, comme d'une ſource auſſi bondante en maux que la Boëte de andore. Ces travaux durs & pénibles, uxquels on condamne ſouvent aſſez lé-érement tant de malheureux deſtinés chercher l'or & l'argent dans les en-

[1] At ſubitæ horrifico lapſu de montibus adſunt
Harpiæ, & magnis quatiunt clangoribus alas,
Diripiuntque dapes, tactuque omnia fœdant
Immundo. Tum mox terrum dira inter odorem
Rurſum in ſeceſſu longo, ſub rupe cavatâ.
Inſtruimus menſas, arisque reponimus ignem.
Rurſum ex diverſo cœli cæſiſque latebris,
Turba ſonans prædam pedibus circumvolat uncis,
Polluit ore dapes.

Virg. Æneid. Lib. III.

trailles de la terre, ont été condamnés même par les Payens. Plutarque trouve qu'il eſt honteux aux hommes de faire travailler à des mines, parce que ceux qu'on y emploie, après avoir ſouffert des peines infinies & qui excedent l'humanité, finiſſent ordinairement par une mort affreuſe, étant très-ſouvent enterrés & écraſés par la chûte des terres (1). Avidité de l'or, à quoi ne forces-tu point les hommes (2).

La magnificence, la ſomptuoſité, la ſplendeur des Princes, enfin toutes ces qualités qui tendent à la profuſion, & qu'on a qualifiées de tant de titres honorables, ſont auſſi préjudiciables aux peuples que l'avarice. La ſeule différence qu'ils y trouvent, c'eſt qu'on les ruine par des motifs différents. Le Souverain avare pille ſes ſujets pour en garder l'argent dans ſes coffres, & le magnifique les charge d'impôts pour ſubvenir aux dépenſes exceſſives qu'il eſt obligé de faire. Voilà les mêmes façons de voler;

(1) Plutarq. Vies des grands Hommes, Tom. V. pag. 161. de l'Edit. d'Amſterd.

(2) --- Quid non mortalia Pectora cogis,
Auri Sacra Fames!
Virgil. Æneid. Lib. III.

mais la deſtination du vol eſt différente. Celui qu'on réduit à l'aumône, ne s'embarraſſe guere des motifs de celui qui l'y conduit.

Un Roi prodigue eſt un inſenſé, qui croit acquérir l'amitié de tout le monde, en maltraitant, battant, ruinant la plus grande partie des hommes, & en flattant & careſſant quelques particuliers. Une centaine de courtiſans reçoivent de lui ce qu'il arrache à huit ou dix millions de perſonnes. Entre l'avarice & la prodigalité, il eſt un juſte & ſage milieu : le Prince qui s'y tient attaché, eſt véritablement équitable, & ſon peuple réellement heureux.

Alexandre détruiſoit des provinces, ruinoit tous les habitants d'un Royaume, & après cela donnoit à un particulier ces Etats dévaſtés. Voilà une plaiſante générosité ! N'eût-il pas mieux valu qu'il eût laiſſé à chacun ce qui lui appartenoit légitimement ? Donner ſon bien, c'eſt être généreux ; mais céder celui qu'on a volé, c'eſt une eſpece de reſtitution.

Le zele outré des Princes pour l'avancement de leur Religion n'eſt pas moins

contraire que leurs autres défauts, à la tranquillité des hommes, & n'a pas moins servi à la destruction du genre humain. Combien de misérables ont été immolés à la superstition & à la haine des Prêtres, à la fureur des Théologiens, & à l'ambition des Ecclésiastiques ? Les Souverains qui se livrent aux dévots, sont aussi dangereux que des courtiers violents & indomptés, conduits par des fanatiques. Quel frein peut arrêter la fougue impétueuse d'un Roi qui croit servir Dieu & la Religion, en détruisant des gens qu'il se figure avoir raison de haïr, & qu'on lui persuade être ennemis de sa personne & de son Etas ?

Les défenseurs de l'intolérance, pour excuser l'horreur de leur règne & de leur conduite, pensent dire quelque chose de bien fort, lorsqu'ils crient sans cesse : *Soumettez-vous, on ne cherche qu'à vous instruire. C'est pour votre bien qu'on vous persécute. Vous êtes des brebis égarées, que nous voulons contraindre d'entrer dans le bercail.* Cruels Pasteurs ! peut-on leur répondre, plus dangereux cent fois que les loups, igno-

ez-vous que l'eſprit & le cœur ne peuent être convaincus par la violence? oulez-vous des preuves évidentes que ıalgré les ſupplices & les tourments, n ne peut croire ce qui nous en affranıiroit, écoutez un ſage Philoſophe, lus honnête homme que vous tous.

Quand les Sociniens, dit-il (1), reçurent ordre de ſortir de la Pologne, ils avoient le choix d'y demeurer, en ſe faiſant Catholiques. Cependant ils aimerent mieux preſque tous s'expoſer aux incommodités de l'exil, que d'abandonner leur Religion. N'étoit-il pas de leur intérêt en toutes manieres de croire que l'Egliſe Romaine étoit la véritable? Ne l'eſt-il pas quelquefois aux Catholique-Romains de ſe perſuader que le Proteſtantiſme eſt la vraie Religion? D'où vient donc qu'il y en a ſi peu qui changent? Il faut reconnoître en cela, non pas une malice de cœur qui empêche de demander à Dieu humblement ſon aſſiſtance pour être inſtruit de la vérité; mais une pleine

(1) Bayle, Comment. Philoſp. Tom II. Part. V. Chap. XIV pag. 291. & ſuiv.

» confiance qu'on a déja trouvé la vé-
» rité. Car, dès qu'on eſt dans cette
» pleine perſuaſion, l'ordre naturel de-
» mande qu'on croie faux, tout ce qui
» nous eſt contraire, & qu'on regarde
» comme des ſuggeſtions de l'Eſprit
» malin, ou de la Nature corrompue,
» tout ce qui tend à nous tirer de cette
» perſuaſion. Or, qu'on me diſe en conſ-
» cience, ſi c'eſt avoir le cœur gâté,
» oblique, méchant, & ſi au contraire
» ce n'eſt pas une marque infaillible
» qu'on aime la vérité. Mais que diront-
» nous des Juifs, qui ſont depuis tant
» de ſiecles la balayure & la raclure du
» monde, ſans dominer en aucun coin
» de la terre, ſans y exercer des char-
» ges, ſouvent chaſſés & perſécutés, le
» gibier ordinaire de l'Inquiſition, &
» obligés, juſques dans les lieux où on
» leur permet d'allonger un peu leurs
» phylacteres, à être humbles, & à
» ſouffrir mille rebuffades? L'ambi-
» tion, la volupté, l'humeur vindica-
» tive trouvent-elles-là leur compte?
» Ignorent-ils que ſelon le monde, il
» leur vaudroit mieux être Chrétien,
» ou Mahométan, ſelon la diverſité des
» lieux,

lieux, que Juifs? Cependant rien n'eſt plus rare que la converſion d'un Juif? D'où vient cela, que de la forte perſuaſion où ils ſont qu'ils offenſeroient Dieu, & qu'ils ſe damneroient éternellement, s'ils abandonnoient la Religion de leurs Peres? Mais cette forte perſuaſion d'où vient-elle, généralement parlant, que de l'éducation? Car le même Juif qui eſt ſi opiniâtre dans ſes erreurs, ſeroit un Chrétien à brûler, ſi à l'âge de deux ans on l'eût ôté à ſon pere, pour le faire élever par de bons & zelés Chrétiens. Or, qui oſeroit dire que la malice de ſon cœur a été cauſe qu'il a été élevé, non pas par un Chrétien, mais par ſon pere Juif? Et je m'en vais faire voir que s'il eſt devenu Juif lui-même par éducation, cela ne prouve point que ſon ame fût mauvaiſe.

Puiſqu'il ne dépend point des hommes de ſurmonter les préjugés de leur éducation, & que les tourments n'effacent point les impreſſions de la Religion, pourquoi perſécuter des malheureux qui ne font aucun mal à la Société,

qui ſervent la Divinité ſelon les lumieres de leur eſprit & les mouvements de leur conſcience ? Impitoyables Convertiſſeurs, il n'eſt entre vous & Néron aucune différence. Il vouloit faire des Payens par le fer & par le feu, & vous employez les mêmes moyens pour faire des Catholiques. Les Chrétiens Apoſtats n'étoient point perſuadés des dogmes & des opinions qu'ils n'embraſſoient que pour éviter la mort. Les Proteſtants, les Juifs, les Sociniens, les Luthériens, forcés par les perſécutions de changer de Religion, abhorrent dans le fond de leur cœur celle qu'ils profeſſent extérieurement. Les cachots, les roues, les gibets ne ſervent donc qu'à contraindre les hommes à feindre de croire ce qu'ils ne croient point. Quelle contrainte, juſte Dieu, que celle qui n'a d'autre but que d'établir le parjure, la feinte & le menſonge ! Oſez-vous, barbares & ignorants Théologiens, ſoutenir qu'elle a été ordonnée par la Divinité : Non contents de commettre les crimes les plus affreux, vous voulez rendre l'Etre ſuprême complice de tous vos forfaits.

Je ſens, ſage & ſavant Abukibak, qu'en te parlant des pernicieuſes maximes des Convertiſſeurs, mon eſprit malgré moi ſe livre à des mouvements de colere. Je ſors de cette tranquillité qui fait le partage des Philoſophes. Mais quel eſt l'homme, qui penſant aux maux qu'ont cauſé la ſuperſtition, le fanatiſme & le faux zele d'aggrandir la Religion par toutes ſortes de voies, n'entre dans une juſte fureur, & ne fremiſſe de voir quel a été le ſort de tant d'honnêtes gens?

Je vais tâcher d'éloigner des idées auſſi triſtes en finiſſant ma Lettre, & en te ſaluant de bon cœur.

LETTRE LXVII.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

LES ſages réflexions, mon cher ben Kiber, dont tes Lettres ſont remplies, me font eſpérer que tu parviendras un jour à quelque choſe de grand. Dès qu'on a autant de mérite que toi, il n'eſt rien qu'on ne doive ſe flatter de

pouvoir obtenir. Ce n'eſt pas toujours la naiſſance qui mene & conduit aux honneurs ; il ne me ſeroit pas difficile de prouver que parmi les Héros qui ſe ſont élevés au-deſſus des autres hommes, ſoit dans l'antiquité, ſoit dans ces derniers temps, il y en a eu autant qui ſont nés dans un état bas & abject, que dans un haut rang & une famille diſtinguée.

Allons d'abord chez les Grecs, nous trouverons parmi les Athéniens Iſicratès, fils d'un ſavetier, qui devint un excellent Général, & réſiſta à Epaminondas. Ce vaillant & fameux Commandant Thébain trouva dans lui un adverſaire redoutable. Artaxerxès, Roi de Perſe, ne crut pouvoir mieux confier ſon armée qu'à ce même Iſicratès, lorſqu'il voulut faire la guerre aux Egyptiens.

Parmi les fameux Généraux qui ſe formerent ſous Alexandre le Grand, & qui après ſa mort devinrent de puiſſants Monarques, deux des Principaux ſortirent d'une famille très-obſcure. Ptolomée, qui eut en partage l'Egypte & la Sirie, qui illuſtra ſi fort ſon nom,

que ſes ſucceſſeurs ſe firent une gloire & un devoir de le porter, étoit fils d'un écuyer nommé Lac, qui n'eut jamais d'autre qualité & d'autre emploi dans l'armée d'Alexandre. Eumenès, le plus excellent Capitaine qu'eût ce Roi de Macédoine, & celui qui lui fut le plus utile, ſoit par ſon courage, ſoit par ſa prudence & ſes vaſtes connoiſſances, étoit fils d'un charretier.

Quittons les Grecs & venons aux Romains. Deux de leurs plus grands Rois étoient d'une race très-médiocre. Le premier Tarquin fut le fils d'un ſimple marchand de Corinthe. Servius-Tullius naquit d'une ſervante, quelques-uns diſent d'une eſclave. Cependant ces deux Monarques augmenterent beaucoup leur Empire : le premier, auſſi grand guerrier que bon politique, accrut le nombre des Sénateurs & des Chevaliers, & inſtitua de nouveaux Prêtres pour le ſervice des Dieux ; le ſecond remporta pluſieurs grandes victoires, triompha de tous ſes ennemis, & fut le ſecond fondateur de Rome.

Marius ce fameux guerrier, qui fut ſept fois Conſul, & qui eut deux fois

les honneurs du triomphe, étoit né dans le village d'Arpin, d'une famille très-obscure. Ciceron, dont l'éloquence sauva Rome des fureurs de Catilina, s'éleva au Consulat par son seul mérite. Ventidius, un des plus vaillants Capitaines qu'aient eu les Romains, ayant été muletier pendant ses premieres années, se fit ensuite soldat; & s'étant distingué par plusieurs belles actions, trouva le moyen d'être connu de César sous lequel il avoit servi. Cet Empereur l'éleva d'emploi en emploi jusqu'à ceux de Consul & de Pontife. Il eut le commandement d'une Armée contre les Parthes, & fut le premier qui remporta contre eux une victoire complette.

Avant de descendre aux Héros qui ne durent sous l'Empire leur fortune qu'à eux-mêmes, parcourons quelques Nations étrangeres, que les Grecs & les Romains appelloient barbares. La naissance d'Arsace, Roi des Parthes, fut si basse & si vile, qu'on n'a jamais pu connoître ses parents. Il fut cependant le fondateur de l'Empire des Parthes, & ses belles actions le rendirent si respectable, que tous ses successeurs

ent appellés Arſacides, en mémoire
nom qu'il avoit porté, & qu'il
oit rendu ſi illuſtre.
Agatocles, Roi de Sicile, qui fit
ig-temps la guerre aux Carthaginois
oit le fils d'un potier. La dignité de
i ne l'enorgueillit jamais, il n'ou-
a point ſur le Trône ce qu'il étoit
ant d'y parvenir; & pour s'en reſſou-
nir tous les jours, & s'exciter davan-
ge à la vertu, il ordonna que lorſ-
'on lui donneroit à manger, on mît
elque vaſe & quelque plat de terre
rmi ceux d'or & d'argent.
Le courageux Viriat, ſi vanté par les
ſtoriens, & qui tant de fois défit &
ttit les Romains, eut pour pere un
uvre berger. Il garda quelque temps
troupeaux avec lui; mais enfin en-
ıyé d'une vie auſſi tranquille, il s'a-
onna à la chaſſe, & paſſa quelques
ınées à pourſuivre des bêtes feroces
ıns les forêts. Les Romains, ayant
orté la guerre en Eſpagne, il aſſembla
ıelques-uns de ſes compagnons; &
étant mis à leur tête, il attaqua plu-
eurs fois des Partis Romains, les battit
les mit en fuite. Sa réputation s'accru-

peu-à-peu, & vint enfin ſi haut dans peu de temps, qu'il trouva le moyen d'aſſembler une armée nombreuſe, & de faire la guerre pendant quatorze ans pour la défenſe de ſon pays, contre les mêmes Romains, qu'il vainquit très-ſouvent. Peut-être les eût-il entiérement chaſſés d'Eſpagne, s'il n'eût point péri par une inſigne trahiſon.

Revenons actuellement aux Empereurs d'Occident & d'Orient. Pertinaux, quoique fils d'un artiſan, parvint à l'Empire à cauſe de ſa valeur & de ſes rares vertus. Il tint une conduite auſſi ſage que le Roi de Sicile dont nous venons de parler. Les grandeurs ne l'enyvrerent point, il ſut en faire un bon uſage. Pour élever le courage de tous les particuliers, & les exciter à ſe rendre dignes de parvenir aux grandeurs, il fit revêtir de marbre la boutique de ſon pere, & voulut que ce fût un monument éternel de ce que pouvoit faire la vertu en faveur de ceux qui l'aimoient, & qui la pratiquoient.

L'Empereur Dioclétien, qui remporta tant de victoires, eut pour pere un Libraire. Valentinien fut fils d'un cordier; l'Empereur

l'Empereur Probus, d'un jardinier, & l'Empereur Maximien, d'un ſerrurier. Les parents d'Aurélien étoient ſi pauvres, qu'on ne les connoît point. Le mérite perſonnel, la valeur & la prudence furent les ſeules choſes qui éleverent ces Princes ſur le Trône.

Allons plus avant, cher Ben Kiber, & des Empereurs paſſons aux Rois des Lombards qui leur ſuccéderent en Italie. Le troiſieme de ces Souverains naquit d'une femme publique, qui, l'ayant mis au Monde, accompagné de deux autres freres dont elle accoucha dans le même temps, & ſe trouvant embarraſſée pour nourrir ſes trois enfants, les jetta dans un foſſé où il y avoit quelque peu d'eau. Le Roi Agelmond, paſſant auprès, vit ces trois enfants, dont deux étoient déja morts; il toucha le troiſieme avec le bout de ſa lance, ſoupçonnant qu'il étoit encore en vie. Dès que cet enfant ſentit la lance, il la prit avec ſa main. Le Roi ordonna qu'on le retirât de l'eau, & qu'on eût ſoin de l'élever. Il le fit nommer Lamuſie, à cauſe que le lieu où il avoit été trouvé, s'appelloit Lama. Dans la ſuite cet en-

fant, abandonné dès sa naissance, trouva la fortune si favorable, & sut si bien s'attirer l'amitié des peuples & des soldats, qu'il fut Roi des Lombards. Je conviens, sage & savant Abukibak, que ce sont-là de ces coups du destin, auxquels on ne doit pas s'attendre; mais je soutiens que sans la vertu & le mérite, il eût été inutile que le sort eût voulu favoriser Lamusie.

Primislas est peut-être le seul Roi qui n'ait dû totalement sa couronne qu'au hazard. Il étoit fils d'un payſan, & s'occupoit à labourer la terre, lorsque les Bohemiens, ne pouvant s'accorder entre eux pour l'élection d'un Roi, convinrent de lâcher dans la campagne un cheval sans bride & sans frein, & que celui devant qui il s'arrêteroit, seroit reconnu Roi. Le cheval étant venu devant Primislas qui labouroit tranquillement ses champs, s'arrêta auprès de lui. Il fut très-surpris qu'on l'environnât dans l'instant, qu'on l'ôtât de sa charrue, & qu'on le reconnût pour Roi de Boheme. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce Monarque laboureur fut un excellent Souverain, qui institua

plusieurs loix très-sages & très-sensées; c'est lui qui fit entourer de murailles la ville de Prague. Que l'on dise après cela, que la seule naissance inspire des sentiments dignes de commander aux hommes. Combien de Rois, descendus d'une suite nombreuse de Princes, ont été inférieurs à un pauvre payſan dans l'art de gouverner les peuples, & qui plus est, dans l'art de les rendre heureux?

Tamerlan, dont les vastes conquêtes furent plus étandues que celles d'Alexandre, qui vainquit dans Bajazet un ennemi aussi redoutable que Porus, naquit simple berger. Cromwel, qui détrôna des Rois & les conduisit sur l'échafaut, étoit un simple bourgeois de Londres. Ce fameux Thamas Koulikan, dont la sageſſe & la valeur font aujourd'hui l'étonnement de l'Europe, est aussi inconnu par ses parents, qu'il est célebre par ses actions; on ignore même dans quel pays il a pris naissance.

Le vaillant & vertueux Capitaine, qui fut le pere de François Sforce, dont les enfants furent pendant long-temps Ducs de Milan, étoit natif d'un village

nommé Coutignol, & fils d'un pauvre laboureur. Des ſoldats qui paſſoient auprès des champs qu'il cultivoit, le menerent avec eux. Il ſe diſtingua par tant de belles actions, qu'il parvint juſqu'au grade de Général. Le Maréchal Faber eut pour pere un ſerrurier.

Le Maréchal de Catinat ſortoit d'une famille bourgeoiſe. Le Général Laubanie, qui défendit Landau ſi vaillamment, étoit le fils d'un barbier.

Paſſons de l'état des Laïques à celui des Eccléſiaſtiques, nous trouverons un nombre conſidérable de ſimples particuliers que le ſeul mérite a conduits au ſouverain Pontificat. Le Pape Jean XXII. eut pour pere un cordonnier : le Pape Nicolas V. un vendeur d'œufs & de poules : le Pape Sixte IV. un matelot. Tout le monde ſait que le premier métier de Sixte-Quint fut de garder les cochons. Combien n'y a-t-il pas d'Evêques & de Cardinaux qui ne doivent leur rang qu'à leurs éminentes qualités? Mazarin étoit le fils d'un pauvre bourgeois Romain; Albéroni l'eſt d'un jardinier.

Quant aux Ecrivains & aux Auteurs

célebres, les plus distingués d'entr'eux ont presque tous eu des parents pauvres & de basse condition. Nous avons vu que Cicéron ne sortoit point d'une famille illustre. Le pere de Démosthene étoit forgeron : celui de Virgile, potier : celui d'Horace, affranchi : celui de Théophraste, fripier : celui du Philosophe Medene, menuisier : celui du fameux Amiot, corroyeur : celui de la Motte, chapelier : celui de Rousseau, cordonnier : celui de l'éloquent Pere Massillon, aujoud'hui Evêque de Clermont, tanneur.

J'ai pris plaisir, studieux Ben Kiber, à mettre sous tes yeux une partie des grands hommes qui n'ont dû leur fortune & leur réputation qu'à eux-mêmes; afin de t'encourager à suivre leurs exemples. Laisses les Grands se vanter follement que la fortune n'est occupée que d'eux seuls, & consideres sans cesse qu'elle a souvent fait pour les plus petits particuliers vertueux, ce qu'elle n'a jamais exécuté pour les plus grands Seigneurs. Forces-la donc par ton mérite à réparer l'injustice qu'elle t'a faite, en ne te donnant pas un état qui répondît

à tes ſentiments & à ton mérite. Songes ſans ceſſe à ceux, qui, nés dans un rang bien plus vil & plus abject que le tien, ſe ſont élevés au faîte des grandeurs. Rien n'eſt plus propre à encourager que les grands exemples ; auſſi voudrois-je qu'on préſentât ſans ceſſe aux yeux des peuples les actions des hommes qui par leur mérite extraordinaire ſe ſont diſtingués des autres, & ont ſu ſe faire un deſtin bien plus beau que celui qu'il ſembloit que le Ciel leur eût marqué. De pareilles inſtructions ſeroient infiniment utiles au bien public & à l'encouragement des particuliers. Le ſoldat ſentiroit ſon ardeur ſe ranimer ; le Magiſtrat s'appliqueroit davantage à ſon métier ; l'Eccléſiaſtique s'attacheroit plus fortement à l'étude ; le Courtiſan changeroit ſes vertus plâtrées contre des qualités eſſentielles & réelles ; le Gentilhomme fuiroit l'oiſiveté ; enfin le Savant employeroit tous ſes ſoins à perfectionner ſes talents.

Je te ſalue, mon cher Ben Kiber, & te ſouhaite une parfaite ſanté.

LETTRE LXVIII.

Ben Kiber, *au Cabaliſte* Abukibak.

TU ſeras peut-être ſurpris, ſage & ſavant Abukibak, de ce que je vais t'apprendre. J'ai réſolu de fixer ma demeure dans une aimable ſolitude, au pied d'une montagne voiſine des Alpes. Là, retiré du monde, loin du tumulte & des embarras, mes jours couleront, tiſſus d'or & de ſoie. La lecture des bons Livres ſera ma principale occupation, & la chaſſe & l'agriculture me ſerviront tour à tour d'amuſement. Je renonce pour jamais à tout ce qui pourroit troubler mon repos; la gloire, de quelque eſpece qu'elle ſoit, ne ſauroit me tenter. Je me moque de la folie d'un homme, qui, pour parvenir à quelque grade diſtingué dans les armées, va ſe faire couper un bras, ou fracaſſer une jambe, comme s'il en avoit trop de deux, & que la moitié de ſes membres lui fuſſent à charge.

Lorſque je conſidere dans les appartements de Verſailles pluſieurs Officiers

Généraux mutilés, je crois voir un hôpital, où l'on a renfermé des fous qui ont troqué contre un morceau de parchemin les jambes ou les bras qui leur manquent. Eſt-il rien de ſi comique pour un Philoſophe que d'examiner ſans préjugé la conduite de certains hommes, qui, pour avoir le droit de porter un ruban rouge ou bleu, vont ſe faire eſtropier par quelque Allemand, ou par quelque Hollandois? Si les rubans ſont ſi néceſſaires pour relever le mérite d'un homme, ne peut-on les obtenir ſans faire le métier d'un fou ou d'un enragé? Cela étant, bienheureux ſont ceux qui ſe moquent d'un pareil mérite, & qui, comme moi, dans une retraite paiſible rient du guerrier & de ſa récompenſe!

Les charges & les emplois de la Robe ne me tentent pas davantage que les honneurs militaires. Je regarde comme un eſclave, un homme deſtiné à donner tous ſes ſoins & tous ſes moments aux affaires de tous les particuliers. Le Public, ſelon moi, eſt un maître auſſi dur, auſſi barbare, auſſi difficile à ſervir & à contenter que le plus cruel pirate Algérien. Un Juge eſt un véritable

captif, dont les fers, pour être dorés, n'en ſont pas moins peſants.

Quelle eſt la vie d'un Magiſtrat qui veut remplir dignement ſes fonctions? Je n'en connois pas de plus pénible. Depuis le matin juſqu'au ſoir, il eſt ſans ceſſe occupé à éclaircir des affaires que l'affreuſe chicane a travaillé à obſcurcir pendant trente ans. Entouré de ſacs de papiers, il paſſe ſes jours dans la poudre d'un cabinet, dont il ne ſort que pour aller au Palais entendre heurler les Procureurs, mentir les Avocats, & gémir les Plaideurs. Son ſort ſeroit encore moins malheureux, ſi ſes peines étoient ſuivies de quelques fruits: mais ſouvent, & même preſque toujours, elles ne ſervent à rien; les formalités étouffent & rendent inutile le bon droit. Combien de fois n'arrive-t-il pas dans un mois, qu'un Conſeiller au Parlement a la douleur de voir que malgré les ſoins qu'il ſe donne, il ne peut venir à bout de faire condamner un Fripon, qui a trouvé le ſecret de rendre ſon affaire imperdable par quelque défaut de formalité, dans lequel il a fait tomber l'honnête homme contre lequel il plaide?

Quoi, ſage & ſavant Abukiba! pour avoir le droit de porter une robe rouge, de m'aſſeoir ſur des bancs couverts d'une tapiſſerie fleurdeliſée, je ſacrifierois le repos de toute ma vie! Encore s'il m'étoit permis de m'endormir ſur ces bancs, & que je puiſſe faire légitimement ce que tant de Magiſtrats font mal-à-propos contre la bienſéance & l'équité, je trouverois mon ſort moins à plaindre, & je ronflerois auſſi fort que les Avocats crieroient; mais lorſqu'on veut faire un métier auſſi délicat que celui d'un Juge, peut-on apporter trop de précaution à en remplir dignement les fonctions? Un Magiſtrat qui fait ſon emploi en homme integre, eſt l'eſclave du Public; mais celui qui le néglige, eſt regardé comme une perſonne infame & indigne du rang où elle eſt. Quelque pénible que ſoit la charge d'un Juge, il lui eſt donc cent fois plus avantageux de ſacrifier ſon repos, que de ſonger à ſes plaiſirs & à ſes commodités, puiſqu'en ſuivant la premiere maxime, il ne perd que ſa tranquillité, & qu'il ſe déshonore en adoptant la ſeconde. Ne faut-il pas être fou

pour envier un état où l'on n'a à choisir qu'entre les maux, lorsqu'on peut en trouver qui n'offrent que des biens?

L'Ecclésiastique, quelque riche qu'il soit, ne me paroît pas plus heureux que le Magistrat (je suppose un Ecclésiastique galant homme, & qui n'a pas perdu toute honte.) Quel ménagement n'est-il pas obligé de garder! Quelle contrainte ne faut-il pas qu'il s'impose! Son petit-colet, son manteau & sa soutane sont trois furies qui suivent ses pas, & qui le tourmentent sans cesse. *J'aime la Musique*, dira un Prêtre. *Je voudrois bien aller à l'Opéra; mais ma maudite soutane m'en empêche; Jamais soutane ne fut vue dans une loge, ou dans un amphithéatre. La quitterai-je? Que penſera-t-on de voir un Curé en manteau court, au milieu de ſes paroiſſiens? Allons, ſacrifions le plaiſir d'aller à l'Opéra à l'avantage d'avoir trois milles livres de rente.*

„ Ne pourrois-je point, dit un jeune „ Abbé, aller dans une assemblée d'ai- „ mables femmes qu'il y a chez la „ Comtesse? On y soupera ce soir, & „ l'on y dansera ensuite. Je n'oserois

» me trouver chez cette Dame, que » penſeroit-on de voir au Bal un hom- » me en manteau court & en petit-co- » let? Ah! que tu me coutes cher, » Abbaye, que tu me coûtes cher! Si » tu me donnes de quoi faire bonne- » chere, tu me prives de la moitié des » plaiſirs de la vie. »

A quoi ſervent les biens, ſage & ſavant Abukibak, qui ôtent une partie de la liberté? Un homme ſenſé ne préférera-t-il pas plutôt d'être libre avec un bien médiocre, que d'être eſclave avec des revenus ſuperflus? L'homme n'eſt jamais heureux dès qu'il eſt gêné: toute contrainte, de quelque eſpece qu'elle ſoit, l'afflige, le révolte; & pour qu'il ſouhaite une choſe, & la regarde comme un grand bien, il ſuffit qu'elle lui ſoit défendue. Tel Eccléſiaſtique, qui ſe ſoucieroit fort peu de certains plaiſirs, s'il étoit Laïque, donneroit la moitié de ſes revenus pour pouvoir les goûter. J'ai connu un fort honnête Prêtre à Paris, qui ſoupiroit amérement toutes les fois qu'il paſſoit devant la porte de l'Opéra. *Eſt-il poſſible*, me diſoit-il, *que je ne pourrai jamais voir*

danſer cette Camargo dont on parle tant? Il entroit dans une eſpece d'enthouſiaſme, lorſqu'il entendoit vanter cette Danſeuſe. S'il n'eût pas été auſſi attentif qu'il étoit à garder les bienſéances, je ne doute pas qu'il ne ſe fût déguiſé en femme, comme ce Chanoine de Notre-Dame, fameux Janſéniſte, qu'on reconnut dans cet équipage à l'Opéra, il y a quelques années. Que ne fait pas la contrainte, puiſqu'elle force un bon ſerviteur de S. Paris à endoſſer la jupe & le cotillon? Qui ſait ſi elle n'a jamais fait prendre la cornete & la fontange à quelque diſciple d'Ignace, échappé à la pétulance des Mouſquetaires, qui furent la cauſe de la découverte & de la confuſion du Chanoine Janſéniſte?

Le ſort des perſonnes, qu'on regarde communément dans le monde comme les plus heureuſes, me paroît bien plus à plaindre qu'à envier. N'ai-je pas raiſon, ſage & ſavant Abukibak, de chercher une aimable ſolitude, dans laquelle uniquement occupé du ſoin de conſerver ma ſanté, & de cultiver mon eſprit, je donnerai à l'étude d'une ſage

& utile Philoſophie tous les moments de ma vie? Que je regrette ceux que j'ai perdus, & qui ſe ſont écoulés dans une molle & honteuſe oiſiveté! J'ai trente-trois ans, & de tant d'années à peine en ai-je vécu trois ou quatre; car enfin eſt-ce vivre que de n'être uniquement occupé que de folies & de bagatelles, & que de ſuivre aveuglément tous les mouvements & toutes les impreſſions d'une jeuneſſe étourdie? C'eſt extravaguer, c'eſt ignorer entiérement la cauſe pour laquelle on a été créé, c'eſt enfin reſſembler aux animaux les plus vils & les plus abjects, qui ſe livrent ſans remords & ſans connoiſſance à tout ce qui peut flatter leur ſens.

Je vais tâcher, ſage & ſavant Abukibak, de réparer le mauvais uſage que j'ai fait du temps. J'apprécierai chaque moment de celui qui m'eſt réſervé, il n'y en aura aucun qui ne ſoit employé, ou à perfectionner le plus qu'il me ſera poſſible mes foibles connoiſſances, ou à me rendre plus ſage, plus vertueux, & plus digne de l'eſtime des honnêtes gens. Depuis près de trois ans, j'ai fait un *Noviciat de Philoſophie* aſſez péni-

ble. La fortune a voulu me faire paſſer par bien des épreuves fâcheuſes pour m'affermir davantage dans le mépris des grandeurs humaines, & dans l'amour du bon & du vrai ; elle a réparé depuis quelques mois une partie des maux utiles qu'elle m'avoit faits. Je puis dans une retraite tranquille goûter toutes les véritables douceurs de la vie, ſans être à charge à mes amis, & ſans avoir rien à craindre ni à redouter de l'impuiſſante haine de mes ennemis. Ne faudroit-il pas que je fuſſe auſſi peu ſenſé que le Petit-maître le plus étourdi, ſi, ayant des biens auſſi réels, je regrettois un ſeul inſtant les faux brillants dont les gens du monde ſont éblouis? Je vais donc me rendre dans mon aimable ſolitude, & déja j'en ai pris la route. Lorſque je ſerai établi dans ma nouvelle demeure, je te communiquerai quelquefois les réflexions que j'y ferai, & je te prierai de m'apprendre tes ſentiments. Tu continueras à me donner de tes nouvelles comme *Caba-liſte*, & je continuerai à te faire part de mes réflexions comme *Solitaire*. La méditation ne fournit pas moins de ma-

tiere à un Auteur, que les voyages & la cabale.

Mais alors il faudra que tu ne rendes mes Lettres publiques qu'autant que tu ſeras réſolu à vouloir prendre ma défenſe contre cette foule d'Auteurs ſubalternes, qui, ſemblables à ces vieux chiens inquiets, jappent ſans ceſſe contre tout ce qu'ils apperçoivent. Quelque vains que ſoient leurs abboyements, ils ennuyent un galant homme, lorſqu'il eſt forcé, pour les faire ceſſer, de ſe detourner de ſes occupations. L'Auteur des *Lettres Juives* me diſoit un jour : " Je ſuis dans le cas „ d'un homme, après lequel ſept ou „ huit *roquets* & *tournebroches*, ſales „ & galeux, abboyent dans les rues. „ Quelque réſolution qu'il forme de „ continuer ſon chemin ſans s'arrêter, „ ennuyé du bruit de ces maudits „ chiens, il ſe retourne, leve ſa canne „ & toute la meute de cuiſine prend la „ fuite. A peine a-t-il fait trente pas, „ qu'il entend le même tapage, & que „ les roquets reviennent à la charge. „ Que faire dans cet embarras ? Il „ perd patience, & s'arrête encore ; „ &

„ & avant qu'il ſoit loin de la rue, il
„ a été obligé de faire vingt fois le
„ même manege. Je me promets tous
„ les jours, *continuoit cet Auteur*, de
„ ne point perdre mon temps à illuſ-
„ trer une troupe de roquets Littérai-
„ res; mais malgré ma réſolution, en-
„ nuyé de leurs fades critiques, je
„ prends la plume, je les couvre de
„ confuſion, & je les expoſe à la riſée
„ du Public, qui ſe divertit de leurs
„ ſottiſes & de leurs impertinences. Je
„ crois les avoir forcés à garder le ſi-
„ lence, point du tout. La maudite
„ meute recommence, & il faut que
„ je me réſolve, ou à perdre des mo-
„ ments précieux, ou à la laiſſer jap-
„ per tout ſon ſou. „

J'eſpere, ſage & ſavant Abukibak, que dans la continuation de nos *Lettres*, étant plus à portée que moi de voir ce qui ſe paſſe, tu voudras bien partager avec moi le pénible emploi de répondre aux barbouilleurs de papier qui nous attaqueroient. A ce prix, tu peux compter ſur moi.

Je te ſalue & t'embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXIX.

Ben Kiber *au sage Cabaliſte* Abukibak.

IL y a quelques jours, ſage & ſavant Abukibak, que l'eſprit rempli de réflexions Philoſophiques ſur la foibleſſe de l'eſprit humain, je crus qu'il ſeroit aiſé de prouver qu'il n'y a aucune extravagance pour laquelle on ait enfermé des fous dans l'hôpital, qui n'ait été adoptée & crue, comme une choſe évidente, claire & certaine, par quelque peuple. Frappé d'une idée auſſi particuliere, je voulus connoître par l'expérience ſi elle avoit quelque réalité. Je fus viſiter les inſenſés, j'examinai avec beaucoup de curioſité, quels étoient les différents genres de leur folie. Juges, ſage & ſavant Abukibak, de mon étonnement, lorſque je fus parfaitement convaincu qu'il n'y avoit aucun fou dans les Petites-maiſons de Paris qui n'eût pu paſſer pour très-ſage chez quelque Nation. Tu ſeras d'abord ſurpris de ce que je te dis, & tu croiras

que je pouſſe les choſes à l'extrême; mais je ne te rapporte rien qui ne ſoit conforme à la plus exacte vérité, & tel eſt le malheur & la foibleſſe de l'eſprit humain, qu'il n'eſt aucune extravagance, aucune chimere qu'il ne ſoit capable d'adopter comme une choſe très-excellente & conforme à la raiſon. Souffres, pour t'en convaincre, que j'expoſe à tes yeux les différentes folies des inſenſés que je vis, & que je te rappelle les peuples & les Nations chez qui ces gens que nous regardons comme des extravagants, paſſeroient pour des perſonnes très-ſenſées.

Le premier fou que j'examinai, avoit été enfermé, parce qu'il ſe figuroit qu'il devoit bientôt devenir cheval de poſte, pour avoir déſobéi aux ordres de Saint François d'Aſſiſe, qui lui avoit ordonné en ſonge de faire certaines prieres tous les jours. *Je vais mourir*, diſoit il: *Dès que je ſerai mort, mon ame ſera obligée d'être pendant quatorze ans en pénitence dans le corps d'un cheval alezan. Je ne ſerai délivré de cette peine que par les prieres d'un bon Pere Capucin, qui fléchira la colere de ſon Sé-*

raphique Pere Saint François. Ce fou étoit ſi fortement perſuadé de ce qu'il diſoit, qu'avant d'être renfermé, dès qu'il entendoit claquer un fouet, il frémiſſoit; & s'il appercevoit un charretier battant ſes chevaux: *Arrêtes*, s'écrioit-il, *impitoyable fouetteur! tu bats d'honnêtes gens qui valent cent fois mieux que toi.* On a enfermé à Paris, ſage & ſavant Abukibak, un homme, qu'on auroit regardé à Peckin comme un des plus ſages mortels. Mettons quelque Divinité Chinoiſe à la place de S. François; ſubſtituons un Bonze à celle du Capucin, & voilà raiſonnable, pieux & prévoyant, le même homme qui étoit fanatique, inſenſé, viſionnaire, & digne des Petites-maiſons.

Le ſecond fou que je vis, s'imaginoit d'être perſécuté par le Diable, & de l'avoir très-ſouvent à ſes côtés. *Monſieur Lucifer*, lui diſoit-il, *ayez pitié de moi je vous prie. Je vous donne tout ce que vous me demandez, je vous offre des préſents, je bois toujours le premier coup à votre ſanté, pourquoi venez-vous me tourmenter?* Alors il ſe

mettoit à genoux, baiſoit la terre, & faiſoit mille autres extravagances. Tranſportons cet homme, ſage & ſavant Abukibak, chez les peuples qui ne ſacrifient qu'au Diable, parce qu'ils diſent qu'ils en ſont cruellement tourmentés, & qu'il eſt inutile qu'ils prient la bonne Divinité qui ne leur fait jamais du mal, il trouvera ſes nouveaux concitoyens prêts à adopter comme des vérités évidentes les mêmes opinions qui le font renfermer à Paris; & s'il y a des hôpitaux pour les inſenſés dans les Indes, ceux qui voudront l'y condamner, ſubiront la même peine qu'on lui a impoſée.

Le troiſieme fou qu'on me montra, l'étoit devenu par l'amour & le reſpect qu'il avoit pour les médailles des Saints & les *Agnus*. Il en portoit toujours deux ou trois cents ſur lui; il en avoit de pendues au cou, aux bras, aux poingts: plus de trente ornoient ſon eſtomac, & dès qu'il égaroit quelqu'un de ces colifichets, il ſe croyoit perdu. La peſte, la famine, la guerre, tout lui paroiſſoit peu à craindre avec ces prétendus Taliſmans; ſans eux, une feuille

agitée par le vent, l'épouventoit. Il ruinoit ſes enfants & ſa famille pour acheter des *Béatilles ſpirituelles*, il avoit donné à un Pélerin qui venoit de Rome, cent louis d'une Relique. Conduiſons cet homme en Eſpagne, ſage & ſavant Abukibak, avec ſes médailles, ſes *Agnus* & ſes chapelets: à peine ſera-t-il arrivé aux Pyrénées, qu'il ſera auſſi reſpectable qu'il l'étoit peu auparavant. On fera brûler ceux qui diront qu'il faut l'enfermer, l'Inquiſition le prendra, lui & ſes médailles, ſous ſa puiſſante protection: il vivra honoré de tous ſes voiſins, & il ſera canoniſé après ſa mort.

Je conſidérai avec peine & avec quelqu'étonnement un quatrieme fou, qui ſe donnoit des coups, ſe heurtoit la tête contre la muraille, & qui, malgré la chaîne qui le lioit, faiſoit des efforts infinis pour venir juſqu'à moi. *Quelle eſt donc la folie de cet homme?* demandai-je à celui qui m'avoit conduit à ſa loge. „ C'eſt d'expier les péchés de „ tout le monde: il ſe bat ſans ceſſe „ pour implorer la miſéricorde de Dieu, „ & les coups qu'il vient de ſe donner,

» sont pour obtenir le pardon de vos » fautes. " A peine cet homme eut-il ceſſé de parler, que le fou commença à crier : *Convertiſſez-vous, miſérable ! Voyez ce que je fais pour effacer vos crimes.* Je crus, ſage & ſavant Abukibak, ouir un de ces Bonzes Chinois, qui traînent après eux de longues chaînes de trente pieds, & qui, lamentant & gémiſſant, diſent d'un ton lugubre : *C'eſt ainſi que nous expions nos péchés.* Ils ſe frappent enſuite la tête contre un gros caillou, & ſe meurtriſſent tout le viſage. Voilà, ſage & ſavant Abukibak, un Saint Indien regardé comme un fou à Paris ; cependant ſa folie eſt ſi excuſable, qu'elle eût bien dû trouver grace. Il ne faut pas aller à la Chine pour la juſtifier ; ſans ſortir de la France, combien n'y a-t-il pas de gens attaqués de la même phrenéſie ? Il eſt vrai qu'ils ne ſe meurtriſſent que les feſſes & les épaules, & que l'infortuné captif ſe maltraitoit le viſage ; mais la différence d'un homme qui ſe fouette, à un autre qui ſe ſoufflete, eſt-elle aſſez grande pour que l'un doive être regardé comme un homme très-ſenſé, & l'autre

comme un extravagant à lier ? En bonne juſtice, il faut remettre ce fou en liberté, ou renfermer tous ces fanatiques qui croient qu'entre leurs feſſes & la Divinité il eſt quelque liaiſon ſympathique.

Le cinquieme fou que je vis, me parut plus divertiſſant que les autres. Il s'étoit perſuadé qu'il étoit Prophete, & qu'il annonçoit l'avenir. Sa façon de prédire étoit tout-à fait comique : il avoit une piece de cuivre qu'il jettoit en l'air, en prononçant le nom de S. Antoine, qui préſide aux choſes perdues. Si la piece tomboit par terre du côté qu'il prétendoit marquer le bonheur, il annonçoit les choſes les plus gracieuſes ; mais ſi c'étoit du côté qui préſageoit les malheurs, il n'y avoit aucune infortune qu'il ne prédit. On ne l'eût point enfermé pour une folie qui n'avoit rien que d'amuſant, s'il s'en fût tenu là ; mais comme on lui payoit ſes prédictions ſuivant qu'elles étoient plus ou moins gracieuſes, lorſque la médaille venoit trop ſouvent du mauvais côté, il s'en prenoit à S. Antoine, & le traitoit fort cavaliérement.

Tu ne vaux pas le Diable, lui disoit-il quelquefois; *& tu es plus malicieux que lui. Tu tournes la médaille pour me faire mourir de faim; mais je t'attraperai; car pour te punir, je ne jeûnerai point la veille de ta fête.* Ces extravagances ayant paru indécentes aux gens d'Eglise, ils ont fait mettre le Prophete aux Petites-maisons. C'est un malheur pour lui de n'être pas né Chinois, il lui eût été permis de prédire l'avenir, & d'injurier autant qu'il eût voulu le S. Antoine de Peckin. „ Rien „ n'est plus singulier, dit un Auteur „ moderne en parlant des Astrologues „ de la Chine, que leurs manieres de „ consulter leurs Idoles domestiques. „ Ils prennent deux petits bâtons plats „ d'un côté, & ronds de l'autre: ils „ les attachent l'un contre l'autre avec „ un fil; après quoi, ils prient affectueusement l'Idole, & se persuadent „ fortement qu'ils doivent en être exaucés. Ils jettent les bâtons devant elle: „ si le hazard veut qu'ils tombent sur „ le côté plat, c'est alors qu'ils passent „ des prieres aux injures. Néanmoins „ ils réïterent le sort; & s'ils ne réussis-

„ sent pas mieux, les coups suivent
„ les injures. Cependant ils ne se dé-
„ couragent pas, & ils recommencent
„ si souvent le sort, qu'enfin il leur est
„ favorable (1). „

En quittant la loge de ce cinquieme fou, j'entrai dans celle d'une femme qui étoit devenue insensée, non pas pour s'être mêlée de faire des prédictions; mais pour avoir cru trop aveuglément à celles qu'on lui avoit faites. Son enfant avoit été la premiere victime de sa folie. Trois semaines après avoir accouchée, elle avoit consulté sur son sort un Diseur de bonne-aventure, qui lui annonça qu'il seroit très-malheureux. Frappée de ce funeste pronostique, & emportée par son fanatisme, elle donna la mort à son fils, & se vanta de son crime, comme d'une action remplie de piété & de tendresse. Les Juges ayant appris cet infanticide, firent arrêter cette femme, & instruisirent son procès dans toute la rigueur des loix; mais ayant reconnu évidemment qu'elle étoit folle, ils la condam-

(1) Cérémonies & Coutumes Religieuses des Peuples Idolâtres, Tome II. page 248.

nerent à être renfermée pour toujours. Si elle fût née chez les Banians, elle eût passée pour très-sage & très-prudente. Chez ces peuples, aussi-tôt qu'un enfant vient au Monde, on consulte un Astrologue sur sa destinée; si les astres ne lui sont point favorables, on lui donne la mort, comme la plus grande faveur qu'il puisse espérer de ses parents.

Je vis une seconde folle, dont les discours me divertirent beaucoup. „ Monsieur, me dit-elle, vous voyez une „ fille que le Ciel a comblée d'hon„ neur. S. Paris, ce grand Saint, au „ tombeau duquel s'operent tant de „ miracles, a bien voulu quitter le „ Ciel pour venir me faire un enfant. „ Je suis enceinte actuellement de ses „ œuvres, & je dois accoucher d'un „ grand personnage, qui anéantira les „ Jésuites, réduira en poudre tous les „ Hérétiques, détruira l'Empire des „ Turcs, & reformera le luxe de la „ Cour de Rome.„ *Cette fille est-elle enceinte? demandai-je à l'homme qui me conduisoit.* " Oui, Monsieur, me „ dit-il, elle l'est: véritablement l'on

„ ignore de qui, & l'on croit que la „ crainte qu'elle a eue qu'on ne con- „ nût ſa foibleſſe, l'a fait devenir „ folle. „ Chez les Péruviens, ſage & ſavant Abukibak, la prétendue concubine de S. Paris eût trouvé dans tous les eſprits une aveugle croyance; on n'eût point regardé comme une choſe extraordinaire que le bon Diacre eût quitté pour quelque temps le céleſte ſéjour, pour venir prendre ſes ébats ſur la terre. Ces peuples ont des filles, ou des Religieuſes, conſacrées au ſervice du Soleil. Si elles deviennent enceintes, elles doivent être brûlées par les loix, mais dès qu'elles aſſurent que c'eſt le Soleil qui les a connues, leur groſſeſſe devient reſpectable (1). A coup sûr, dans un pays où l'on croit

(1) In peruvii Regni finibus receptum, Solem colere: quod Ingæ Reges pro Firmamento aut Inſigni Dominationis inſtituerunt, cum eſſent Dii antea diverſi. Illorum ſolemne, Templa, ubique Soli erigere, ampla, magnifica, auro laqueata aut ſtrata. In iis caſtæ aliquot Virgines, quarum pudicitia devota: nec fas polluere, niſi ut luerent morte. Excuſatur ſi qua juravit compreſſam ſe & ex eo uterum ferre. Lepſii Monit. & Exempl. Politica, Cap. III. pag. 27.

que le Soleil interrompt ſa courſe pour venir coucher avec une fille, on ne regarderoit pas comme une extravagance, de prétendre qu'un Saint Janſéniſte puiſſe faire des bâtards.

La folie de la troiſieme femme qu'on me montra, étoit encore plus ſinguliere que celle de la ſeconde. Sa fantaiſie étoit de baiſer le bouton de la culotte de tous les Révérends Peres Jéſuites qu'elle rencontroit. En eût-elle trouvé un chez le Pape, au lieu de courir à la pantoufle du Saint Pere, elle eût été ſe proſterner devant la culotte de l'Ignacien. Elle ſe figuroit qu'il y avoit autant de vertu dans toutes celles de ces Révérends Peres, que dans les Reliques les plus opérantes. Si cette Dévote fût née dans le Royaume de Golconde, ou dans celui de Biſnagar, il lui eût été permis de baiſer non-ſeulement le bouton de la culotte, mais encore bien d'autres pieces. Les Faquirs, ou Jéſuites Golcondois ſont fort accoutumés à recevoir de ces baiſers ſi extravagants en Europe. Les Auteurs nous apprennent *qu'on voit les Dévotes venir baiſer à ces Faquirs les parties du corps.*

les plus cachées, ſans que pour cela ils détournent tant ſoit peu les yeux. Je ne voudrois pas jurer que ſi cette mode s'établiſſoit en Europe, les Moines y euſſent autant de gravité. Plus d'un Cordelier lorgneroit tendrement la dévote Baiſeuſe, & malheur à celles qui auroient des lunettes; car on verroit bien ſouvent arriver le cas dont l'ingénieux la Fontaine a fait le ſujet d'un de ſes Contes, & qui cauſa la perte des Beſicles de la vieille Abbeſſe.

Laiſſons la plaiſanterie, ſage & ſavant Abukibak, & plaignons les hommes, en conſidérant la foibleſſe de leurs eſprits. Que devient cette raiſon, cette lumiere naturelle dont certains Philoſophes parlent tant? N'a-t-elle été accordée qu'à de certains peuples? L'ame des autres n'eſt donc ni de la même nature, ni de la même eſpece que la leur. A-t-elle été donnée également à tous les hommes? D'où vient agiſſent-ils ſi diverſement? Qui ſont les ſages? Qui ſont les fous? Chacun veut connoître le vrai: où trouver des Juges ſans préjugés, qui puiſſent décider cette diſpute?

Je te ſalue, ſage & ſavant Abukibak.

LETTRE LXX.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

LE parallele que tu fais, ſtudieux ben Kiber, dans ta derniere Lettre entre les extravagances de pluſieurs inſenſés Européens & les uſages de certains peuples Aſiatiques, Afriquains, &c. m'a fait réfléchir aux mœurs des Nations anciennes. Je crois pouvoir établir, après un mûr examen dans lequel j'ai tâché d'éloigner autant qu'il m'a été poſſible, tous les préjugés, qu'il en a été dans tous les temps, ainſi que dans les nôtres, & que pluſieurs peuples ont toujours eu des coutumes directement oppoſées à celles des autres; de ſorte qu'un homme qui paſſoit pour très-ſage parmi les premiers, auroit été regardé comme un extravagant chez les autres. Je vais encore plus loin, & je ſoutiens que ſoit chez les Modernes, ſoit chez les Anciens, toutes les Nations, même les plus civiliſées, avoient & ont encore pluſieurs uſages directement oppoſés à

la raiſon. Un Philoſophe qui les conſidere avec quelque attention, en connoît d'abord le ridicule.

Je te communiquerai, ſtudieux ben Kiber, les réflexions que j'ai faites, en liſant Herodote & Diodore de Sicile, ſur les mœurs & les loix des principaux peuples anciens. Je rapporterai d'abord purement & ſimplement ce qu'en diſent ces Auteurs; enſuite je remarquerai les choſes abſurdes, ridicules, puériles, dont ils étoient zélés obſervateurs. Les Lettres que je t'écrirai ſur ce ſujet, pourroient ſervir à l'hiſtoire des égaremens de l'eſprit humain.

Commençons par les Egyptiens. Comme ils ont, dit Herodote (1), un air & une riviere, dont la nature eſt différente de celle des autres, ils ſe ſont auſſi établi des loix & des ordonnances, pour la plupart différentes de celles qu'on obſerve aux autres pays. Les femmes conduiſent parmi eux tout le commerce, elles tiennent taverne, & demeurent aux boutiques, tandis que les

(1) Herod. Liv. II. pag. 227. Je me ſers dans cette Lettre, ainſi que dans les autres, de la Traduction de du Ryer.

ommes filent dans la maiſon. Les au-
es Nations font leurs tiſſures en mon-
ant, & les Egyptiens en abaiſſant; les
ommes y portent les fardeaux ſur leurs
ètes, les femmes ſur leurs épaules; les
mmes piſſent debout, & les hommes
abaiſſent pour cela. Il ne leur eſt pas
ermis de vuider leur ventre hors de la
aiſon; mais ils mangent dehors & dans
s rues, & diſant pour raiſon que les cho-
s déshonnêtes, mais néceſſaires, doi-
ent ſe faire en ſecret; & que celles qui
e ſont pas déshonnêtes, ſe doivent faire
ubliquement. La femme n'y ſauroit
re la Prêtreſſe d'aucun Dieu ni d'au-
ne Déeſſe; mais les hommes ſont les
rêtres de tous les Dieux & des Déeſſes.
es enfants mâles ne peuvent être con-
aints de nourrir malgré eux leur pere
leur mere; mais les filles y ſont con-
aintes, encore qu'elles ne le vouluſ-
nt pas. Aux autres pays les Prêtres
portent de grands cheveux; mais ils
ont raſés en Egypte. Aux autres pays
n a de coutume de ſe faire raſer aux
umérailles d'un parent; au contraire les
gyptiens ſe laiſſent croître les cheveux,
ais ils ſe font couper la barbe. Aux

autres pays on a ſon vivre ſéparé de celui des bêtes ; mais les Egyptiens mangent avec les bêtes. Les autres peuples vivent d'orge & de froment, & c'eſt une honte aux Egyptiens de vivre des choſes qui en ſont faites ; ils font leur pain d'une eſpece de grain, qui eſt entre l'orge & le froment. Ils pétriſſent & remuent la farine détrempée en eau, avec les pieds, & manient la fange & la boue avec les mains. Les autres laiſſent les parties naturelles comme la Nature les leur a données, excepté ceux qui ont été inſtruits par les Egyptiens; mais les Egyptiens ſe font circoncire... Les Prêtres ſe raſent tout le corps de trois en trois jours afin que quelque vermine, ou quelque autre ſorte d'ordure ne s'engendre point en des hommes qui préſident au culte des Dieux.... Ils ne font aucune dépenſe des biens qui leur appartiennent ; mais chacun d'eux a chaque jour ſa portion des viandes ſacrées, qu'on leur donne toutes cuites, & plus même qu'il ne leur faut, de chair de bœuf & d'oye. On leur donne auſſi du vin, ſans qu'ils ſe mettent en peine de rien chercher ; mais il ne leur eſt pas permis de

nger du poiſſon. Les Egyptiens ne nent point de feves, & ne les man- nt ni crues, ni cuites, & les Prêtres peuvent ſeulement les regarder, s'i- ginant que cette ſorte de légume eſt monde.

Examinons, ſtudieux ben Kiber, mbien d'impertinences & de folies il a dans les coutumes bizarres du plus cien des peuples, ou du moins de ce- i chez lequel nous découvrons les emieres traces des Sciences & des rts. Ne nous arrêtons pas aux hom- es, *filant dans l'intérieur des maiſons*, aux femmes, *vendant le vin dans s tavernes*. Accordons encore aux ux ſexes la liberté de piſſer comme s le jugeront à propos, laiſſons-les pporter les coliques les plus violentes lutôt que d'oſer *vuider leur ventre ors de leur maiſon*, permettons *qu'ils angent, expoſés aux injures de l'air*, ins pouvoir dîner, ou ſouper dans leurs ppartements; mais en leur donnant au- ant de permiſſion, ne ſoyons pas auſſi ndulgents ſur la loi qui *diſpenſe les nfants mâles de nourrir leurs parents*. eſt-ce que les garçons ont moins d'o-

bligations que les filles à leur pere & à leur mere? Sont-ils d'une eſpece différente de celle de leurs parents? Ne leur appartiennent-ils qu'en partie? Quel bizarre & criminel uſage! Il faut être privé non-ſeulement de la raiſon, mais de tous ſentiments humains, pour ne pas en être révolté. Que dirons-nous de la coutume *de manger avec les bêtes*, n'eſt-elle pas bien ſinguliere, ſur-tout dans des gens qui en d'autres occaſions étoient eſclaves de la propreté, & ſe lavoient avec tant de ſoin? Celle *de détremper la farine avec les pieds, & de manier la fange & la boue avec les mains*, n'eſt pas moins craſſeuſe & moins particuliere. Quant aux uſages des Prêtres, quelque ridicules qu'ils ſoient, trois mille ans n'ont pu les détruire, & ils ſont encore en vogue aujourd'hui chez la moitié des Européens, où une foule de fainéants, vêtus d'une maniere comique, *ſans faire aucune dépenſe de leurs biens*, conſumant celui des gens du Monde, *mangent la portion des viandes quêtées, qu'on leur donne toutes cuites. On leur apporte auſſi du vin; mais il eſt défendu à plu-*

eurs de manger du bœuf & du mou-
on; ils ne peuvent vivre qu'avec du
oiſſon. La ſeule différence qu'il y a
ntre les folies des Egyptiens & des Eu-
ɔpéens eſt bien petite; car il eſt auſſi
idicule de ſe figurer que la Divinité
ɔit fort honorée parce qu'on ne mange
as de poiſſon, que parce qu'on s'abſ-
ient au contraire de la viande. Il faut
tre bien extravagant pour ſe figurer
u'un brochet dans l'eſtomac d'un Prê-
re offenſe mortellement le Ciel; mais
l faut ne l'être pas moins pour penſer
u'une perdrix, mangée par un Char-
reux, met le Moine au fond des En-
ers. Quelle folie d'ériger Dieu en In-
endant ou en Maître-d'hôtel, qui regle
a table de quelques particuliers! L'hor-
eur que les Egyptiens avoient pour les
èves, & la crainte que les Prêtres
avoient que leur vue ne ſouillât la pu-
reté de leur miniſtre, eſt le comble de
l'extravagance. Qu'eſt-ce qu'une feve,
ſinon un morceau de terre inanimée,
ainſi que l'eſt un autre légume. Eſt-ce le
ſuc qu'elle contient, qui peut corrom-
pre l'ame? C'eſt aſſez de s'en interdire
l'uſage; mais pour s'en défendre la vue,

il falloit qu'il s'en détachât certaines particules bien ſubtiles & bien venimeuſes. Aujourd'hui le bon ſens & la raiſon ont fait évanouir ce poiſon dangereux, on mange des feves comme des pois. Le venin de ce premier légume paſſe ſur la viande pendant un certain temps de l'année; peut-être que dans quatre ou cinq cents ans le Carême & les Vigiles auront le même ſort que les rêveries Egyptiennes. Paſſons des Egyptiens aux Ethiopiens.

„ Les Ethiopiens (1), dit Diodore „ de Sicile, ont pluſieurs loix fort dif„ férentes de celles des autres peuples, „ ſur-tout pour ce qui regarde l'élec„ tion des Rois. Les Prêtres choiſiſ„ ſent les plus honnêtes gens de leur „ corps; & les enfermant comme dans „ un cercle, celui de ces deniers que „ prend au hazard un des Prêtres qui „ entre dans le cercle, en marchant & „ en ſautant comme un Ægyppan ou „ un Satyre, eſt déclaré Roi ſur le „ champ, tout le peuple l'adore com„ me un homme chargé du gouver-

(1) Diodore, Liv. III. pag. 266. Je me ſers de la Traduction de l'Abbé Terraſſon.

» nement par la Providence Divine.
» Le nouvel Elu commence à vivre de
» la maniere qui lui eſt preſcrite par
» les loix. En toutes choſes il ſuit la
» coutume du pays, ne puniſſant & ne
» récompenſant que ſelon les regles
» établies dès l'origine de la Nation.
» Il eſt défendu au Roi de faire mourir
» aucun de ſes ſujets, quand même il
» auroit été déclaré en jugement digne
» du dernier ſupplice; mais il envoie
» un Officier qui lui apporte le ſignal
» de la mort; & auſſi tôt le criminel
» s'enferme dans ſa maiſon, & ſe fait
» juſtice lui-même. Il ne lui eſt point
» permis de s'enfuir en des Royaumes
» voiſins, & de changer ainſi la peine
» de mort en un banniſſement, com-
» me font les Grecs. On raconte à ce
» ſujet qu'un certain homme, ayant
» vu cet ordre de mort qui lui étoit en-
» voyé de la part du Roi, & ſongeant
» à s'enfuir hors de l'Ethiopie, ſa mere
» qui s'en doutoit, lui paſſa ſa ceinture
» autour du col, ſans qu'il osât ſe dé-
» fendre, & l'étrangla ainſi, de peur,
» diſoit-elle, que ſon fils ne procurât
» par ſa fuite une plus grande honte à

„ ſa famille. Il y avoit quelque choſe
„ encore de plus extraordinaire dans
„ ce qui regardoit la mort des Rois.
„ Les Prêtres qui ſervent à Méroé, y
„ ont acquis un très-grand pouvoir.
„ Ceux-ci, quand il leur en prenoit
„ fantaiſie, dépêchoient un courier au
„ Roi pour lui ordonner de mourir. Ils
„ lui faiſoient dire que les Dieux l'a-
„ voient ainſi réglé, & que ce ſeroit
„ un crime de violer un ordre qui ve-
„ noit de leur part. Ils ajoutoient plu-
„ ſieurs autres raiſons qui ſurprenoient
„ aiſément des hommes ſimples, préve-
„ nus d'une ancienne coutume, & qui
„ n'avoient pas aſſez de force d'eſprit
„ pour réſiſter à ces commandements
„ injuſtes. En effet, les premiers Rois
„ ſe ſont ſoumis à ces cruelles ordon-
„ nances ſans aucune autre contrainte
„ que celle de leur propre ſuperſtition.
„ Ergamenès, qui regnoit du temps de
„ Ptolomée II, & qui étoit inſtruit
„ de la Philoſophie des Grecs, fut le
„ premier qui oſa ſecouer ce joug ridi-
„ cule. Ayant pris une réſolution vrai-
„ ment digne d'un Roi, il s'en vint avec
„ ſon armée attaquer la forteresſe, où
„ étoit

étoit autrefois le Temple d'or des Ethiopiens. Il fit égorger tous les Prêtres, & inſtitua lui-même un culte nouveau. Les amis du Prince ſe ſont fait une loi qui ſubſiſte encore, quelque ſinguliere qu'elle ſoit, lorſque leur maître a perdu l'uſage de quelqu'une des parties de ſon corps, par maladie, ou par quelque accident, ils ſe donnent la même infirmité, croyant que c'eſt une choſe honteuſe, par exemple, de marcher droit à la ſuite d'un Roi boiteux, & il leur paroît abſurde de ne pas partager avec lui les incommodités corporelles, puiſque la ſimple amitié nous oblige à prendre part à tous les biens & à tous les maux qui arrivent à nos amis. Il eſt même fort commun de les voir mourir avec leurs Rois, & ils penſent qu'il leur eſt glorieux de donner ce témoignage d'une fidélité conſtante. De là vient que chez les Ethiopiens, il eſt difficile de former aucune entrepriſe contre le Roi, par l'attention que tous ſes amis apportent à leur conſervation commune. Ce ſont-là les loix

» & les coutumes des Ethiopiens qui
» demeurent dans la capitale, & qui
» habitent l'iſle de Méroé, & cette
» partie de l'Ethiopie qui touche à
» l'Egypte. »

Dans ma premiere Lettre je te communiquerai mes réflexions ſur tant d'uſages ſinguliers.

Porte-toi bien, ſtudieux ben Kiber.

LETTRE LXXI.

Abukibak, *au ſtudieux* ben Kiber.

SI les Souverains Ethiopiens étoient forcés de ſe conformer aux loix du pays, & ſi par un réglement auſſi ſage qu'inviolable, ils ne pouvoient les enfreindre ſous quelque prétexte que ce fût, en revanche la maniere dont ils étoient élus, étoit bien folle & bien ridicule. Y a-t-il rien de ſi abſurde que d'enfermer dans un cercle un nombre de perſonnes qui ſautent & cabriolent, & de choiſir pour Roi celui de ces ſaltinbanques qu'on ſaiſit au hazard? J'aimerois autant qu'on prît un Monarque

le tombeau de S. Paris, & qu'on geât en Souverain quelque fameux nvulſionnaire.

La ſoumiſſion *aveugle que les Ethiens avoient pour les ordres de leurs uverains*, n'eſt pas moins condamble, quoiqu'elle ſoit encore établie jourd'hui chez les Turcs, & peute chez d'autres peuples beaucoup ıs policés. N'eſt-il pas naturel qu'un mme cherche à conſerver ſa vie, & fanatiſme qui lui en ôte le pouvoir, doit-il pas être bien fort? Un Ethioen qui négligeoit les moyens de fuir mort qu'on lui deſtinoit, étoit un u; un Turc qui agit de même n'eſt s plus ſage, & toutes les coutumes ıi ſont fondées ſur des principes opfés à ceux de la Nature, ne prennt leur ſource que dans le fanatiſme, ne ſont ſoutenues que par la force s préjugés. Dès que les hommes vienmt à ouvrir les yeux, dès qu'ils ſont âge de la raiſon, ils s'apperçoivent de ur erreur, comprennent combien il ur eſt important de les abandonner ntiérement. L'exemple d'Ergamenès ui s'affranchit du joug ſous lequel

avoient gémi ſes prédéceſſeurs, en eſt une preuve évidente. La connoiſſance de la Philoſophie des Grecs, c'eſt-à-dire, la liberté de penſer, de réfléchir & de raiſonner, lui fit voir les malheurs des Rois auxquels il avoit ſuccédé; il comprit qu'il devoit s'affranchir de la tyrannie des Prêtres qui en avoient fait périr pluſieurs. Il falloit que les Souverains qui avoient régné avant lui, fuſſent bien ſtupides pour ſe réſoudre à mourir tranquillement, lorſque les Prêtres de Méroé jugeoient à propos de leur ordonner de partir de ce Monde. Si les Eccléſiaſtiques étoient les maîtres aujourd'hui de donner des ordres à leurs Princes pour faire un pareil voyage, il ſeroit plus dangereux d'être Souverain, que Mineur ou Grenadier. On verroit tous les jours des Lettres de cachet expédiées aux Rois, qui ne laiſſeroient pas gouverner les Eccléſiaſtiques, & le moindre impôt qu'on mettroit ſur le Clergé, feroit donner un ordre au Souverain de ſe rendre en diligence en Paradis, ſi tant eſt qu'on ne l'exilât pas en Purgatoire, & qui pis eſt, en Enfer. Les Prêtres modernes

ns doute ne ſe feroient pas un plus and ſcrupule que les anciens, de faire ıtrer le Ciel dans leur deſſein. Nous ouvons en juger par les manœuvres ciproques des Janſéniſtes & des Mo-iſtes, qui ne manquent jamais d'au-riſer par la Religion tous les crimes ı'ils commettent, & tous les maux u'ils ſe font mutuellement.

Venons à préſent, ſtudieux ben Kier, à la folie de ces courtiſans qui ſe iiſoient eſtropier ou mutiler, pour imi-er les défauts corporels de leurs Prin-es, & qui penſoient que *c'étoit une hoſe honteuſe de marcher droit à la uite d'un Roi boiteux.* Si l'on obte-oit aujourd'hui des charges & des em-lois en faiſant des extravagances auſſi randes, je ne doute pas qu'on ne vît ans la Cour d'un Roi borgne pluſieurs ourtiſans qui ſe creveroient un œil; lans celle d'un boiteux, pluſieurs au-res qui s'eſtropieroient une jambe. C'eſt l'indifférence des Princes ſur une areille démence qui fait la différence es uſages des courtiſans anciens & modernes. N'imitent-ils pas autant qu'ils peuvent dans ce temps, les dé-

fauts de l'ame du Prince, parce que cette imitation les conduit aux honneurs? Ne ſont-ils pas yvrognes auprès d'un Roi qui aime le vin; débauchés, impudiques, s'il a du goût pour les femmes; ſans Religion, s'il eſt Athée? Hé quoi! Eſt-il plus honteux & plus inſenſé de défigurer l'ame que le corps? C'eſt elle qui nous éleve au-deſſus des bêtes. Un courtiſan Ethiopien qui ſe caſſoit une jambe, ne ſe ravaloit pas juſqu'à ſe ranger au rang des animaux les plus immondes; un Seigneur Européen qui ſe ſoule pour imiter ſon Souverain, & qui ſe plonge dans la crapule la plus honteuſe, ſe met à niveau d'un cochon qui ſe vautre dans ſon auge, & qui ſe gorge de nourriture.

Je penſe, ſtudieux ben Kiber, que les uſages & les coutumes des Ethiopiens étoient beaucoup plus excuſables que celles des courtiſans modernes; car ils avoient pour leurs Princes un véritable amour, puiſqu'ils mouroient librement & volontairement avec eux. Il entroit donc dans leur folie autant de zele mal entendu, que d'ambition;

tis chez les Européens, on imite
ivent le même Prince qu'on hait
ortellement. On se garde bien de
scendre dans le tombeau avec lui;
peine au contraire y est-il, qu'on in-
ite à sa mémoire; on prend les mœurs
les manieres de celui qui lui succe-
, on agit d'une maniere toute oppo-
à celle dont on se conduisoit trois
urs auparavant. Quel sujet à réflo-
ons que les manœuvres des courti-
ns au commencement d'un nouveau
gne! Convenons, studieux ben Ki-
r, que dans tous les temps les hom-
es ont extravagué; mais avouons
ussi que dans le nôtre ils ont uni la fo-
& la mauvaise foi. Revenons aux
thiopiens, & consultons encore Dio-
ore de Sicile.

„ Il y a (1) plusieurs autres Nations
Ethiopiennes, dont les unes culti-
vent les deux côtés du Nil avec les
Isles qui sont au milieu, les autres
habitent les provinces voisines de
l'Arabie, d'autres sont plus enfon-
cées dans l'Afrique. Presque tous,
& entre autres ceux qui sont nés le

(1) Diod. Liv. III. pag. 168. 169.

„ long du fleuve, ont la peau noire,
„ le nez camus, & les cheveux crépus.
„ Ils paroiſſent très-ſauvages & très-
„ féroces, & le ſont pourtant beau-
„ coup moins par tempérement, que
„ par volonté & par affectation. Ils
„ ſont fort ſecs & fort brûlés, leurs
„ ongles ſont toujours longs comme
„ ceux des animaux. Ils ne connoiſ-
„ ſent point l'humanité, il ne pouſ-
„ ſent qu'un ſon de voix aigu. Ne
„ s'étudiant point, comme nous, à
„ rendre la vie plus douce & plus
„ agréable, ils n'ont rien des mœurs
„ ordinaires. Quand ils vont au com-
„ bat, les uns s'y arment de leurs
„ boucliers, faits de cuir de bœuf,
„ & ont en main de petites lances;
„ les autres portent des traits recour-
„ bés; d'autres ſe ſervent d'arcs, dont
„ le bois eſt de la longueur de quatre
„ coudées, & qu'ils bandent avec le
„ pied: quand ceux-ci n'ont plus de
„ traits, ils combattent avec des maſ-
„ ſues. Ils menent leurs femmes à la
„ guerre, & les obligent de ſervir dès
„ qu'elles ont un certain âge. Elles
„ portent ordinairement un anneau de
„ cuivre

cuivre pendu à leurs levres. Quelques-uns de ces peuples passent leur vie sans s'habiller, se couvrent seulement de ce qu'ils trouvent pour se mettre à l'abri du Soleil. Les uns coupent une queue de brebis, & se la passent entre les cuisses pour cacher leur nudité; d'autres prennent des peaux de leurs bestiaux. Il y en a qui s'entourent la moitié du corps avec des espeçes de ceintures faites de cheveux, la nature du pays ne permettant pas aux brebis d'avoir de la laine. A l'égard de la nourriture, les uns vivent d'un certain fruit qui croit sans culture dans les étangs & les lieux maréçageux; d'autres mangent les plus tendres rejettons des arbres, dont l'ombrage les garantit de la chaleur du Midi; quelques-uns sement du *Sesame* & du *Lotos*; il y en a qui ne vivent que de racines de roseaux. La plupart d'entr'eux s'exercent à tirer aux oiseaux: & comme ils manient l'arc fort adroitement, cette chasse remplit abondamment leurs besoins; mais la plus grande partie de ces

„ peuples ſoutiennent leur vie avec le
„ lard & la chair de leurs troupeaux.
„ Ces Ethiopiens qui habitent au deſ-
„ ſus de Méroé, font des diſtinctions
„ remarquables entre les Dieux. Ils di-
„ ſent que les uns ſont d'une nature
„ éternelle & incorruptible, comme
„ le Soleil, la Lune, & l'Univers en-
„ tier; que les autres, étant nés parmi
„ les hommes, ſe ſont acquis les hon-
„ neurs divins par leurs vertus, & par
„ les biens qu'ils ont faits au Monde.
„ Ils reverent *Iſis*, *Pan*, & ſur-tout
„ *Jupiter* & *Hercule*, dont ils préten-
„ dent que le genre humain a reçu le
„ plus de bienfaits. Quelques Ethio-
„ piens cependant croient qu'il n'y a
„ point de Dieux; & quand le Soleil
„ ſe leve, ils s'enfuient dans leur ma-
„ rais, en blaſphémant contre lui,
„ comme contre leur plus cruel enne-
„ mi. Les Ethiopiens different encore
„ des autres Nations dans les honneurs
„ qu'ils rendent à leurs morts. Les uns
„ jettent leurs corps dans le fleuve,
„ penſant que c'eſt la plus honorable
„ ſépulture qu'on puiſſe leur donner;
„ les autres les gardent dans leurs mai-

ons, enfermés dans des niches de terre, croyant qu'il sied bien à des enfants d'avoir toujours devant les yeux le visage de leurs parents, & à ceux qui surviennent, de conserver la mémoire de leurs prédécesseurs; l'autres enferment les corps morts dans des cercueils de terre cuite, & les enterrent aux environs des Temples. Ils regardent comme le plus inviolable des ſerments, celui qui ſe fait ſur les morts. En certaines contrées les Ethiopiens donnent la royauté à celui d'entr'eux qui eſt le mieux fait, diſant que les deux plus grands dons de la fortune ſont la Monarchie & la belle taille. Ailleurs, ils la déferent au paſteur le plus vigilant, comme à celui qui aura le plus de ſoin de ſes ſujets. D'autres choiſiſſent le plus riche, dans la penſée qu'il ſera plus en état de ſecourir les peuples. Il y en a d'autres qui prennent pour Rois ceux qui ſont les plus forts, eſtimant dignes de la premiere place ceux qui ſont les plus capables de les défendre dans les combats. "

Ce nouveau paſſage, ſtudieux ben Kiber, va nous fournir bien de ſérieuſes réflexions. Elles demandent une plus longue étendue, que celle que nous donnons ordinairement à nos Lettres, nous les réſerverons pour la premiere que je t'écrirai.

Porte-toi bien.

LETTRE LXXII.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

PArcourons, ſtudieux ben Kiber, les coutumes & les uſages bizarres de ces Ethiopiens, ſi différents des premiers dont nous avons parlé. L'envie qu'ils avoient de paroître *très-ſauvages & très-féroces, quoiqu'ils le fuſſent pourtant beaucoup moins par tempérament, que par volonté & par affectation*, marque bien juſqu'où peut aller l'égarement de l'eſprit humain. N'eſt-il pas étonnant que des hommes qui avoient en eux-mêmes les principes de l'humanité, qui la connoiſſoient, qui en ſou-

enoient tout le bon, tout le vrai, tout l'utile, cherchaſſent à s'approcher des bêtes le plus qu'il leur étoit poſſible, & fiſſent conſiſter leur plus grande gloire à les imiter dans leur férocité? Que ceux qui prétendent que l'homme par la nature ne cherche qu'à être inſtruit, & ſuit les conſeils qu'on lui donne, dès qu'il les croit utiles à ſon bonheur, répondent quelque choſe à un exemple auſſi frappant que l'eſt celui de ces peuples. Ils cherchoient à s'éloigner de tout ce qui pouvoit leur procurer les commodités des autres Nations; la vie animale avoit pour eux plus de charmes que celles des habitants de la ville la mieux policée.

La coutume qu'ils avoient *de conduire leurs femmes à la guerre*, quoique ridicule, ne me ſurprend pas; elle dure encore chez les Allemands, & le plus petit Sous-Lieutenant d'Infanterie mene avec lui Madame la Sous-Lieutenante. Lorſqu'une armée Impériale eſt en marche, il y a toujours une colonne compoſée de femmes & de leurs équipages. Jugez, ſtudieux ben Kiber, s'il convient à des gens qui ne doivent ſon-

ger qu'à ſe battre, d'être occupés du ſoin de leur ménage. Que des peuples barbares ayent pu conſerver la coutume de mener à la guerre leurs femmes, cela n'a rien de bien extraordinaire; mais qu'aujourd'hui en Allemagne, & dans bien d'autres pays on n'ait pas ordonné aux Officiers de ne point conduire les leur à l'armée, c'eſt une choſe que je ne comprends point. Il faut qu'on penſe en Allemagne que les prieres des femmes valent pour le gain d'une bataille celles de Moyſe; je ne ſais pourtant pas ſi elles tiennent les mains levées au Ciel, tandis que leurs maris combattent.

La Religion des Ethiopiens qui habitoient au-deſſus de Méroé, n'avoit rien qui doive paroître aujourd'hui extraordinaire aux trois quarts de l'Europe: ils diviſoient leurs Dieux en deux claſſes; „ les uns étoient d'une nature éter„ nelle & incorruptible; les autres, „ étant nés parmi les hommes, s'é„ toient acquis les honneurs divins par „ leurs vertus, & par les biens qu'ils „ ont faits au Monde. “ On dira qu'il eſt abſurde de vouloir qu'une choſe

réée puiſſe jamais acquérir les perfections du Créateur, que l'ordre naturel & abſolu des choſes demande néceſſairement qu'il y ait toujours une différence entre le pouvoir de celui qui produit, & la puiſſance de la choſe produite; on prouvera que la nature divine ne peut être communiquée à de ſimples mortels; on conclura enſuite qu'il étoit donc ridicule de placer des hommes morts au rang des Divinités éternelles. On raiſonnera très-bien, en parlant de cette maniere; mais la même perſonne qui fera ces objections, ne s'appercevra pas qu'elle agit auſſi ridiculement que ces Ethiopiens qu'elle condamne. Elle admet, ainſi qu'eux, une Divinité d'une nature éternelle & incorruptible, & un nombre infini de demi-Dieux, qui avant de jouir des honneurs divins, ont vécu pluſieurs années parmi les hommes. L'Europe eſt remplie de Temples, dédiés à S. François, à S. Anſelme, à S. Ignace, &c. L'encens fume perpétuellement ſur leurs Autels, on leur adreſſe les vœux les plus ardents, on implore leur ſecours, on leur offre des préſents; que faiſoient

de plus les Ethiopiens pour leurs Dieux ſubalternes ? On dira peut-être que tout ce qu'on obtient de ces demi-Dieux modernes, n'eſt que par leur interceſſion auprès de la Divinité *éternelle & incorruptible*. Les Ethiopiens & tous les Payens pourroient répondre la même choſe ; car quoiqu'ils priaſſent les Dieux ſubalternes, ils n'ignoroient pas que ces Dieux ne pouvoient rien ſans la volonté de *Jupiter*. Lorſque Troye fut détruite, *Vénus* voulut en vain la ſecourir (1), *Jupiter* avoit réſolu ſa deſtruction ; les Dieux *Pénates* ne purent point le ſervir. Saint Auguſtin dans ſa *Cité de Dieu*, plaiſante vivement (2) ſur les Divinités, en qui les

(1) Ipſe pater Danais animos virefque ſecundas
Sufficit ; ipſe Deos in Dardana ſuſcitat arma ?
Eripe, Nate, fugam, finemque impone labori,
Nuſquam abero, & tutum patrio te limine ſiſtam.
Dixerat, & ſpiſſis noctis ſe condidit umbris.
Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ
Numina magna Deûm.
Tum vero omne mihi viſum conſidere in ignes
Ilium & ex imo verti Neptunia Troja.
Virgil. Æneid. Lib. 2.

(2) Nec ideo Troja periit, quia Minervam perdidit. Quid enim prius ipſa Minerva perdiderat,

oyens avoient la plus grande confian-
; il demande comment eſt-ce que
nerve auroit pu les défendre contre
Grecs, puiſqu'elle n'eut pas le pou-
ir de garantir ſes Gardiens, lorſ-
'on vint enlever ſon ſimulacre ſur
1 Antel. Il ſe moque des Romains
ıvoir cru (1) que les Dieux *Pénates*

periret? An forte cuſtodes ſuos? Hoc ſane ve-
n eſt: illis quippe interemptis potuit auferri,
que enim homines à ſimulacro, ſed ſimulacrum
hominibus ſervabatur. Quomodo ergo colebatur
patriam cuſtodiret & cives, quæ ſuos non valuit
todire cuſtodes? Auguſt. de Civit. Dei, Liv. I.
p. 2. pag. 4. Tom. 7. Edit. Paris.

1) Apud hunc ergo Virgilium nempe Juno indu-
ır infeſta Trojanis, Æolo ventorum regi adver-
eos irritando dicere.

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor
Ilium in Italiam portans, victoſque Penates.

Itane iſtis Penatibus victis, Romam, ne vince-
ur prudentes commendare debuerunt? Sed hoc
no dicebat velut irata mulier, quid loqueretur
orans. quid Æneas ipſe pius totiens appellatus?
nne ita narrat?

Panthus Otriades arcis Phoebique Sacerdos,
Sacra manu, victoſque Deos, parvumque nepo-
tem.
Ipſe trahit, curſuque amens ad limina tendet.

Nonne Deos ipſos, quos victos non dubitat dicere

des Troyens, vaincus & chaſſés, les avoient rendus invincibles. Qu'auroit répondu ce Pere de l'Egliſe? Si les Payens lui avoient dit: " Vous nous „ faites un reproche que nous ſommes „ en droit de vous faire. Les Saints, aux- „ quels vous accordez pour le moins „ autant de pouvoir que nous aux demi- „ Dieux, ne ſont-ils pas vaincus quel- „ quefois? Lorſque S. Paul prie pour „ un peuple, & S. Pierre pour un au- „ tre, il faut que la perte ou le gain de „ la bataille décide du pouvoir de l'in- „ terceſſeur. Si vous prétendez qu'il n'y „ a jamais qu'un Saint qui intercede, „ & que lorſqu'il demande une choſe, „ les autres y conſentent, je vous ſou- „ tiendrai que vos demi-Dieux ſont „ moins parfaits que les nôtres, puiſ- „ qu'ils vous abandonnent, & qui pis

ſibi potius quam ſe illis perhibet commendatos, cum ei dicitur.

Sacra ſuoſque tibi commendat Troja Penates.

Si igitur Virgilius tales Deos & victos dicit, & ut vel victi quoquo modo evaderent homini commendatos, quæ dementia eſt exiſtimare his tutoribus Romam ſapienter, fuiſſe commiſſam, & niſi eos amiſiſſet, non potuiſſe vaſtari. Id. ibid.

eſt, après avoir reçu vos préſents; c'eſt-là une noire ingratitude. Si vous prétendez qu'ils ſe conforment dans leur demande aux volontés de la Divinité ſuprême, je vous répondrai que nos demi-Dieux ſont de même, & qu'ainſi les Dieux *Pénates* des Troyens furent vaincus dans la Phrygie, parce que *Jupiter* l'ordonnoit ainſi, & vainquirent dans l'Italie par la même raiſon. "

Convenons, ſtudieux ben Kiber, que le ſentiment qui admet des Avocats & des Procureurs pour plaider la cauſe des hommes devant la Divinité, eſt auſſi ridicule que faux. Les Ethiopiens ſont tombés à ce ſujet dans une erreur groſſiere, les Européens imitent leur égarement. La Divinité qui voit, qui connoît le paſſé, le préſent, le futur, qui regle par ſa volonté ſeule & par ſa ſageſſe tous les événements, n'a pas beſoin comme un juge, dont les connoiſſances ſont bornées, d'un ſolliciteur qui l'inſtruiſe des cauſes qu'il doit juger. Les ſeuls mémoires ſur leſquels elle ſe détermine, ſont la vertu, la juſtice & la piété de ceux qui méritent

d'être récompenſés, & les vices de ceux que ſa juſtice l'oblige de punir.

Les Ethiopiens qui croyoient qu'il n'y avoit point de Dieux, & qui quand le *Soleil ſe levoit, s'enfuyoient dans leurs marais en blaſphémant contre lui, comme contre leur plus cruel ennemi*, nous doivent rendre plus attentifs à ne pas ſuppoſer pour des preuves évidentes de l'exiſtence de Dieu, celles qui ſont très-douteuſes, pour ne pas dire fauſſes; tandis qu'on en a un grand nombre d'invincibles. Locke & bien d'autres grands Philoſophes ont agi prudemment, en n'employant pour la défenſe de la premiere des vérités que des arguments, exempts de toute retorſion & de tout doute. Comment veut-on apporter pour preuve de l'exiſtence de Dieu le conſentement univerſel de tous les peuples, puiſqu'il eſt conſtant que dans tous les temps il y a eu des hommes aſſez aveuglés & aſſez ignorants, pour ne pas comprendre la néceſſité abſolue de l'exiſtence d'une Divinité? De nos jours on a découvert des Nations entieres, auſſi peu éclairées que les anciens Ethiopiens. Un Hiſtorien

eſtimé, & qui ne ſauroit être ſoupçonné de vouloir favoriſer l'impiété, nous apprend (r) qu'il a vu & connu des peuples qui n'avoient aucune idée de l'exiſtence de Dieu. Ainſi, convenons de bonne foi que l'homme, livré à lui-même & privé des ſecours qui conduiſent ſa raiſon, peut méconnoître la choſe la plus viſible; triſte & mortifiant aveu pour la vanité humaine, mais qui n'eſt pas moins véritable!

Les raiſons qui obligeoient les Ethiopiens à choiſir un Roi, me paroiſſent à peu près les mêmes que celles qui déterminent aujourd'hui certains Européens à l'élection d'un Monarque. Très-ſouvent à Conſtantinople un Prince a été élevé ſur le Trône, au préjudice de ſes aînés, parce qu'il étoit mieux fait qu'eux. Les Turcs, ſur-tout les Janiſſaires, aiment beaucoup que leur Souverain ſoit beau & bien fait.

Les peuples qui éliſent un Roi, ou un Magiſtrat abſolu, ſe déterminent

(r) Il n'a pas paru juſqu'à préſent qu'ils ayent aucune connoiſſance de la Divinité, ni qu'ils adorent les Images. Hiſtoire des Iſles Marianes, pag. 446.

ordinairement par les autres causes qui faisoient agir les Ethiopiens. Il me semble cependant que les anciens avoient un avantage considérable sur les Polonois ; car l'intérêt particulier chez ces derniers, décide ordinairement de leur voix : ils la vendent au plus offrant ; la patrie a peu de part dans leur détermination. Je pense que les Hollandois dans le choix d'un Stadthouder, les Vénitiens dans celui d'un Doge, songent au bien de l'Etat, & imitent les Ethiopiens ; mais je ne saurois accorder la même sagesse & la même vertu aux Polonois. Je suis même persuadé qu'on auroit peine à trouver dans l'antiquité un peuple, qui eût aussi mal profité du grand avantage d'élire son Souverain. Ce qui devroit faire le bonheur de la Pologne, cause ordinairement ses plus grands maux ; presque toutes les révolutions qui sont arrivées dans ces derniers temps à ce Royaume, n'ont eu d'autre source que le choix du Souverain. Il seroit heureux pour un peuple qui profite si mal du droit de se choisir un Prince, de laisser à la naissance à décider de la possession du Trône.

e te salue, ſtudieux ben Kiber, & félicite de n'être point né dans un it, où chaque changement de regne :t le peuple dans l'incertitude d'une erre civile.

LETTRE LXXIII.

Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

JE paſſerai, ſtudieux ben Kiber, aux ybiens Nomades. Ils s'étoient impoſé a coutume, ou plutôt la loi de ne nanger point de vaches & de cochons, es Juifs s'abſtenoient de la viande de lusieurs animaux. Moyſe avoit cru qu'il devoit pour le bien de leur ſanté a leur interdire, & ce ſage Légiſlateur craignoit ſans doute que la mauvaiſe nourriture n'augmentât les maladies des Iſraélites. La même raiſon peut avoir été la cauſe que les Lybiens ne mangeoient point de cochon, la chair de cet animal, quoique délicate, étant fort contraire à la ſanté, & pernicieuſe à ceux qui ont quelque diſpoſition à la

lepre; maladie très-commune parmi les anciens Egyptiens, Lybiens, Iſraélites, &c. Mais ſi l'uſage de s'abſtenir de manger de certaines viandes peut être excuſé, celui de n'oſer frapper une vache eſt bien inſenſé, ſur-tout lorſqu'on ne reſpecte cette vache que par la reſſemblance qu'on penſe qu'elle a avec la Divinité. Peut-on pouſſer la folie plus loin, que de croire que l'Etre ſuprême réſide principalement dans un vil animal? La multiplicité des Dieux des Anciens, quelque criminelle & abſurde qu'elle ſoit, me paroît beaucoup plus ſupportable que les différentes métamorphoſes qu'on en racontoit. Que les Philoſophes qui vantent ſi fort cette lumiere naturelle, & cette raiſon, accordée à tous les hommes, me diſent ſi les Lybiens qui n'oſoient battre une vache, de crainte d'offenſer les Dieux, en étoient pourvus abondamment. Cette crainte, quelque folle qu'elle ſoit, ſubſiſte cependant encore aujourd'hui dans l'eſprit de pluſieurs peuples, & c'eſt-là une preuve bien évidente que dans tous les temps les hommes ont été également extravagants. Il y avoit quelques

uelques Nations un peu plus éclairées
t un peu plus ſages que les autres
hez les Anciens. En général chez les
Modernes, les Européens ſont moins
veugles que les habitants des autres
parties du Monde; mais au fond ces
Nations étoient toutes folles.

La coutume que certains Lybiens Nomades avoient de brûler avec de la laine les veines du haut de la tête, ou celles des temples, afin que les enfants ne fuſſent point ſujets aux fluxions tout le reſte de leur vie, me paroît avoir été copiée par les Anglois dans leur *inſertion de la petite vérole*. Les Lybiens prévenoient par un mal réel une maladie qu'on n'auroit peut-être jamais eue; plus ſages pourtant que les Anglois, qui tuent un grand nombre de jeunes enfants, de peur qu'ils ne ſoient dangereuſement malades, lorſqu'ils ſeront plus âgés. Malgré la belle Lettre que Monſieur de Voltaire a faite ſur *l'inoculation de la petite vérole*, je doute qu'il prenne envie à beaucoup de peuples de vouloir imiter les Anglois; encore moins les Circaſſiens, dont ils ont emprunté ce beau & ſalutaire uſa-

ge. Je ne penſe pas non plus que la maxime des Libiens ſoit jamais ſuivie, & qu'on traite jamais en Europe les jeunes gens comme les chevaux lunatiques, à qui l'on fait brûler les veines du front, & celles qui ſont à côté des yeux.

Examinons de nouvelles folies. Les anciens Européens nous en fourniront en grand nombre : nous les comparerons toujours avec celles des modernes ; commençons par les Gaulois.

„ Ils ſont (1), dit Diodore de Si-
„ cile, d'une grande taille, ils ont la
„ peau fraîche & extrêmement blan-
„ che. Leurs cheveux ſont naturelle-
„ ment roux, & ils uſent encore d'ar-
„ tifice pour fortifier cette couleur.
„ Ils les lavent fréquemment avec de
„ l'eau de chaux, & ils les rendent
„ auſſi plus luiſants, en les retirants ſur
„ le ſommet de la tête & ſur les tem-
„ ples ; de ſorte qu'ils ont vraiment
„ l'air de Satyres d'Ægipans. Enfin
„ leurs cheveux s'épaiſſiſſent tellement,
„ qu'ils reſſemblent aux crins des che-

(1) Diod. Liv. V. pag. 180. Je me ſers toujours de la Traduction de l'Abbé Terraſſon.

„ vaux. Quelques-uns ſe raſent la
„ barbe, & d'autres la portent mé-
„ diocrement longue; mais les Nobles
„ ſe raſent les joues, & portent néan-
„ moins des mouſtaches qui leur cou-
„ vrent toute la bouche. Auſſi il leur
„ arrive ſouvent que lorſqu'ils man-
„ gent, leur viande s'embarraſſe dans
„ leurs mouſtaches, & lorſqu'ils boi-
„ vent, elles leur ſervent comme de
„ tamis pour philtrer leur boiſſon. Ils
„ ne prennent point leurs repas aſſis
„ ſur des chaiſes; mais ils ſe couchent
„ par terre ſur des couvertures de
„ peaux de loups & de chiens, & ils
„ ſont ſervis par leurs enfants de l'un
„ & de l'autre ſexe, qui ſont encore
„ dans la premiere jeuneſſe. A côté
„ d'eux ſont de grands feux garnis de
„ chaudieres & de broches, où ils font
„ cuire de gros quartiers de viande.
„ On a coutume d'en offrir les meil-
„ leurs morceaux à ceux qui ſe ſont
„ diſtingués par leur bravoure; c'eſt
„ ainſi que chez Homere les Héros
„ de l'armée Grecque récompenſerent
„ Ajax, qui s'étant battu ſeul contre
„ Hector, l'avoit vaincu. Ils invitent

„ les étrangers à leurs feſtins, & à la
„ fin du repas, ils les interrogent ſur ce
„ qu'ils ſont, & ſur ce qu'ils viennent
„ faire. Souvent leurs propos de table
„ font naître des ſujets de querelle, &
„ le mépris qu'ils ont pour la vie, eſt
„ cauſe qu'ils ne ſe font point une affai-
„ re de s'appeller en duel; car ils ont
„ fait prévaloir chez eux l'opinion de
„ Pythagore, qui veut que les ames
„ des hommes ſoient immortelles, &
„ qu'après un certain nombre d'an-
„ nées, elles reviennent animer d'au-
„ tres corps. C'eſt pourquoi, lorſqu'ils
„ brûlent leurs morts, ils adreſſent à
„ leurs amis & à leurs parents défunts
„ des Lettres qu'ils jettent dans le bu-
„ cher, comme s'ils devoient les rece-
„ voir & les lire. Dans les voyages &
„ dans les batailles ils ſe ſervent de
„ chariots à deux chevaux, où monte
„ un cocher pour les conduire, outre
„ l'homme qui doit combattre. Ils s'a-
„ dreſſent ordinairement aux gens de
„ cheval, en les attaquant avec ces
„ traits qu'ils appellent *Saunies*, &
„ deſcendent enſuite pour ſe battre
„ avec l'épée. Quelques-uns d'entr'eux

„ bravent la mort, juſques au point
„ de ſe jetter dans la mêlée, n'ayant
„ qu'une ceinture autour du corps, &
„ étant du reſte entiérement nuds. Ils
„ menent avec eux à la guerre des
„ ſerviteurs de condition libre; mais
„ pauvres, qui dans les batailles con-
„ duiſent leurs chariots & leur ſervent
„ de gardes. Les Gaulois ont coutume,
„ avant que de livrer bataille, de cou-
„ rir à la rencontre de l'armée enne-
„ mie, dont ils défient les plus appa-
„ rents à un combat ſingulier, en bran-
„ lant leurs armes, & en tâchant de
„ leur inſpirer de la frayeur. Si quel-
„ qu'un accepte le défi, alors ils com-
„ mencent à vanter la gloire de leurs
„ ancêtres, & leurs propres vertus: au
„ contraire, ils abaiſſent tant qu'ils
„ peuvent, celle de leurs adverſaires, &
„ ils trouvent effectivement le moyen
„ d'affoiblir le courage de leurs enne-
„ mis. Ils pendent au col de leurs che-
„ vaux les têtes des ſoldats qu'ils ont
„ tués à la guerre; & leurs ſerviteurs
„ portent devant eux les dépouilles,
„ encore toutes couvertes du ſang des
„ ennemis qu'ils ont défaits, & ils les

» ſuivent, en chantant des chants de
» joie & de triomphe. Ils attachent
» ces trophées aux portes de leurs mai-
» ſons, comme ils le font à l'égard
» des bêtes féroces qu'ils ont priſes à
» la chaſſe; mais pour les têtes des plus
» fameux Capitaines qu'ils ont tués à
» la guerre, ils les frotent d'huile de
» cedre, & les conſervent ſoigneuſe-
» ment dans les caiſſes. Ils ſe glorifient
» aux yeux des étrangers à qui ils les
» montrent avec oſtentation, de ce
» que ni eux, ni aucun de leurs ancê-
» tres, n'ont voulu changer contre des
» tréſors ces monuments de leurs vic-
» toires. On dit qu'il y en a eu quel-
» ques-uns, qui par une obſtination
» barbare ont refuſé de les rendre à
» ceux-mêmes qui leur en offroient le
» poids en or; mais ſi d'un côté une
» ame généreuſe ne met point à prix
» d'argent les marques de ſa gloire; de
» l'autre il eſt contre l'humanité de
» faire la guerre à des ennemis morts.
» Les Gaulois portent des habits très-
» ſinguliers, comme des tuniques pein-
» tes de toutes ſortes de couleurs, & ce
» des hauts de chauſſes, qu'ils appel-

» lent *Bracques*. Par-deſſus leur tuni-
» que, ils mettent un caſque d'une
» étoffe rayée, ou diviſée en petits car-
» reaux, épaiſſe en hyver, & légere en
» été, & ils l'attachent avec des agraf-
» fes. Leurs armes ſont des boucliers
» auſſi hauts qu'un homme, & qui ont
» tous leur forme particuliere. Com-
» me ils en font non-ſeulement une dé-
» fenſe, mais encore un ornement, on
» y voit des figures d'airain en boſſe,
» qui repréſentent quelques animaux,
» & qui ſont travaillées avec beaucoup
» d'art. Leurs caſques, faits du mê-
» me métail, ſont ſurmontés par de
» grands panaches, afin d'en impoſer
» davantage à ceux qui les regardent.
» Les uns font mettre ſur ces caſques
» de vraies cornes d'animaux, & d'au-
» tres des têtes d'oiſeaux, ou de bêtes
» à quatre pieds. Ils ſe ſervent de trom-
» pettes qui rendent un ſon barbare &
» ſingulier, mais convenable à la guer-
» re. La plupart d'entr'eux ont des cui-
» raſſes compoſées de chaînes de fer;
» mais quelques-uns contents des ſeuls
» avantages qu'ils ont reçus de la Na-
» ture, combattent tout-à-fait nuds.

„ Ils portent de longues épées, qui leur
„ pendent sur la cuisse droite par des
„ chaînes de fer ou d'airain; quelques-
„ uns ont cependant des baudriers d'or
„ ou d'argent. Ils se servent aussi de
„ certaines piques, qu'ils appellent
„ *Lances*, dont le fer a une coudée ou
„ plus de longueur, & deux palmes de
„ largeur. Leurs saunies ne sont guere
„ moins grandes que nos épées; mais
„ elles sont bien plus pointues. Entre
„ ces saunies, les unes sont droites,
„ & les autres ont différents contours,
„ de telle sorte que dans le même
„ coup, non-seulement elles coupent
„ les chairs, mais aussi les hachent,
„ & enfin on ne les retire du corps
„ qu'en augmentant considérablement
„ la playe. "

Dès le commencement de l'examen des coutumes des anciens Gaulois, j'en découvre plusieurs qui subsistent aujourd'hui chez les François. Ils cherchent dans des vains & ridicules ornements une beauté qui n'est que dans leur imagination, troublée par la fureur de la mode. Ils imitent les Gaulois leurs ancêtres; comme eux, ils usent d'artifice

d'artifice pour fortifier la couleur de leurs cheveux. Les Gaulois cherchoient à les rougir, les François les blanchiſſent, ou les noirciſſent; la folie eſt égale. Vouloir corriger la Nature, & emprunter des ſecours étrangers pour peindre une choſe auſſi indifférente que la barbe & les ongles, c'eſt faire dépendre la beauté des hommes de ce qui fait celle des chevaux, qu'on priſe ſelon le poil dont ils ſont.

La coëffure des Gaulois reſſembloit parfaitement à celle de nos Petits-maîtres; à l'aide d'une eau de chaux, ils retiroient leurs cheveux ſur le ſommet de la tête & ſur les temples; les Modernes ont ſubſtitué de la graiſſe de cochon à l'eau de chaux, mais ils ont conſervé le goût & l'arrangement de la chevelure. Le toupet abattu, les temples découvertes, &c. tout cela eſt fort à la mode; c'eſt dommage en vérité que les Gaulois n'aient pas eu la coutume de porter un grand ſac, pendu derriere la tête. Cependant la bourſe n'empêche point qu'on ne puiſſe dire des Petit-maîtres, qu'en voyant leurs temples & leurs oreilles découvertes, on

les prendroit pour des Satyres & des Ægypans. Lorſqu'ils portent une grande & longue queue poſtiche, on trouveroit encore la reſſemblance plus parfaite.

Je te ſalue, mon cher ben Kiber, porte-toi bien, & ne cherches jamais à orner la Nature par des fadaiſes & des colifichets.

LETTRE LXXIV.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

LEs anciens Perſes, ſtudieux ben Kiber, offrent un vaſte champ à nos réflexions. Leurs mœurs & leurs coutumes étoient, ainſi que celles des autres peuples, mêlées de bon & de mauvais. A un uſage ſage ils en joignoient un ridicule, & vérifioient la maxime que j'ai ſouvent établie dans les Lettres que je t'ai écrites, & dont tu ne parois pas moins perſuadé que moi; c'eſt qu'il n'eſt aucun peuple chez les Anciens & chez les Modernes, qui ne donne des

marques visibles de la foiblesse de l'esprit humain, & qui ne montre évidemment que la véritable raison n'est le partage que d'un petit nombre de Philosophes répandus sur la terre, parmi lesquels encore elle souffre quelquefois des éclipses bien fâcheuses, & qui prêtent des armes dangereuses aux Pyrrhoniens. Revenons aux Perses, & voyons ce qu'en dit Hérodote; il les connoissoit parfaitement.

Les Perses (1) sont curieux des coutumes des étrangers, plus que tous les peuples du Monde. Ils portent une veste à la façon des Medes, & s'imaginent qu'elle est plus belle, & qu'elle les pare mieux que la leur; & dans la guerre, & dans les combats ils s'arment comme les Egyptiens. Ils ont de la passion de goûter tous les plaisirs dont ils entendent parler: ils ont appris des Grecs l'amour des garçons; ils épousent plusieurs filles, mais ils ont beaucoup plus de concubines. Après le courage & la vertu militaire, ils n'estiment rien davantage que d'avoir beaucoup d'enfants, & celui qui en a mis

(1) Hérodote, Liv. I. pag. 129 & suiv.

pluſieurs au Monde, en reçoit tous les ans des dons & des récompenſes de la main du Roi. Depuis cinq ans juſques à vingt, ils n'inſtruiſent leurs enfants qu'à trois choſes; à monter à cheval, à tirer de l'arc, & à dire la vérité. Avant que d'avoir atteint l'âge de cinq ans, un enfant ne ſe préſente point devant ſon pere; mais il eſt toujours nourri par des femmes, afin que ſi l'enfant meurt dans cette premiere nourriture, le pere qui ne l'a point vu, n'en conçoive point de douleur. Certes je loue cette coutume, & cette autre loi qu'ils obſervent, par laquelle il n'eſt pas permis au Roi même de faire mourir un homme pour un crime ſeul, ni à pas un des Perſes de traiter rigoureuſement ſes gens pour une ſeule faute. Il eſt ordonné à chacun de conſidérer ſi les fautes que ſon domeſtique a commiſes, ſont plus grandes que les ſervices qu'il a rendus, & alors il lui eſt permis de contenter ſa colere, & de faire punir un ſerviteur. Ils ſoutiennent que perſonne n'a jamais tué ſon pere ou ſa mere; mais que ſi cela eſt quelquefois arrivé, on a reconnu enſuite après avoir bien examiné la choſe, que ceux

qu'on croyoit parricides, étoient des bâtards ou des enfants ſuppoſés, parce qu'ils croyent aſſurément qu'il n'eſt pas vraiſemblable qu'un pere puiſſe être tué par ſon enfant. Il n'eſt pas permis chez les Perſes de dire ce qu'il n'eſt pas permis de faire. C'eſt parmi eux une choſe honteuſe & infame que de mentir, & de devoir de l'argent, parce qu'outre les autres raiſons, c'eſt comme une néceſſité que celui qui doit, ſoit toujours ſujet à mentir. Si quelqu'un d'entr'eux eſt infecté de la lepre, ou de maux ſemblables, il ne lui eſt pas permis d'entrer dans la ville, & d'avoir quelqu'habitude avec les autres Perſes, parce qu'ils diſent que ces maladies ſont des marques qu'on a péché contre le Soleil. Mais ils chaſſent de leur pays l'étranger qui en eſt atteint, & pour la même raiſon ils n'y veulent point ſouffrir des pigeons blancs. Ils ne piſſent, ni ne crachent point dans les rivieres, ils n'y lavent point leurs mains, & enfin ils n'y font rien de ſemblable; mais ils les ont en une particuliere vénération.

Parmi les loix & les coutumes que nous avons déja parcourues, ſtudieux

ben Kiber, nous n'en avons guere vu de plus belles & de plus ridicules. Les uſages des anciens Perſans renfermoient les deux extrêmités: ils étoient très-ſenſés là où ils penſoient bien, & extravaguoient dans les choſes où ils manquoient; il n'y avoit chez eux aucune médiocricité pour le bien & pour le mal. Les François leur reſſemblent parfaitement: il n'eſt point de Nation moderne chez laquelle on trouve des ſentiments plus grands, plus nobles, plus charitables; il n'en eſt aucune auſſi où l'on découvre plus de légéreté, plus de petiteſſe & plus de folie. En parcourant les vertus & les vices des Perſans, nous examinerons la conformité qu'ils ont avec les uſages des François.

Les Perſes étoient curieux des modes étrangeres, ils portoient une veſte à la façon des Medes, parce qu'ils trouvoient qu'elle étoit plus belle, & qu'elle les paroit mieux que la leur; voilà l'amour outré des François pour la parure. Non contents de s'appliquer toute leur vie à inventer quelque mode nouvelle, ils ſaiſiſſent avec avidité celle des étrangers. On voit aux culottes Angloiſes

ſuccéder les mantilles Eſpagnoles ; les petits chapeaux des Anglois ont été remplacés par les larges feutres des Allemands. Qu'un homme entre à Paris dans une aſſemblée, ce n'eſt pas ſon génie qu'on examine ; on n'eſt point occupé des bonnes choſes qu'il dit, l'on prend garde d'abord ſi ſon habit eſt dans le goût nouveau, s'il eſt mis comme les gens du bon air. Parlât-il ainſi que Ciceron, fût-il auſſi ſavant que Bayle, auſſi aimable que la Viſclede, une manche trop longue ou trop courte d'un doigt, un plis de moins ou de plus à ſon panier, préviennent contre lui les trois quarts de l'aſſemblée, qui lui donnent libéralement le titre de Provincial, & peut-être celui de groſſier.

Les Perſes ne ſe contentoient pas de ſoumettre à l'empire de la mode les habillements deſtinés pour la ville, ceux qui devoient ſervir pour la guerre, étoient encore de ſon reſſort ; ils s'armoient dans les combats, comme les Egyptiens. On a cru en France qu'il étoit néceſſaire d'habiller toute l'Infanterie à la maniere Pruſſienne, ou à ſupprimer les manches & les plis de tous

les habits. Quelques vieux Officiers ont vainement repréſenté que le juſte-au-corps d'un ſoldat lui ſervant pour ſe couvrir la nuit dans ſa tente, on ne devoit pas lui en retrancher une grande partie; mais malgré cela l'Infanterie dût-elle mourir de froid, il faut qu'elle ſoit ſoumiſe à la mode, & qu'elle ſouffre ſes maux en patience, juſqu'à ce qu'il plaiſe à quelque Prince Allemand de mettre ſes troupes en veſtes longues, doublées de fourrures: peut-être alors les ſoldats François auront autant de chaud pendant l'été qu'ils ont eu de froid durant l'hyver. Les folies, ſtudieux ben Kiber, changent de forme & de figure de temps en temps; mais dans le fond elles ſont toujours les mêmes.

Si les Perſes avoient appris des Grecs l'amour des garçons, les Italiens ont été dans cet art des maîtres trop inſtructifs pour les François. Je ne m'arrêterai pas long-temps ſur cet article, il eſt des choſes que la vertu & la bienſéance ne peuvent ſe réſoudre d'approfondir. Je me contenterai de te dire qu'on brûla avec du Chaufour les procédures qu'on avoit faites contre lui.

Les mauvais plaiſants diſent qu'il en avoit ſanctifié toutes les pages par bien des noms illuſtres ; les gens de probité gémiſſent du grand nombre de complices qu'avoit ce fameux débauché.

Le ſentiment des Perſes ſur l'impoſſibilité qu'un fils aſſaſſine jamais ſon pere, marque le reſpect qu'ils avoient pour ceux qui leur avoient donné la vie. Ce reſpect ſi beau, ſi louable, ſi néceſſaire au bien des familles particulieres & à celui de l'Etat, n'eſt guere bien établi en France. Il eſt vrai que ſi l'on y voit bien des fils déſobéiſſants, l'on y trouve auſſi bien de mauvais peres. Le temps rend les hommes plus méchants, au lieu de les rendre meilleurs.

„ La loi de pardonner la premiere „ faute d'un ſujet & d'un domeſtique, „ & d'examiner avant de le punir, ſi „ les ſervices qu'il a rendus ſont plus „ grands que le crime qu'il a com„ mis, “ eſt la plus belle qu'on ait peut-être jamais faite parmi les hommes. Il s'en faut bien qu'elle ſoit établie dans aucun pays de l'Europe, & ſur-tout dans les Etats Monarchiques,

où le ſeul malheur d'avoir déplu au Prince, expoſe aux maux les plus cruels.

Dans les Cours il n'eſt pas néceſſaire pour être perdu, de devenir coupable, il ne faut que ceſſer de plaire au Souverain, au Miniſtre, ou à la Maîtreſſe de l'un ou de l'autre. Un Monarque Perſan imitoit dans ſes jugements la ſageſſe de la Divinité, il avoit égard en puniſſant les fautes, aux foibles de l'humanité. Quel eſt l'homme qui puiſſe ne pas donner une fois en ſa vie dans quelques travers? Il faut pour cela qu'il s'éleve au-deſſus de l'humanité, qu'il ait reçu du Ciel une eſſence plus parfaite que celle des autres mortels.

L'obligation dans laquelle tous les particuliers étoient de compenſer les ſervices de leurs domeſtiques avec leurs défauts, me paroît une regle auſſi belle, auſſi équitable, & auſſi digne d'un Philoſophe, que la loi qui déterminoit & régloit la clémence du Prince. N'eſt-il pas honteux pour des Chrétiens, que des Payens ayent pratiqué des maximes plus vertueuſes qu'eux? Quel eſt le Prince, le Marquis, le Comte qui a ſongé

avant de châtier un domeſtique, aux obligations qu'il pouvoit lui avoir, & aux ſervices qu'il en avoit reçus? Les Perſans eurent plus d'égard pour leurs eſclaves, que les trois quarts des Européens n'en ont pour des hommes libres.

Nous nous ſommes aſſez arrêtés ſur les vertus des Perſes, voyons extravaguer ces mêmes gens qui nous paroiſſoient ſi ſenſés, il n'y a qu'un inſtant. Ils ne connoiſſent plus les droits de l'hoſpitalité. Ils banniſſent les étrangers dès qu'ils ſont attaqués de la lepre, c'eſt-à-dire lorſqu'ils ont le plus beſoin de ſecours. Ils manquent à leurs concitoyens pour la même raiſon, & ils agiſſent inhumainement par le prétexte le plus frivole & le plus ridicule du monde. Quelle folie de croire que la lepre étoit une marque qu'on avoit péché contre le Soleil! Eſt-il beſoin pour être ſujets aux maladies qui ſont le partage de l'humanité, d'avoir offenſé le Ciel? La nature ſoumet les plus vertueux comme les plus criminels, à toutes les incommodités de la vie. D'ailleurs, n'eſt-il pas viſible que la plupart des maladies,

& ſur-tout celles du genre de la lepre, ſont communiquées aux enfants par leurs peres ? Les anciens ne l'ignoroient pas, & Hipocrate aſſûre (r) que les enfants, nés d'un pere lépreux, ont dans leur ſang les principes de lepre. Comment le Soleil étoit-il offenſé par un enfant qui venoit au monde ? Il falloit être auſſi fou pour croire une pareille abſurdité, que pour ſe figurer que cet aſtre eût une antipathie pour les pigons blancs.

Le reſpect que les Perſans avoient pour les rivieres, me paroît encore bien ſingulier : ils n'y piſſoient, ni n'y crachoient ; ils n'oſoient y laver leurs mains. Peut-être appréhendoient-ils que le Soleil ne fût fâché qu'on ſalit des eaux qui réfléchiſſoient ſes rayons ; mais ils auroient dû prendre garde que tous les autres hommes qui reſpectoient peu les fleuves & les rivieres, n'étoient ni plus ſujets aux inondations, ni plus maltraités du Soleil. En vérité,

[1] Qui ex elephantico parente nati ſunt, elephantici fiunt, quia in ſemine impuro vitia parentum remanent, quæ transferuntur in filios. Hipocrat. Lib. I. de Morb.

ſtudieux ben Kiber, juſqu'où ne vont pas les folies des hommes ! Voyons-en quelques-unes des anciens Lybiens, & continuons à parcourir les mœurs & les coutumes des principaux peuples de l'Antiquité.

„ En (1) allant, vers le midi dans „ le continent de la Lybie, on ne trou„ ve plus qu'un pays déſert qui eſt ſans „ eau, ſans bêtes ſauvages, ſans pluie, „ ſans bois & ſans aucune humidité „ depuis l'Egypte juſqu'au Palus Trito„ nide. Les Lybiens Nomades mangent „ de la chair, & boivent du lait. Tou„ tefois comme les Egyptiens, ils ne „ mangent point de vaches, & ne nour„ riſſent point de pourceaux; & même „ les femmes de Cyrene s'imaginent „ que c'eſt un crime que de frapper une „ vache, & lui portent ce reſpect à cau„ ſe d'Iſis qui eſt en Egypte, & font des „ jeûnes & des fêtes en l'honneur de „ cette Déeſſe. Mais les femmes des „ Barcéens ne mangent jamais de „ chair, ou de vache, ou de porc. Du „ côté du couchant du Palus Trito„ nide, les Lybiens ne s'occupent point

[1] Hérodot. Liv. IV. pag. 138.

„ à nourrir du bétail, n'obſervent pas
„ les mêmes coutumes, & ne font pas
„ à leurs enfants les mêmes choſes que
„ les Lybiens Nomades ont accou-
„ tumé de faire; car les Lybiens nour-
„ riciers de troupeaux, font ce que je
„ vais dire, ſans toutefois que je veuille
„ aſſurer qu'ils faſſent tous la même
„ choſe. Quand leurs enfants ont at-
„ teint l'âge de quatre ans, ils leurs
„ brûlent avec de la laine qui a encore
„ ſon ſuif, les veines du haut de la tête,
„ quelques-uns celles des temples, afin
„ qu'ils ne ſoient point ſujets aux flu-
„ xions tout le reſte de leur vie, & di-
„ ſent que cela eſt cauſe qu'ils ſe por-
„ tent toujours bien.

Porte-toi bien, mon cher ben Kiber.

LETTRE LXXV.

Le Caballiſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

POurſuivons, ſtudieux Ben Kiber, l'examen des mœurs des anciens Gaulois. Ils invitoient les étrangers à leurs

festins, les interrogeoient à la fin du repas sur ce *qu'ils faisoient, & sur ce qu'ils venoient faire, & souvent leurs propos de table faisoient naître des sujets de querelle; ils s'appelloient fort ordinairement en duel.* Voilà l'original de la plupart des fêtes & des festins des Petits-maîtres. Rarement boit-on beaucoup, sans qu'on ne porte la peine de son yvrognerie. Les trois quarts des affaires naissent dans le vin & dans la bonne chere; il semble que la Nature veuille se venger de ce qu'on cherche à la détruire par des excès pernicieux, & que la raison qu'on outrage, nous abandonne entiérement. Les bêtes nous donnent plusieurs exemples très-utiles. La quantité de nourriture qu'elles prennent, ne les fait jamais sortir de leur état naturel; on n'a jamais vu deux chiens aller s'étrangler pour avoir trop mangé & trop bu. Cette dangereuse phrénésie, causée par le plus indigne des vices, étoit réservée aux hommes, & sur-tout aux François, imitateurs malheureux des mauvaises qualités de leurs ancêtres. Comme eux, ils s'enyvrent souvent, com-

me eux, ils ſe battent très-aiſément, & comme eux, les politeſſes qu'ils font aux étrangers ſont accompagnées de beaucoup de curioſités; ils les leur font acheter par le nombre des queſtions importunes qu'ils leur font, & après avoir appris ce qu'ils veulent ſavoir, ils l'oublient dans un moment, & n'en font aucun uſage.

Je paſſerois aux François la curioſité qu'ils ont de connoître les coutumes, les loix, les mœurs, les inclinations des autres peuples, s'ils mettoient à profit les éclairciſſements qu'on leur donne; mais prévenus uniquement en faveur de leur façon de penſer, ils ne veulent ſavoir celle des autres que par pure curioſité, ou que pour eſtimer la leur davantage. C'eſt agir auſſi follement qu'un homme, qui, voulant connoître la pureté de pluſieurs lingots d'or, éprouveroit toujours le même, ſe contenteroit de conſidérer les autres, & de juger par un ſeul coup d'œil qu'ils ne doivent pas être au même taux que celui en faveur duquel il eſt prévenu.

Les mouſtaches des Gaulois, *dans leſquelles les viandes s'embarraſſoient lorſqu'ils*

lorſqu'ils mangeoient & qui leur ſervoient comme de tamis pour philtrer leur boiſſon, ont été pendant long-temps à la mode, non ſeulement chez les Eſpagnols, mais encore chez les François. Il y a cent cinquante ans que nos peres faiſoient conſiſter une partie du mérite d'un homme dans la grandeur & l'épaiſſeur de ſa mouſtache; on avoit pour lors autant de ſoin de peigner, de cirer un morceau de poil ſous le nez, qu'on en a aujourd'hui à éviter qu'il n'en paroiſſe aucune marque. Il y a eu des Petits-maîtres à mouſtache, il y en a même eu à barbe & à mouſtache; l'eſprit humain s'accommode à toutes les choſes, & les fait ſervir aux foibleſſes dont il eſt ſuſceptible.

Nous n'adreſſons pas aujourd'hui *à nos amis & à nos parents défunts des lettres que nous leur envoyons par d'autres morts*; mais nous leur parlons comme s'ils devoient nous entendre. Nous leur adreſſons des prieres, nous les chargeons de nos demandes auprès de la Divinité, & notre folie me paroît pour le moins auſſi grande que celle des anciens Gaulois. N'eſt-il pas

ridicule de mettre entre le Créateur & la créature un ſolliciteur de procès, qui parle en faveur de cette derniere? Eſt-ce que l'Etre ſuprême, qui lit dans le fond de tous les cœurs, a beſoin qu'on l'inſtruiſe des néceſſités des hommes, & ſemblable aux Souverains dont la fierté & la vanité ſont les principaux attributs, faut-il pour être touché, qu'un des courtiſans de ſa Cour lui parle en faveur de ceux qui prétendent à ſes graces? La folie d'envoyer des lettres aux morts, je le répete, me paroît beaucoup moins grande que celle de ravaler la Divinité, juſqu'à lui imputer les plus grandes foibleſſes humaines.

Les coutumes que les anciens Gaulois obſervoient dans les combats, reſſemblent beaucoup aux uſages des François, du moins on y découvre le même eſprit & le même génie, beaucoup d'ardeur & de vivacité dans le commencement, une bonne opinion de leur valeur, de leurs forces & de leur connoiſſance dans l'art militaire, une oſtentation à vanter leurs victoires, & une affectation outrée à mon-

trer tout ce qui peut en rappeller la mémoire.

Eſt-il poſſible qu'il y ait des hommes aſſez inſenſés pour ſe vanter de poſſéder l'art de ſavoir détruire leurs ſemblables ? De tous les égarements de l'eſprit humain, celui qui porte le peuple à s'égorger mutuellement, eſt le plus inſenſé & le plus funeſte. On en connoît encore mieux tout le monſtrueux, lorſqu'on fait la moindre attention aux ſujets ordinaires des guerres. Un Prince a quelque démêlé particulier avec un autre Souverain, auſſi-tôt il envoie une armée dans ſon pays, il fait tuer dans deux ou trois ans quinze ou vingt mille hommes. Pendant ce temps-là il boit & mange copieuſement, dort fort en ſureté au milieu de ſon Royaume, & à deux cents lieues de ſon armée. Enfin, lorſque ſa mauvaiſe humeur eſt diminuée, il fait la paix, devient ami du Prince dont il vouloit ſe venger, & ſe ligue avec lui pour en aller attaquer quelque autre, ſans en avoir plus de ſujet. Cependant les hommes périſſent ; la peſte, la famine, la guerre les accablent tout à la fois, & le Souve-

rain dort, boit & mange toujours de même. Les mauvais ſuccès de ſes armées ſont mis ſur le compte des Généraux : ſes courtiſans l'aident à ſe tromper ; il ne ſe déſabuſe de ſes erreurs que lorſqu'il a fait périr des millions d'hommes ; & qu'il voit le reſte de ſes peuples prêt à mourir de faim. Heureux, ſtudieux Ben Kiber, les pays qui ſont gouvernés par des Rois ſages, prudent & pacifiques, qui ne font la guerre que lorſqu'il eſt néceſſaire pour le bien de leurs ſujets ! Une paix durable vaut mieux que cent victoires complettes. Combien de batailles n'a pas gagnées Louis XIII. par les conſeils du Cardinal de Richelieu ? Le Royaume à ſa mort étoit bien moins floriſſant qu'il ne ſera à celle du Cardinal de Fleury.

Voyons encore quelque coutume des anciens Gaulois.

„ En général, dit Diodore de Sici-
„ le (1), ils ſont terribles à voir ; ils
„ ont la voix groſſe & rude, ils parlent
„ peu dans les compagnies & toujours
„ fort obſcurément, affectant de laiſ-

[1] Diod. Liv. V. pag. 180.

„ ſer à deviner une partie des choſes
„ qu'ils veulent dire. L'hyperbole eſt
„ la figure qu'ils emploient le plus
„ ſouvent, ſoit pour s'exalter eux-mê-
„ mes, ſoit pour rabaiſſer leurs ad-
„ verſaires. Leur ſon de voix eſt mena-
„ çant & fier, & ils aiment dans leurs
„ diſcours l'enflure & l'exagération,
„ qui va juſqu'au tragique; ils ſont
„ cependant ſpirituels, & capables de
„ toute érudition. Leurs Poëtes, qu'ils
„ appellent *Bardes*, s'occupent à com-
„ poſer des Poëmes propres à leur mu-
„ ſique; & ce ſont eux-mêmes qui
„ chantent ſur des inſtruments preſ-
„ que ſemblables à nos Lyres, des
„ louanges pour les uns, & des invec-
„ tives contre les autres. Ils ont auſſi
„ chez eux des Philoſophes & des
„ Théologiens, appellés *Saronides*,
„ pour leſquels ils ſont remplis de vé-
„ nération. Ils eſtiment fort ceux qui
„ découvrent l'avenir, ſoit par le vol
„ des oiſeaux, ſoit par l'inſpection des
„ entrailles des victimes, & tout le
„ peuple leur obéit aveuglément. La
„ maniere dont ils prédiſent les grands
„ événements eſt étrange & incroya-

„ ble. Ils immolent un homme, à qui
„ ils donnent un grand coup d'épée au-
„ dessus du diaphragme; ils observent
„ ensuite la posture dans laquelle cet
„ homme tombe, ses différentes con-
„ vulsions, & la maniere dont le sang
„ coule hors de son corps, en suivant
„ sur toutes ces circonstances les regles
„ que leurs ancêtres leur en ont laissées.
„ C'est une coutume établie parmi eux,
„ que personne ne sacrifie sans un Phi-
„ losophe; car persuadés que ces sortes
„ d'hommes connoissent parfaitement
„ la nature divine, & qu'ils entrent,
„ pour ainsi dire, en communication
„ de ses secrets, ils pensent que c'est
„ par leur ministere qu'ils doivent ren-
„ dre leurs actions de graces aux Dieux,
„ & leur demander le bien qu'ils desi-
„ rent. Ces Philosophes, de même que
„ les Poëtes, ont un grand crédit par-
„ mi les Gaulois dans les affaires de la
„ paix & dans celles de la guerre, &
„ ils sont également estimés des Na-
„ tions alliées & des Nations ennemies.
„ Il arrive souvent que lorsque deux
„ armées sont prêtes d'en venir aux
„ mains, ces Philosophes se jettant

» tout-à-coup au milieu des piques & » des épées nues, les combattants ap- » paisent aussi-tôt leur fureur comme » par enchantement, & mettent les » armes bas. C'est ainsi que même » parmi les peuples les plus barbares, » la sagesse l'emporte sur la colere, & » les Muses sur le Dieu Mars. "

Dans ce dernier portrait je trouve beaucoup de traits qui ressemblent fort à ceux d'un Gascon. Si *l'hyperbole étoit la figure que les Gaulois employoient le plus souvent, soit pour s'exalter eux-mêmes, soit pour rabaisser leurs adversaires*, les Gascons usent pour le moins aussi volontiers que leurs ancêtres, de cette figure de Rhétorique. Je ne sais même si elle étoit poussée aussi loin autrefois qu'elle l'est actuellement; ce qu'on peut assurer, c'est que de tout temps les hommes ont été également prévenus en leur faveur. Ils ont fait peu de réflexions sur leurs défauts, & se sont eux-mêmes donné les premiers l'encens qu'ils exigeoient des autres. Avec tant de défauts devroit-on avoir tant d'amour propre? La seule chose qui peut rendre les hommes moins in-

ſenſés, ſeroit de réfléchir ſur leur conduite; c'eſt ce que bien peu d'entr'eux auront la force de faire. On ne doit donc pas eſpérer que nos neveux éviteront les fautes que nous avons commiſes.

Si malgré la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, les Gaulois étoient cependant *ſpirituels & capables de toute érudition*, les Gaſcons ſont dans le même cas. Ils ont eu parmi eux des génies du premier ordre, & n'euſſent-ils fourni à la république des Lettres que Montagne & Bayle, ils ſeroient en droit de le diſputer aux provinces qui ſe vantent le plus des grands hommes qu'elles ont produits. Au reſte, c'eſt-là une marque qu'il n'eſt pas impoſſible que du ſein de l'amour propre & de la préſomption, il ne puiſſe naître des Philoſophes, & qui plus eſt, des Philoſophes ſceptiques, c'eſt-à-dire, des Savants modeſtes & retenus dans leurs déciſions.

L'eſtime que les Gaulois avoient *pour les Saronides qui leur découvroient l'avenir, ſoit par le vol des oiſeaux, ſoit par l'inſpection des entrailles des victimes*, étoit une folie qui s'eſt perpétuée chez

chez les François. On n'eſt pas moins infatué aujourd'hui des prédictions qu'on l'étoit autrefois. Les gens ſenſés parmi les Anciens ſe moquoient de l'imbécillité de ceux qui ajoutoient foi aux Devins; les perſonnes qui font uſage de leur raiſon plaiſantent actuellement de la crédulité de ceux qui ſont la dupe des Aſtrologues & des diſeurs de bonne aventure. Aux entrailles des victimes on a fait ſuccéder des miroirs, des verres remplis d'eau, &c. & au vol des oiſeaux ou ſubſtitué des dez & des cartes, &c. La folie de connoître l'avenir a changé de méthode; mais elle eſt également forte.

Il falloit être bien imbécille pour ſe figurer que la Divinité écrivoit dans les boyaux d'un bœuf, ou d'une géniſſe les événements futurs, & que la maniere dont un oiſeau dirigeoit ſon vol, décidoit du ſort de tout un peuple. Mais ne faut-il pas l'être autant pour croire que dans le cul d'un vaſe, une vieille ſorciere ôte le voile qui cache le ſombre avenir? La police devroit employer la ſévérité la plus forte pour détruire une erreur auſſi pernicieuſe &

auſſi abſurde; mais nous ne reſſemblons pas ſeulement aux Anciens par leurs folies, nous les imitons dans leur négligence. On banniſſoit à Rome (1) très-ſouvent les Aſtrologues, & ils y reſtoient cependant. Les Magiſtrats crient à Paris contre les Devins, ils diſent qu'il eſt néceſſaire de les chaſſer; ils ſe contentent de parler, & n'agiſſent point.

Porte-toi bien.

LETTRE LXXVI.

Le Cabaliſte Abukibak, *au ſtudieux* Ben Kiber.

LA vénération que les anciens Gaulois avoient pour leurs Théologiens, n'eſt point diminuée chez les François. Si c'étoit une coutume établie autrefois que " perſonne ne ſacrifioit ſans un „ Philoſophe, parce que ces ſortes „ d'hommes connoiſſoient parfaite„ment la Nature Divine, & qu'ils en-

(1) Genus hominum potentibus infidum, ſperantibus fallax, quod in civitate noſtra & vetabitur ſemper, & retinebitur. Tacit. Hiſt. Lib. I.

» troient, pour ainſi dire, en commu-
» nication; *ſi l'on croyoit que c'étoit*
» *par leur miniſtere* qu'on devoit ren-
» dre des actions de graces aux Dieux,
» & leur demander les biens qu'on de-
» ſire, " on penſe aujourd'hui de la même maniere, & l'on eſt très-perſuadé que ſans un Prêtre, aucun pacte, aucune convention ne peut être faite entre la Divinité & les foibles mortels. Les loix civiles ont été changées peu à peu en des myſteres de Religion. Faut-il choiſir une épouſe, un mariage n'eſt valable qu'autant qu'il eſt approuvé par un Prêtre; c'eſt lui qui a le droit d'unir pour jamais deux perſonnes que l'autorité du Magiſtrat ne ſauroit entiérement ſéparer. Faut-il rendre des actions de graces pour le gain d'une victoire, faut-il demander au Ciel la conſervation des fruits de la terre, faut-il en obtenir quelqu'autre faveur, les Prêtres ſeuls ont ce droit tout-puiſſant. Le reſte des hommes ne peut que joindre ſes prieres aux leurs; mais ſi elles étoient ſeules, elles ne produiroient aucun effet, ou du moins ſeroit-il bien foible.

On eſt étonné de la puiſſance ſans bornes que les Laïques ont accordée aux Prêtres & aux Eccléſiaſtiques, lorſqu'on conſidere ſans prévention juſqu'où ils ont étendu leurs droits; il n'eſt aucune matiere qu'ils n'aient voulu rendre du reſſort de la Religion. Si le Concile de Trente eût été reçu en France pour la diſcipline, un Prêtre auroit plus eu de pouvoir lui ſeul qu'un premier Miniſtre. Car, enfin ce dernier, quelque crédit qu'il ait, ne ſauroit violer les loix fondamentales du Royaume; mais l'autre, de ſon autorité privée eût pu ſouſtraire un fils de famille au pouvoir paternel, le diſpenſer de l'obéiſſance que la Nature & les Loix Civiles l'obligent d'obſerver. En Eſpagne, en Italie, en Portugal, & dans les autres pays où le Concile de Trente eſt reçu ſans reſtriction, les peres ne ſont pas les maîtres du ſort de leurs enfants, même dans l'âge le plus tendre. Dès qu'ils ſont nubiles, ils peuvent impunément ſe marier; un Prêtre les unit pour toujours avec la premiere fille qui les a ſéduits. Lorſque je conſidere les abus qui proviennent d'une coutume

auſſi pernicieuſe au bien public, je ne ſaurois aſſez approuver la ſageſſe des Chiamois, qui, bien loin de croire que le mariage ſoit une cérémonie qui ne puiſſe s'accomplir que par le ſecours d'un Prêtre, défendent aux Talopoins de s'y trouver, ſous quelque prétexte que ce ſoit. Je crois que la choſe la plus utile qu'on peut faire en Europe, ſeroit d'y établir un uſage auſſi ſenſé; celui de ſe paſſer du miniſtere des Eccléſiaſtiques dans bien d'autres actions purement civiles, ne ſeroit pas moins néceſſaire. Je ne veux point cependant établir le Quakriſme; & quoique je veuille borner le pouvoir & les droits des Prêtres, je ſuis bien éloigné de prétendre qu'il ne faille point qu'il y ait des perſonnes deſtinées au ſervice Divin plus particuliérement que ne le ſont tous les hommes en général; mais je ſoutiens qu'il faut réduire leurs droits & leurs privileges, & les limiter à des bornes très-étroites: ſans cela, l'ambition ſe couvre du voile de la Religion, & ramene au Culte Divin les choſes qui en ſont les plus éloignées. Alors quoiqu'on condamne l'uſage ou-

tré des Quakres, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'ils n'ont pas tort de dire, quand on leur demande s'ils n'ont point de Prêtres : *Non, mon ami, & nous nous en trouvons bien* (1).

Au reſte, ſi les Eccléſiaſtiques modernes reſſemblent aux Prêtres des anciens Gaulois par le crédit qu'ils ont ſur l'eſprit des peuples, il s'en faut bien qu'ils en profitent auſſi ſagement. Loin qu'il arrive ſouvent que „ lorſque deux „ armées ſont prêtes d'en venir aux „ mains, ils ſe jettent tout à coup au „ milieu des piques pour arrêter la fu„ reur des combattants & leur faire „ mettre les armes bas : " on a vu ſouvent dans les triſtes & miſérables guerres de Religion les Prêtres exciter au carnage les ſoldats qui défendoient leurs opinions, & qui étoient aſſez fous & aſſez frénétiques de ſe faire égorger pour des dogmes qu'ils n'entendoient point, & dont bien ſouvent ils n'avoient qu'une notion très-imparfaite.

La plus grande preuve que la folie des hommes augmente tous les jours, c'eſt la maniere dont ils ſe ſont entre-

(1) Voltaire, Lettres ſur les Anglois, Lettre L.

tués dans ces derniers temps. Les Anciens n'ont jamais connu les guerres de Religion. On ne vit point chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Romains les peuples se partager entr'eux pour savoir si l'on mangeroit du mouton dans le mois de Mars, ou des œufs & de la morue; chez ces Nations le fils n'égorgea jamais son pere pour un pareil sujet. Un Auteur moderne a raison de dire que (1) *ces crimes & ces abominations étoient réservées à des dévots prêcheurs de patience & d'humilité.* Quelle dévotion, juste Dieu! que celle que produisit la journée de S. Barthelemi, & qui fit périr Henri IV. Poursuivons, studieux ben Kiber, l'exécution du projet que nous avons entrepris, & examinons encore les mœurs & les coutumes de quelques anciens peuples.

„ Les Celtes & les Ibériens se firent „ long-temps la guerre au sujet de leur „ habitation; mais ces peuples, s'étant „ enfin accordés, ils habiterent en com- „ mun le même pays, & s'alliant les uns „ aux autres par des mariages, ils prirent „ le nom de Celtibériens, composé des

[1] Voltaire, Lettres sur les Anglois, Lettre IV.

„ deux autres. L'alliance de deux Na-
„ tions ſi belliqueuſes, & la bonté du
„ terroir qu'ils cultivoient, contribue-
„ rent beaucoup à rendre les Celtibériens
„ fameux, & ce n'a été qu'après plu-
„ ſieurs combats, & au bout d'un très-
„ long-temps qu'ils ont été vaincus par
„ les Romains. On convient non-ſeule-
„ ment que leur Cavalerie eſt excel-
„ lente, mais encore que leur Infante-
„ rie eſt des plus fortes & des plus
„ aguerries. Les Celtibériens s'habillent
„ tous d'un ſayon noir & velu, dont
„ la laine reſſemble fort au poil de
„ chevre. Quelques-uns portent de lé-
„ gers boucliers à la Gauloiſe, & les
„ autres des boucliers creux & arrondis
„ comme les nôtres. Ils ont tous des
„ eſpeces de bottes, faites de poil, &
„ des caſques de fer, ornés de panaches
„ de couleur de pourpre. Leurs épées
„ ſont tranchantes de deux côtés, &
„ d'une trempe admirable. Ils ſe ſervent
„ encore dans la mêlée de poignards
„ qui n'ont qu'un pied de long. La ma-
„ niere dont ils travaillent leurs armes,
„ eſt fort particuliere; ils cachent ſous
„ terre des lames de fer, & ils les y

» laissent jusqu'à ce que la rouille ayant
» rongé les plus foibles parties de ce
» métal, il n'en reste que les plus dures
» & les plus fermes. C'est de ce fer,
» ainsi épuré, qu'ils fabriquent leurs
» excellentes épées & tous leurs autres
» instruments de guerre. Ces armes
» sont si fortes, qu'elles entament tout
» ce qu'elles rencontrent, & qu'il n'est
» ni bouclier, ni casque, ni à plus forte
» raison aucun os du corps humain qui
» puisse résister à leur tranchant. Dès
» que la Cavalerie des Celtibériens a
» rompu les ennemis, elle met pied à
» terre, & devenue Infanterie, elle fait
» des prodiges de valeur. Ils observent
» une coutume étrange : quoiqu'ils
» soient très propres dans leurs festins,
» ils ne laissent pas d'être dans ceci
» d'une malpropreté extrême; ils se la-
» vent tout le corps d'urine, ils s'en
» frottent même les dents, estimant
» que cette eau ne contribue pas peu à
» la netteté du corps. Par rapport aux
» mœurs, ils sont très-cruels à l'égard
» des malfaiteurs & de leurs ennemis;
» mais ils sont pleins d'humanité pour
» leurs hôtes. Ils accordent non-seule-

„ ment avec plaiſir l'hoſpitalité aux
„ étrangers qui voyagent dans leurs
„ pays ; mais ils ſouhaitent qu'ils deſ-
„ cendent chez eux. Ils ſe battent à qui
„ les aura, & ils regardent ceux à qui
„ ils demeurent, comme des gens fa-
„ voriſés des Dieux. Ils ſe nourriſſent de
„ différentes ſortes de viandes ſucculen-
„ tes, & leur boiſſon eſt du miel dé-
„ trempé dans du vin ; car leur pays
„ leur fournit du miel en abondance,
„ mais le vin leur eſt apporté d'ailleurs
„ par des marchands étrangers. Les plus
„ policés des peuples voiſins ſont les
„ Vaccéens. Ces peuples partagent en-
„ tr'eux chaque année le pays qu'ils ha-
„ bitent. Chacun ayant cultivé le mor-
„ ceau de terre qui lui eſt échu, rap-
„ porte en commun les fruits qu'il a
„ recueillis. Ils en font une diſtribution
„ égale, & l'on punit de mort ceux qui
„ en détournent la moindre choſe (1).

Les Eſpagnols reſſemblent beaucoup, dans ce qui regarde les armes, à leurs ancêtres les Celtibériens. *Leur Cavalerie eſt excellente*, ainſi que l'étoit la

[1] Diod. Liv. V. p. 190. Je me ſers toujours de la Traduction de l'Abbé Teraſſon.

leur, & jusqu'à la bataille de Rocroy, *leur Infanterie fut des plus fortes & des plus excellentes.* Malgré l'échec terrible qu'elle reçut dans ce combat, elle est devenue très-bonne, & depuis le regne de Philippe V. elle a toujours bien fait.

Quant à l'habillement, les Nobles Espagnols & les bons bourgeois imitent assez les usages des Celtibériens, & ils les suivoient encore plus exactement, avant qu'un Prince de la Maison de de France eût monté sur le Trône; sans Philippe II. & ses successeurs, les bottes étroites & serrées des Celtibériens faisoient une des parties essentielles de l'habillement Espagnol. S. Ignace se fit recasser une jambe qu'on lui avoit mal raccommodée, pour que sa bottine ne fît aucun mauvais plis. Quant à l'usage du poignard dans les combats, il est encore très-usité en Espagne, & il n'est aucun maître d'armes qui n'en donne des leçons publiques.

La propreté que les Celtibériens conservoient dans leurs festins, est dans le goût de celle qu'y observent les Espagnols. Les premiers se *lavoient le corps*

d'urine, les ſeconds rotent à chaque inſtant. Les mêmes raiſons fondoient ces uſages, c'étoit *la ſanté du corps*. Il reſte à ſavoir ſi chez les peuples étrangers, la coutume de ſe laver avec de l'urine eſt plus choquante que celle de roter au nez des conviés. Pour moi, ſtudieux ben Kiber, je penſe que ces deux coutumes doivent également paroître extraordinaires, & plutôt dignes des bêtes que des hommes.

Une différence très-conſidérable que je trouve entre les mœurs des Celtibériens & ceux des Eſpagnols modernes, c'eſt l'humanité des premiers envers les étrangers qui voyageoient dans leurs pays. Il s'en faut bien qu'aujourd'hui » un homme trouve en Eſpagne des » gens qui ſe battent à qui l'aura, & » qui regardent ceux à qui il demeure» ra, comme favoriſés du Ciel; » à peine rencontre-t-il la plupart du temps quelque miſérable *venta* (1), dans lequel il n'y a qu'un miſérable châlit. S'il veut boire, manger, il faut qu'il coure lui-même dans tout le bourg pour acheter ce dont il a beſoin, & dans les

[1] Mauvais Cabaret.

grandes villes où il peut loger aux auberges, la seule qualité d'étranger l'expose à y être tyrannisé & écorché impunément par un hôte, aussi avide que mauvais cuisinier.

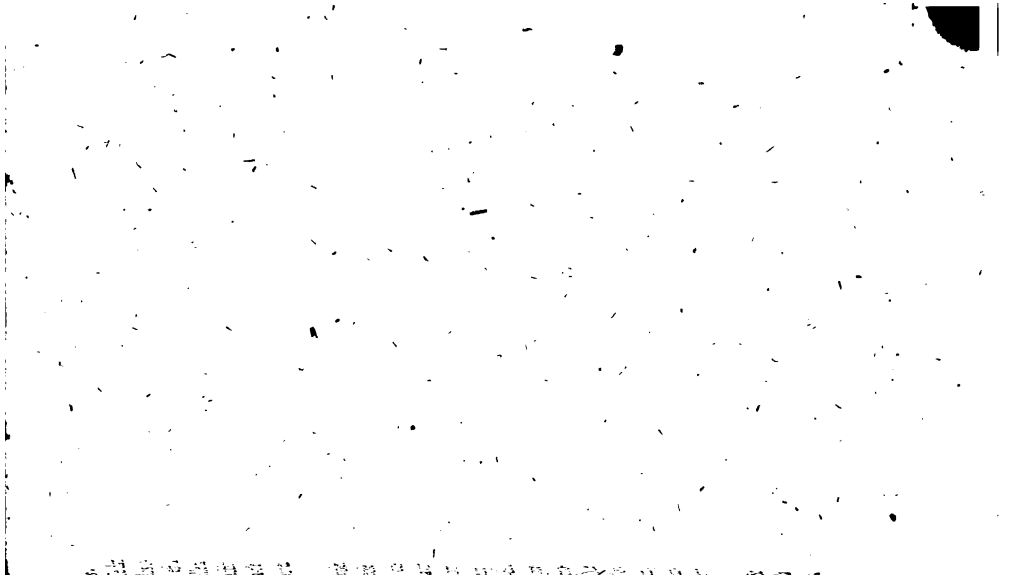
Les Espagnols ressemblent donc parfaitement aux Celtibériens par les défauts, & non point par les vertus; ils ont, ainsi que les autres peuples modernes, conservé la plupart des mauvais usages & des coutumes insensées de ceux qui les ont précédés; mais ils ont aboli celles qui étoient fondées sur la piété & la raison. Voilà, studieux ben Kiber, des marques évidentes que plus le monde vieillit; & plus les hommes deviennent fous & méchants. Aux preuves que je t'en ai données dans les Lettres que je t'ai déja écrites sur les mœurs des peuples anciens & des modernes, j'en joindrai ici deux nouvelles, que je puise dans la comparaison des Espagnols & des Celtibériens. Ces premiers, comme je viens de le montrer, ne conservent point l'hospitalité des autres pour les étrangers; mais ils en ont la cruauté envers leurs ennemis. Toutes les histoires modernes nous apprennent qu'il

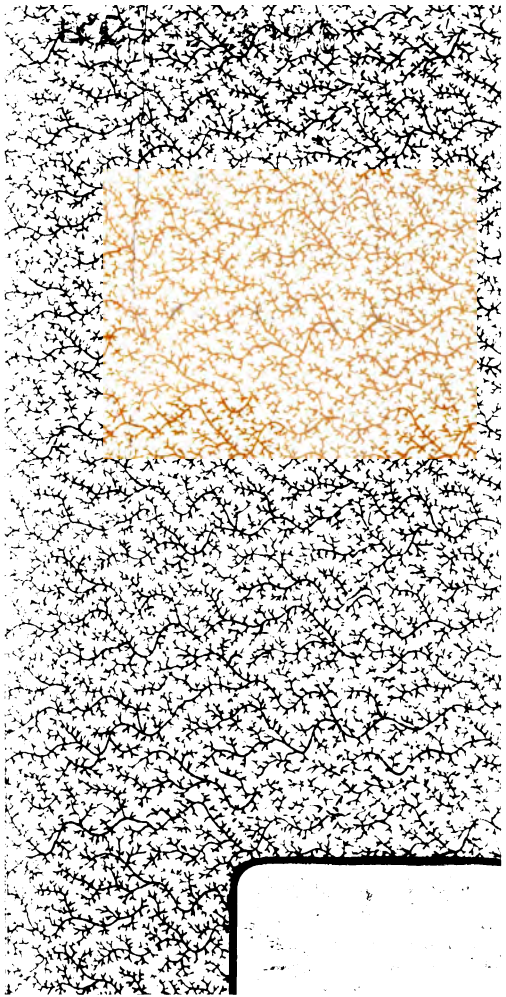
n'eſt aucune Nation plus ſoumiſe dans l'adverſité que l'Eſpagnole, & plus dure, plus ſanguinaire lorſqu'elle eſt la maîtreſſe. Quelle cruauté n'a-t'elle pas commiſe en Flandre, & quelles actions monſtrueuſes & épouvantables n'a-t'elle pas faites dans la conquête du nouveau monde?

Au reſte, les Celtibériens cultivoient la terre en commun, & en partageoient les fruits de même; chacun étoit content, pourvu qu'il eût ce dont il avoit beſoin. Les Eſpagnols ont abandonné leur ancienne demeure, ont dépeuplé leur patrie pour aller chercher au-delà des mers des tréſors, bien moins précieux que ceux que la nature leur prodiguoit chez eux en abondance. Que ne fait pas faire la folie d'amaſſer de l'or! Et par malheur pour le genre humain, jamais les hommes n'ont été auſſi tourmentés de cette frénéſie, qu'ils le ſont aujourd'hui.

Je te ſalue, ſtudieux ben Kiber, & te recommande toujours l'étude de la ſageſſe & le mépris des vaines richeſſes.

Fin du troiſieme Volume.



W YORK PUBLIC LIBRARY
FERENCE DEPARTMENT

is under no circumstances to be
ken from the Building